

ALMANACH

DE LA

# QUESTION SOCIALE

ET DU

CENTENAIRE DE LA RÉPUBLIQUE

**Pour 1892**

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL

(Deuxième année)

SOUS LA DIRECTION DE P. ARGYRIADÈS

*Avocat à la Cour d'appel de Paris*

L'almanach est chose plus  
grave que ne le croient les esprits  
futiles.

MICHELET.



PARIS

A L'ADMINISTRATION DE LA QUESTION SOCIALE

5, Boulevard Saint-Michel, 5

# LE TRIOMPHE DU TRAVAIL



MANIFESTATION INTERNATIONALE DU 1<sup>er</sup> MAI 1891

DÉDIÉ AUX TRAVAILLEURS DE TOUTS LES PAYS

## AVANT-PROPOS

---

Nous voilà à la *deuxième année* de l'Almanach de la Question Sociale.

Les félicitations que nous a valu celui de la première année, et que nous reproduisons sans fausse modestie à la fin de ce volume, nous ont encouragés à augmenter l'intérêt de celui-ci.

Sans être parfait, il est en effet, croyons-nous, encore plus intéressant à lire que le premier par la variété des articles qu'il contient, dus tous à des écrivains connus déjà du public et tendant au même but : l'affranchissement humain.

Nous avons fait quelques additions à notre calendrier, utiles à tout le monde, telles que les lever et coucher du soleil, les phases de la lune, les éclipses, etc., etc., mais nous n'avons pas donné des articles explicatifs sur les calendriers contenus dans notre Almanach. Nous l'avons fait suffisamment dans l'Almanach de l'année dernière.

Au point de vue du mouvement socialiste international, on ne pourrait pas donner des documents plus exacts et plus précieux que ceux que nous donnons. Ce sont les rapports officiels des partis socialistes, présentés au Congrès international de Bruxelles, que nous publions les premiers ici.

De même pour les journaux socialistes internationaux, la liste de cette année est plus exacte et plus complète au point de vue socialiste que la liste de l'Almanach de 1891.

Nous avons donné des statistiques multiples, comme l'année dernière.

Enfin, le célèbre graveur londonien, M. Henry Scheu, auteur de la gravure « le Triomphe du Travail », qu'il a faite à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai 1891, a mis gracieusement à notre disposition, pour l'Almanach, une plaque reproduisant en réduction sa magnifique gravure.

Nous nous sommes efforcés, en un mot, de le rendre, sinon parfait, du moins le meilleur du genre et aussi instructif que possible pour tout le monde.

# ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1892

---

Année 6605 De la période julienne.

- 2668 Des Olympiades, ou la 4<sup>e</sup> année de la 667<sup>e</sup> Olympiade, commence en juillet 1892, en fixant l'ère des Olympiades, 775 ans et demi avant J.-C. ou vers le 1<sup>er</sup> juillet de l'an 3938 de la période julienne.
  - 2645 De la fondation de Rome, selon Varron
  - 2639 Depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 ans suivant les astronomes.
  - 1892 Du calendrier grégorien, établi en octobre 1582, depuis 300 ans ; elle commence le vendredi 1<sup>er</sup> janvier.
  - 1892 Du calendrier julien ou russe, commence douze jours plus tard, le mercredi 13 janvier.
  - 100 Du calendrier républicain français, commence le mercredi 23 septembre 1891 et l'année 101 commence le jeudi 22 septembre 1892.
  - 5652 De l'ère des Juifs, commence le samedi 3 octobre 1891, et l'année 5653 commence le jeudi 22 septembre 1892.
  - 1309 De l'hégire, calendrier turc, commence le vendredi 7 août 1891, et l'année 1310 commence le mardi 26 juillet 1892, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.
- 

## ECLIPSES

- Il y aura en 1892 deux éclipses de Soleil et deux éclipses de Lune :
- Eclipse totale de Soleil, le 26 avril 1892, invisible à Paris ;
  - Eclipse partielle de Soleil, le 20 octobre 1892, invisible à Paris ;
  - Eclipse totale de la Lune, le 4 novembre 1892, en partie visible à Paris ;
  - Eclipse partielle de la Lune, le 11 mai 1892, visible à Paris.
- 

## FÊTES MOBILES

Septuagésime, 14 février.  
Cendres, 2 mars.  
Pâques, 17 avril.  
Rogations, 23, 24, 25 mai.  
Ascension, 26 mai.

Pentecôte, 5 juin.  
Trinité, 12 juin.  
Fête-Dieu, 16 juin.  
1<sup>er</sup> Dimanche de l'Avent,  
27 novembre.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 20 de la Commune (Calendrier socialiste)	Éphémérides socialistes  ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Janvier	Nivôse	Nivôse	
7.56	4.11	V 1	11	18 tridi	1800 Naissance de H. Heine.
7.56	4.12	S 2	12	19 quartidi	Platon, 1 <sup>er</sup> communiste.
7.56	4.14	D 3	13	20 <i>quintidi</i>	Les Gracques.
7.56	4.15	L 4	14	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatscheff.
7.56	4.16	M 5	15	22 duodi	Spartacus.
7.55	4.17	M 6	16	23 tridi	Pythagore.
7.55	4.18	J 7	17	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail.
7.55	4.19	V 8	18	25 <i>quintidi</i>	Epicure.
7.54	4.20	S 9	19	26 primidi	Lucrece.
7.54	4.22	D 10	20	27 duodi	Démocrate.
7.53	4.23	L 11	21	28 tridi	Anaxagore.
7.53	4.24	M 12	22	29 quartidi	1846 Mort de Troncin.
7.52	4.26	M 13	23	30 <i>quintidi</i>	1881 Mort de Theisz.
				Pluviôse	
7.52	4.27	J 14	24	1 primidi	Eschyle.
7.51	4.29	V 15	25	2 duodi	1808 Naiss. de Proudhon.
7.50	4.30	S 16	26	3 tridi	Solon.
7.50	4.31	D 17	27	4 quartidi	Lycourgue.
7.49	4.33	L 18	28	5 <i>quintidi</i>	Zoroastre.
7.48	4.34	M 19	29	6 primidi	1865 Mort de Proudhon.
7.47	4.36	M 20	30	7 duodi	1737-1814 Bernardin de St-Pierre.
			Pluviôse		
7.46	4.37	J 21	1	8 tridi	Mort de Herten.
7.45	4.39	V 22	2	9 quartidi	Exécution de Louis XVI.
7.44	4.40	S 23	3	10 <i>quintidi</i>	1536 Suppl. de J. de Leyde.
7.43	4.42	D 24	4	11 primidi	Rabelais.
					1878 Vera Zassoulitch tire sur Trépoiff.
7.42	4.44	L 25	5	12 duodi	Confucius.
7.41	4.45	M 26	6	13 tridi	Papinien.
7.40	4.47	M 27	7	14 quartidi	Lucain.
7.38	4.48	J 28	9	15 <i>quintidi</i>	1878 Ouv. du Cong. de Lyon.
7.37	4.50	V 29	10	16 primidi	1678-1751 Bolingbrocke.
7.36	4.52	S 30	11	17 duodi	1592 Mort de Montaigne.
7.35	4.53	D 31	12	18 tridi	1530-1562 La Boétie.

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 7, à 1 h. 22 matin.

D. Q. le 22, à 3 h. 52 matin.

P. L. le 14, à 3 h. 36 matin.

N. L. le 29, à 4 h. 48 soir.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 20 de la Commune (calendrier socialiste)	Éphémérides socialistes ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Février	Pluviôse	Pluviôse	
7.33	4.55	L 1	12	19 quartidi	Cornélie, mère des Gracques.
7.32	4.57	M 2	13	20 <i>quintidi</i>	1798-1874 Michelet.
7.31	4.58	M 3	14	21 <i>primidi</i>	1848-1869 Icariens s'embarquent au Havre p <sup>r</sup> le Texas
7.29	5	J 4	15	22 <i>duodi</i>	Condam. de Myschkine.
7.28	5.02	V 5	16	23 <i>tridi</i>	1619 Supplice de Vanini.
7.26	5.03	S 6	17	24 <i>quartidi</i>	Lucien
7.25	5.05	D 7	18	25 <i>quintidi</i>	Supplice de Reinsdorf et Kuchler.
7.23	5.07	L 8	19	26 <i>primidi</i>	1524-1579 Camoëns.
7.22	5.08	M 9	20	27 <i>duodi</i>	1788-1860 Schopenhauer.
7.20	5.10	M 10	21	28 <i>tridi</i>	1755 Mort de Montesquieu.
7.18	5.12	J 11	22	29 <i>quartidi</i>	1650 Mort de Descartes.
7.17	5.13	V 12	23	30 <i>quintidi</i>	1647-1706 Bayle.
				Ventôse	
7.15	5.15	S 13	24	1 <i>primidi</i>	1882 M. d'Hessa Hessmann.
7.13	5.17	D 14	25	2 <i>duodi</i>	1885 Mort de Jules Vallès.
7.11	5.18	L 15	26	3 <i>tridi</i>	Julien l'Apostat
7.10	5.20	M 16	27	4 <i>quartidi</i>	1564 Naissance de Galilée.
7.08	5.21	M 17	28	5 <i>quintidi</i>	Pyrrhon.
7.06	5.23	J 18	29	6 <i>primidi</i>	1600 Supplice de G. Bruno.
7.04	5.25	V 19	30	7 <i>duodi</i>	1563 Michel-Ange. 1584-1636 M. Molé.
			Ventôse		
7.02	5.26	S 20	1	8 <i>tridi</i>	1694 Naissance de Voltaire.
7.01	5.28	D 21	2	9 <i>quartidi</i>	1879 Exécut. de Kropotkine, gouv. de Kharkow.
6.59	5.30	L 22	3	10 <i>quintidi</i>	Brutus.
6.57	5.31	M 23	4	11 <i>primidi</i>	Cassius.
6.55	5.33	M 24	5	12 <i>duodi</i>	1468 Mort de Gutenberg.
6.53	5.34	J 25	6	13 <i>tridi</i>	1724-1800 Kant.
6.51	5.36	V 26	7	14 <i>quartidi</i>	Tacite.
6.49	5.38	S 27	8	15 <i>quintidi</i>	1851 Mort de Lamennais.
9.47	5.39	D 28	9	16 <i>primidi</i>	Juvénal.
6.45	5.41	L 29	10	17 <i>duodi</i>	Darwin.

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 5, à 9 h. 48 matin.

D. Q. le 21, à 0 h. 24 matin.

P. L. le 12, à 7 h. 48 soir.

N. L. le 28, à 3 h. 57 soir.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 20 de la Commune (Calendrier socialiste)	<b>Éphémérides socialistes</b>  ET DE LA <b>LIBRE - PENSÉE</b>
		<b>Mars</b>	<b>Ventôse</b>	<b>Ventôse</b>	
6.43	5.42	M 1	11	18 tridi	1854 M. de M <sup>me</sup> de Gamond.
6.41	5.44	M 2	12	19 quartidi	1792-1-22 Shelley.
6.39	5.46	J 3	13	20 <i>quintidi</i>	1654-1722 M <sup>me</sup> Dacier.
6.37	5.47	V 4	14	21 primidi	1541-1603 Charron.
6.35	5.49	S 5	15	22 duodi	1749 Fréret.
6.33	5.50	D 6	16	23 tridi	1866 Proc. de l'Int. des trav.
6.31	5.52	L 7	17	24 quartidi	1879 Exécution de Knoop.
6.29	5.53	M 8	18	25 <i>quintidi</i>	1888 Mort de Brinstejn.
6.27	5.55	M 9	19	26 primidi	1762 Supplice de Calas.
6.25	5.56	J 10	20	27 duodi	1872 Mort de Mazzini.
					1877 Mort de Jacobi.
6.23	5.58	V 11	21	28 tridi	1554-1586 Sidney.
6.21	6	S 12	22	29 quartidi	1560-1641 Sully.
6.19	6.01	D 13	23	30 <i>quintidi</i>	1881 Exéc. du tzar Alex. II.
6.17	6.03	L 14	24	31 primidi	1883 Mort de Karl Marx.
6.15	6.04	M 15	25	32 duodi	1313-1415 Jean Huss.
6.13	6.06	M 16	26	33 tridi	1873 Cong. soc. de Bologne.
6.11	6.07	J 17	27	34 quartidi	1849 Suppl. de Daix et Lahr.
6.08	6.09	V 18	28	35 <i>quintidi</i>	1871 Commune de Paris.
6.06	6.10	S 19	29	36 sixidi	1888 Congrès de la Libre- Pensée à Oran.
				<b>AN 21</b>	
				Germinal	
6.04	6.12	D 20	30	1 primidi	1849 Supplice de Vangler, Bramboschet Jurkowich.
			Germinal		
6.02	6.13	L 21	1	2 duodi	1642 Newton.
6	6.15	M 22	2	3 tridi	1632-1704 Locke.
5.58	6.16	M 23	3	4 quartidi	1819 Sand exéc. Kotzebue.
5.56	6.18	J 24	4	5 <i>quintidi</i>	1794 Mort d'Anarch. Cloodt.
5.54	6.19	V 25	5	6 primidi	1672-1719 Adisson.
5.51	6.21	S 26	6	7 duodi	Le curé Meslier.
5.49	6.22	D 27	7	8 tridi	1794. Mort de Condorcet.
5.47	6.24	L 28	8	9 quartidi	Swetozar Markovitz.
5.45	6.25	M 29	9	10 <i>quintidi</i>	1884 Congrès de Roubaix.
5.43	6.27	M 30	10	11 primidi	1647-1714 Denis Papin.
5.41	6.28	J 31	11	12 duodi	1705-1781 Saurin auteur de « Spartacus. »

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 5, à 7 h. 24 soir.

D. Q. le 21, à 5 h. 26 soir.

P. L. le 13, à 1 h. 05 soir.

N. L. le 28, à 1 h. 27 soir.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	<b>Éphémérides socialistes</b>  ET DE LA <b>LIBRE-PENSÉE</b>
		Avril	Germinal	Germinal	
5.39	6.30	V 1	12	13 tridi	1744 Naissance de Lamark.
5.37	6.31	S 2	13	14 quartidi	1871 Mort de Flourens.
5.35	6.33	D 3	14	15 <i>quintidi</i>	1871 Mort de Duval.
5.33	6.34	L 4	15	16 primidi	1695 La Fontaine.
5.31	6.36	M 5	16	17 duodi	1885 Ouvert. du Congrès de Bruxelles.
5.29	6.37	M 6	17	18 tridi	1871 Mort de Bourgouin.
5.27	6.39	J 7	18	19 quartidi	1772 Naiss. de Ch. Fourier.
5.24	6.40	V 8	19	20 <i>quintidi</i>	1834 Insurr. de la faim à Lyon.
5.22	6.42	S 9	20	21 primidi	1732-1807 Lalande.
5.20	6.43	D 10	21	22 duodi	Ferdinand Gambon.
5.18	6.45	L 11	22	23 tridi	1825 Naiss. de Lassalle.
5.16	6.46	M 12	23	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux.
5.14	6.47	M 13	24	25 <i>quintidi</i>	1834 Massacre de la rue Transnonain.
5.12	6.49	J 14	25	26 primidi	1879 Attentat de Solovief contre le tsar.
5.10	6.50	V 15	26	27 duodi	1881 Mort de S. Pérovskaïa.
5.09	6.52	S 16	27	28 tridi	1847 Exéc. prolét. à Buzançais.
5.07	6.53	D 17	28	29 quartidi	1790 Mort de Franklin.
5.05	6.55	L 18	29	30 <i>quintidi</i>	1763-1794 Chaumette.
5.03	6.56	M 19	30	Floréal 1 primidi	1583-1645 Grotius.
5.01	6.58	M 20	Floréal		
4.59	6.59	J 21	1	2 duodi	Hérodote.
4.57	7.01	V 22	2	3 tridi	1747-1827 Volta.
4.55	7.02	S 23	3	4 quartidi	Aristarque.
4.53	7.04	D 24	4	5 <i>quintidi</i>	1785 Mort de Mably.
4.52	7.05	L 25	5	6 primidi	1547-1616 Cervantès.
4.50	7.07	M 26	6	7 duodi	1860 Ouvr. du Congr. Gand.
4.48	7.08	M 27	7	8 tridi	1544-1595 Le Tasse.
4.46	7.09	J 28	8	9 quartidi	1849 Condam. de Lacollonge.
4.44	7.11	V 29	9	10 <i>quintidi</i>	Euclide.
4.43	7.12	S 30	10	11 primidi	1750-1803 Sylvain Maréchal.
			11	12 duodi	1860 Mort de Thore.

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 4, à 6 h. 31 matin.  
P. L. le 12, à 6 h. 35 matin.

D. Q. le 20, à 6 h. 10 matin.  
N. L. le 26, à 9 h. 56 soir.

Lever et coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	Éphémérides socialistes ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Mai	Floréal	Floréal	
4.41	7.14	D 1	12	13 tridi	Manifest. ouv. inter. Mar- tyrs de Fourmies.
4.39	7.15	L 2	13	14 quartidi	1818 Naiss <sup>e</sup> de Karl Marx.
4.38	7.17	M 3	14	15 <i>quintidi</i>	1867 Mort d'A. Delvau.
4.36	7.18	M 4	15	16 primidi	1681-1741 Rollin.
4.34	7.20	J 5	16	17 duodi	Arelimède.
4.33	7.21	V 6	17	18 tridi	1715-1780 Condillac.
4.31	7.22	S 7	18	19 quartidi	Socrate.
4.30	7.24	D 8	19	20 <i>quintidi</i>	1632-1677 Spinoza.
4.28	7.25	L 9	20	21 primidi	1805 Mort de Schiller.
4.27	7.27	M 10	21	22 duodi	1536-1616 Du Harley.
4.25	7.28	M 11	22	23 tridi	1707-1788 Buffon.
4.24	7.29	J 12	23	24 quartidi	Homère.
4.23	7.31	V 13	24	25 <i>quintidi</i>	1571-1630 Kepler.
4.21	7.32	S 14	25	26 primidi	Exécution d'Ossinsky.
4.20	7.33	D 15	26	27 duodi	François Vidal.
4.19	7.35	L 16	27	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo.
4.17	7.36	M 17	28	29 quartidi	Auguste Roussel.
4.16	7.37	M 18	29	30 <i>quintidi</i>	1803-1875 E. Quinet.
				Prairial	
4.15	7.38	J 19	30	1 primidi	1825 Mort de Saint-Simon.
			Prairial		
4.14	7.40	V 20	1	2 duodi	1471 Naiss <sup>e</sup> d'Albert Durer.
4.13	7.41	S 21	2	3 tridi	1566 Mort de Chr. Colomb.
4.12	7.42	D 22	3	4 quartidi	1639 Mort de Campanella.
4.10	7.43	L 23	4	5 <i>quintidi</i>	1868 Procès de l'Internat <sup>e</sup>
4.09	7.45	M 24	5	6 primidi	1498 Mort de Savonarole.
4.08	7.46	M 25	6	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune
4.08	7.47	J 26	7	8 tridi	1871 Mort de Delescluze.
4.07	7.48	V 27	8	9 quartidi	1871 Mort de Millière.
4.06	7.49	S 28	9	10 <i>quintidi</i>	1797 Mort de Babeuf et de Darthé.
4.05	7.50	D 29	10	11 primidi	1871 Mort de Varlin.
4.04	7.51	L 30	11	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon.
4.04	7.52	M 31	12	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard.

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 3, à 7 h. 21 soir.

D. Q. le 19, à 3 h. 02 soir.

P. L. le 11, à 11 h. 08 soir.

N. L. le 26, à 5 h. 58 matin.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	<b>Éphémérides socialistes</b>  ET DE LA <b>LIBRE-PENSÉE</b>
		<b>Juin</b>	<b>Prairial</b>	<b>Prairial</b>	
4.03	7.53	M 1	13	14 quartidi	1882 Mort de Garibaldi.
4.02	7.54	J 2	14	15 <i>quintidi</i>	1499-1589 Bern. de Palissy.
4.02	7.55	V 3	15	16 primidi	1785-1857 Fréd Sauvage.
4.01	7.56	S 4	16	17 duodi	1752-1834 Jacquart.
4.00	7.57	D 5	17	18 tridi	1732-1792 Arkwright
4.00	7.57	L 6	18	19 quartidi	1832 Insurrection du cloître Saint-Méry.
4.00	7.58	M 7	19	20 <i>quintidi</i>	Hobbes.
3.59	7.59	M 8	20	21 primidi	1809 Mort de Th. Payne.
3.58	8	J 9	21	22 duodi	1525 Mort de Geyer.
3.58	8	V 10	22	23 tridi	1369 Fusill <sup>e</sup> de la Ricamarie.
3.58	8.01	S 11	23	24 quartidi	Aristide
3.58	8.01	D 12	24	25 <i>quintidi</i>	Georges Duchêne.
3.58	8.02	L 13	25	26 primidi	1803-1885 Toussenel.
3.58	8.02	M 14	26	27 duodi	Georges Avenel.
3.58	8.03	M 15	27	28 tridi	1381 Mort de Wat-Tyler.
3.58	8.03	J 16	28	29 quartidi	C. A. Rosetti.
3.58	8.04	V 17	29	30 <i>quintidi</i>	Sophocle.
				<b>Messidor</b>	
3.58	8.04	S 18	30	1 primidi	Théocrite.
			<b>Messidor</b>		
3.58	8.04	D 19	1	2 duodi	1782 Naiss <sup>e</sup> de Lamennais.
3.58	8.05	L 20	2	3 tridi	1882 Supp. de Pougatcheff.
3.58	8.05	M 21	3	4 quartidi	1866 Mort de Buchez.
3.58	8.05	M 22	4	5 <i>quintidi</i>	1810-1838 Hégés. Moreau.
3.59	8.05	J 23	5	6 primidi	1848 Insurrec. dans Paris. 1848 Mort de Roguinard et de Belval.
3.59	8.05	V 24	6	7 duodi	1848 Mort de Laroque.
3.59	8.05	S 25	7	8 tridi	1869 Mort de Barbès.
4	8.05	D 26	8	9 quartidi	Diogène.
4	8.05	L 27	9	10 <i>quintidi</i>	1863 Mort de J. Reynaud.
4.01	8.05	M 28	10	11 primidi	1878 M. de Baudet Dulary.
4.01	8.05	M 29	11	12 duodi	1876 Mort de Bakounine.
4.02	8.05	J 30	12	13 tridi	

**PHASES LUNAIRES**

P. Q. le 2, à 10 h. 01 matin.

D. Q. le 17, à 9 h. 10 soir.

P. L. le 10, à 1 h. 42 soir.

N. L. le 24, à 2 h. 16 soir.



Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	<b>Éphémérides socialistes</b> ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Août	Thermidor	Thermidor	
4.35	7.36	L 1	14	15 <i>quintidi</i>	1842 Mort de V. d'Argenson
4.36	7.35	M 2	15	16 <i>primidi</i>	M <sup>me</sup> Ackermann.
4.38	7.33	M 3	16	17 <i>duodi</i>	1889 Mort de Félix Pyat.
4.39	7.32	J 4	17	18 <i>tridi</i>	1622-1673 Molière.
4.40	7.30	V 5	18	19 <i>quartidi</i>	1688-1744 Pope.
4.42	7.29	S 6	19	20 <i>quintidi</i>	1749-1791 Mirabeau
4.43	7.27	D 7	20	21 <i>primidi</i>	1849 Supp. d'E. Eisenhans.
4.45	7.25	L 8	21	22 <i>duodi</i>	1760-1836 Rouget de Lisle.
4.46	7.24	M 9	22	23 <i>tridi</i>	1889 Mort de Gagneur.
4.47	7.22	M 10	23	21 <i>quartidi</i>	1707-1794 Danton.
4.49	7.20	J 11	24	25 <i>quintidi</i>	1467-1536 Erasme.
4.50	7.18	V 12	25	26 <i>primidi</i>	1888 Mort de Flotte.
4.52	7.17	S 13	26	27 <i>duodi</i>	1852 Supplice d'Abel.
4.53	7.15	D 14	27	28 <i>tridi</i>	Cadelard et J. Laurent.
4.54	7.13	L 15	28	29 <i>quartidi</i>	1886 Procès du meeting du Château-d'Eau.
4.56	7.11	M 16	29	30 <i>quintidi</i>	1765-1815 Fulton.
4.57	7.10	M 17	30	Fructidor 1 <i>primidi</i>	1804-1876 Georges Sand.
4.59	7.08	J 18	Fructidor 1	2 <i>duodi</i>	1773-1842 S. de Sismondi. Périclès.
5	7.06	V 19	2	3 <i>tridi</i>	Condammation de Testulat.
5.01	7.04	S 20	3	4 <i>quartidi</i>	1880 Congrès de Wyden.
5.03	7.02	D 21	4	5 <i>quintidi</i>	Thrasybule.
5.04	7	L 22	5	6 <i>primidi</i>	1878 Procès Cong. soc. Paris
5.06	6.58	M 23	6	7 <i>duodi</i>	1886 Confér. inter. ouvrière
5.07	6.56	M 24	7	8 <i>tridi</i>	1723-1990 Adam Smith.
5.08	6.54	J 25	8	9 <i>quartidi</i>	1727-1781 Turgot.
5.10	6.52	V 26	9	10 <i>quintidi</i>	1818 Condamm. de Racary.
5.11	6.50	S 27	10	11 <i>primidi</i>	1837 Procès St-Simoniens.
5.13	6.48	D 28	11	12 <i>duodi</i>	1619-1683 Colbert.
5.14	6.46	L 29	12	13 <i>tridi</i>	1871 Mort de Gust. Tridon.
5.16	6.44	M 30	13	14 <i>quartidi</i>	1870 Cond Intern. de Rouen
5.17	6.42	M 31	14	15 <i>quintidi</i>	1864 Mort de Lassalle.

## PHASES LUNAIRES

P. L. le 8, à 0 h. 7 soir.

D. Q. le 15, à 6 h. 47 matin.

N. L. le 22, à 11 h. 8 matin.

P. Q. le 30, à 1 h. 38 soir.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 100 du calendrier républicain	A 21 de la Commune (calendrier socialiste)	Ephémérides socialistes ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Septembre	Fructidor	Fructidor	
5.18	6.40	J 1	15	16 primidi	1867 Cong. Inter. Lausanne
5.20	6.38	V 2	16	17 duodi	1872 Cong Intern. La Haye
5.21	6.36	S 3	17	18 tridi	Gougenot Desmousseaux.
5.23	6.34	D 4	18	19 quartidi	Fra Paolo.
5.24	6.32	L 5	19	20 <i>quintidi</i>	1568 Naiss. de Campanella
5.25	6.30	M 6	20	21 primidi	1875-1847 O'Connell.
5.27	6.28	M 7	21	22 duodi	John Brown.
5.28	6.26	J 8	22	23 tridi	1874 Cong. Intern Genève.
5.30	6.24	V 9	23	24 quartidi	1877 Cong. univ. de Gand.
5.31	3.21	S 10	24	25 <i>quintidi</i>	O'Donnel.
5.33	6.19	D 11	25	26 primidi	1723-1789 D'Holbach.
5.34	6 17	L 12	26	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie.
5.35	6.15	M 13	27	28 tridi	Miltiade.
5.37	6.13	M 14	28	29 quartidi	1321 Mort de Dante.
5.38	6 11	J 15	29	30 <i>quintidi</i>	1866 Supp. de Karakosoff.
				Vendémiaire	
5 40	6.09	V 16	30	1 primidi	1837 Mort de Buonarotti.
5.41	6.07	S 17	1	2 duodi	1889 Cong. univ. libr.-pen.
5.43	6.05	D 18	2	3 tridi	1781 Cong. Libr.-Pen Paris
5.44	6.02	L 19	3	4 quartidi	Mecène.
5.45	6.00	M 20	4	5 <i>quintidi</i>	Hippocrate.
5.47	5.58	M 21	5	6 primidi	1792 Procl. de la Républ.
			Vandémiaire		
5 48	5.56	J 22	1	7 duodi	1738 Boerhaave.
5.50	5.54	V 23	2	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskaia.
					1882 Cong. St-Etienne et de
					Roanne.
5.51	5.52	S 24	3	9 quartidi	1884 Cong Libr.-Pen. Paris
5.53	5.50	D 25	4	10 <i>quintidi</i>	1762-1794 C. Desmoulin.
5 54	5.48	L 26	5	6 primidi	Diagoras l'athée
5.55	5.45	M 27	6	7 duodi	1864 Fond. de l'Internat.
5.57	5 43	M 28	7	8 tridi	Démosthènes.
5.58	5.41	J 29	8	9 quartidi	1883 Congrès nat. à Paris.
6.00	5.39	V 30	9	10 <i>quintidi</i>	

**PHASES LUNAIRES**

P. L. le 6, à 9 h. 17 soir.

D. Q. le 13, à 0 h. 59 soir.

N. L. le 21, à 1 h 26 matin.

P. Q. le 29, à 6 h. 29 matin.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	Ephémérides socialistes  ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Octobre	Vendémiaire	Vendémiaire	
6.01	5.37	S 1	10	11 primidi	1812-1870 Dickens.
6.03	5.35	D 2	11	12 duodi	1870 Congrès de Paris.
6.04	5.33	L 3	12	13 tridi	Damon et Pythias.
6.06	5.31	M 4	13	14 quartidi	Marcos Botzaris.
6.07	5.29	M 5	14	15 <i>quintidi</i>	1885 Cong de Cincinnati.
6.09	5.27	J 6	15	16 primidi	1779-1848 Brougham.
6.10	5.24	V 7	16	17 duodi	1779-1848 Berzelius.
6.12	5.22	S 8	17	18 tridi	1869 Fusill. grév. St-Aubin.
6.13	5.20	D 9	18	19 quartidi	1837 Mort de Fourier.
6.15	5.18	L 10	19	20 <i>quintidi</i>	1711-1776 Hume.
6.16	5.16	M 11	20	21 primidi	Zenon.
6.18	5.14	M 12	21	22 duodi	1424 Mort de Jean Ziska.
6.19	5.12	J 13	22	23 tridi	Cervantés.
6.21	5.10	V 14	23	24 quartidi	1848 Cond. de Voisamber.
6.22	5.08	S 15	24	25 <i>quintidi</i>	Mme de Sevigné.
6.24	5.06	D 16	25	26 primidi	Relif de la Bretagne.
6.25	5.04	L 17	26	27 duodi	1760 Naiss. de St-Simon.
6.27	5.03	M 18	27	28 tridi	1645-1696 La Bruyère.
6.29	5.01	M 19	28	29 quartidi	Apollonius de Tyane.
6.30	4.59	J 20	29	30 <i>quintidi</i>	1879 Congrès de Marseille.
				Brumaire	
6.32	4.57	V 21	30	1 primidi	1775-1836 Ampère.
				Brumaire	
6.33	4.55	S 22	1	2 duodi	1878 Promulg. en Allemag. de la loi contre les soc.
6.35	4.53	D 23	2	3 tridi	Hipparque.
6.36	4.51	L 24	3	4 quartidi	1758-1794 Robespierre
6.38	4.50	M 25	4	5 <i>quintidi</i>	1861 Mort de Jean Journet.
6.40	4.48	M 26	5	6 primidi	1876 Cong. de l'Inter. Berne
6.41	4.46	J 27	6	7 duodi	1553 Sup. de Michel Servet
6.43	4.44	V 28	7	8 tridi	1667-1745 Swift.
6.44	4.43	S 29	8	9 quartidi	1889 Mort de Nicolas Tchernichewski.
6.46	4.41	L 30	9	10 <i>quintidi</i>	1881 Congrès nat. Reims
6.46	4.39	M 31	10	11 primidi	1793 Supplice de Fouchet.

**PHASES LUNAIRES**

P. L. le 6, à 6 h. 21 matin.

N. L. le 20, à 6 h. 33 soir.

D. Q. le 12, à 9 h. 47 soir.

P. Q. le 28, à 9 h. 36 soir.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	Ephémérides socialistes ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Novembre	Brumaire	Brumaire	
6.49	4.38	M 1	11	12 duodi	1772-1825 P.-L. Courier.
6.51	4.36	M 2	12	13 tridi	1819-1877 Courbet, membre de la Commune.
6.52	4.34	J 3	13	14 quartidi	Phocion.
6.54	4.33	V 4	14	15 <i>quintidi</i>	1867 Manifestation des in- ternationalistes de Paris
6.56	4.31	S 5	15	16 primidi	46 Mort de Caton d'Utique.
6.57	4.30	D 6	16	17 duodi	1887 Mort de Pottier.
6.59	4.28	L 7	17	18 tridi	1874 Cong. Int. Bruxelles.
7.00	4.27	M 8	18	19 quartidi	1856 Mort de Cabet.
7.02	4.25	M 9	19	20 <i>quintidi</i>	1848 Supplice de R. Blum.
7.04	4.24	J 10	20	21 primidi	1866 Mort de Duveyrier.
7.05	4.23	V 11	21	22 duodi	1887 Martyrs de Chicago.
7.07	4.21	S 12	22	23 tridi	1859 Mort de Colins.
7.08	4.20	D 13	23	24 quartidi	1848 Cond. de Bisbambiglia
7.10	4.19	L 14	24	25 <i>quintidi</i>	1880 Congrès du Havre.
7.12	4.18	M 15	25	26 primidi	1716 Mort de Leibnitz.
7.13	4.16	M 16	26	27 duodi	1716 Naiss. d'Alembert.
7.15	4.15	J 17	27	28 tridi	1858 Mort d'Owen.
7.16	4.14	V 18	28	29 quartidi	1889 Procès d'Elberfeld.
7.18	4.13	S 19	29	30 <i>quintidi</i>	Guillaume Tell.
				Frimaire	
7.19	4.12	D 20	30	1 primidi	Claude Pelletier.
			Frimaire		
7.21	4.11	L 21	1	2 duodi	1331 Insurrection de la Croix-Rousse à Lyon.
7.22	4.10	M 22	2	3 tridi	Théodore Dezamy.
7.24	4.09	M 23	3	4 quartidi	Aristote.
7.25	4.09	J 24	4	5 <i>quintidi</i>	1643 Mort de Tobie Adam.
7.27	4.08	V 25	5	6 primidi	Pauline Roland.
7.28	4.07	S 26	6	7 duodi	1694-1774 Quesnay.
7.29	4.06	D 27	7	8 tridi	1632-1694 Papendorf.
7.31	4.06	L 28	8	9 quartidi	1871 Supp. Ferré et Rossel
7.32	4.05	M 29	9	10 <i>quintidi</i>	1830 Révol. en Pologne.
7.33	4.04	M 30	10	11 primidi	1871 Supp. de Crémieux.

**PHASES LUNAIRES**

P. L. le 4, à 3 h. 59 soir.

N. L. le 19, à 1 h. 28 soir.

D. Q. le 11, à 10 h. 11 matin.

P. Q. le 27, à 10 h. 37 matin.

Lever et Coucher DU SOLEIL		AN 1892 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (calendrier socialiste)	Ephémérides socialistes ET DE LA LIBRE-PENSÉE
		Décembre	Frimaire	Frimaire	
7.35	4.01	J 1	11	12 duodi	1879 Hartmann essaye d'exécuter le tzar.
7.36	4.03	V 2	12	13 tridi	1707-1751 Lametrie.
7.37	4.03	S 3	13	14 quartidi	Mort de Baudin.
7.38	4.03	D 4	14	15 <i>quintidi</i>	Plutarque
7.40	4.02	L 5	15	16 primidi	1780-1793 Viala.
7.41	4.02	M 6	16	17 duodi	1875 Mort de J. Stuart Mill
7.42	4.02	M 7	17	18 tridi	1887 Mort de Becker.
7.43	4.02	J 8	18	19 quartidi	1625-1709 Pierre Corneille.
7.44	4.01	V 9	19	20 <i>quintidi</i>	1608 Naissance de Milton.
7.45	4.01	S 10	20	21 primidi	1889 Mort de Sigida
7.46	4.01	D 11	21	22 duodi	1811-1882 Louis Blanc.
7.47	4.01	L 12	22	23 tridi	1770-1827 Beethoven.
7.48	4.01	M 13	23	24 quartidi	1871 Condamnation à Lyon des insurgés d'avril.
7.49	4.02	M 14	24	25 <i>quintidi</i>	1799 Mort de Washington.
7.49	4.02	J 15	25	26 primidi	M. Le Pelletier St-Fargeau.
7.50	4.02	V 16	26	27 duodi	1785-1830 Bolivar.
7.51	4.02	S 17	27	28 tridi	1851 M. d'Olin. Rodrigues
7.52	4.03	D 18	28	29 quartidi	1891 M. de César de Paepé
7.52	4.03	L 19	29	30 <i>quintidi</i>	1889 Mort de Constantin.
				Nivôse	
7.53	4.03	M 20	30	1 primidi	Pecqueur.
				Nivôse	
7.53	4.04	M 21	1	2 duodi	1857 Mort de Lagrange.
7.54	4.04	J 22	2	3 tridi	1887 M. Semimoff, Ouvaroff
7.54	4.05	V 23	3	4 quartidi	1780-1793 Barra Joseph.
7.55	4.06	S 24	4	5 <i>quintidi</i>	1804 Mort de Bronterre.
7.55	4.06	D 25	5	6 primidi	O'Brien.
7.55	4.07	L 26	6	7 duodi	1825 Ins. Pétersb. Moscou.
7.56	4.08	M 27	7	8 tridi	1715-1771 Helvétius
7.56	4.09	M 28	8	9 quartidi	1738-1794 Beccaria.
7.56	4.09	J 29	9	10 <i>quintidi</i>	1384 Mort de J. de Wikleff
7.56	4.10	V 30	10	11 primidi	Aristide.
7.56	4.11	S 31	11	12 duodi	1880 Mort de Blanqui.

**PHASES LUNAIRES**

P. L. le 4, à 2 h. 27 matin.

N. L. le 19, à 8 h. 22 matin

D. Q. le 11, à 2 h. 30 h. matin.

P. Q. le 26, à 9 h 32 soir

## CENT ANS DE RÉGNE BOURGEOIS

---

La Première République a été proclamée il y a juste cent ans, et la situation du peuple, de celui qui devait profiter de cette forme de gouvernement, est pire aujourd'hui qu'il y a un siècle.

Pour exciter le peuple à faire la Révolution, la bourgeoisie lui promit monts et merveilles. Mais, une fois la Révolution accomplie par l'expropriation des nobles et du clergé, la bourgeoisie s'empara de tout, sans tenir aucune des promesses faites au moment du danger. Aussi, comme on le sait bien, le prolétariat ne fit que jouer, dans cette révolution, le rôle du Raton de la fable tirant les marrons du feu pour Bertrand, la bourgeoisie.

Les biens des nobles et du clergé furent vendus par grands lots et à vils prix, mais les riches bourgeois seuls en profitèrent, car, malgré la modicité des prix, les prolétaires ne purent en acheter.

Dès le début, les bourgeois montrèrent leur férocité à l'égard de ceux qui osaient protester contre leurs vols et leurs spoliations. Ils créèrent vivement un tribunal exceptionnel et firent condamner à mort les vrais défenseurs des droits du peuple : Babeuf et ses partisans qui réclamaient justice et demandaient que la Révolution profitât à tous et non seulement à une classe infime de la nation, aux parasites et aux loups-cerviers de la finance.

Si nous passons en revue tous les actes de la bourgeoisie depuis la Révolution, nous la voyons continuer son œuvre de duplicité. Sous un prétexte ou sous un autre, elle réussit, luttant pour le pouvoir, à se faire aider par le peuple, quitte à le faire fusiller après s'il bronche pour demander sa part.

La bourgeoisie, qui conteste aux prolétaires le droit d'employer la force et de faire la révolution pour arriver à l'égalité et à la justice sociale, la bourgeoisie — disons-nous — en un siècle seulement, a employé quatre ou cinq fois la force et la révolution, uniquement pour s'emparer du pouvoir et l'exploiter au profit de quelques ambitieux, au profit d'une classe.

« La bourgeoisie, ainsi que le dit Karl Marx, a joué dans l'histoire un rôle essentiellement révolutionnaire.

Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens

multicolores qui unissaient l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié, pour ne laisser subsister entre l'homme et l'homme que le froid intérêt, que le dur *argent comptant*.

Elle a noyé l'extase religieuse, l'enthousiasme chevaleresque, la sentimentalité du petit bourgeois dans les eaux glacées du calcul égoïste.

Elle a réduit la dignité personnelle à n'être qu'une valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés si chèrement conquises, l'unique, l'impitoyable liberté du commerce. En un mot, à la place de l'exploitation voilée par des illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation, ouverte, directe, brutale et éhontée.

La bourgeoisie a arraché le voile de poésie touchante qui recouvrait les relations de famille et les a ramenées à n'être que de simples rapports d'argent.

Tout ce qui était stable est ébranlé, tout ce qui est sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leur condition d'existence et leurs relations mutuelles avec des yeux désillusionnés. »

Cette citation avait bien sa place ici, car elle caractérise la classe dont nous relatons brièvement l'évolution depuis cent ans.

Dès le commencement du siècle, les bourgeois qui pendant la Révolution étaient des libertaires à tout crins, se prosternent aux pieds du premier Bonaparte qui les transforme de sans-culottes en sénateurs et reconstitue la noblesse en leur faveur.

Pendant les guerres de l'Empire qui exténuaient la France et amenaient l'invasion, les bourgeois n'avaient d'autre objectif que de s'enrichir au détriment de la patrie.

En 1815, la bourgeoisie fait revenir les Bourbons et donne aux émigrés un milliard dont nous payons encore aujourd'hui les intérêts par le service de la rente aux capitalistes. Avec ces rentes périodiques, nous avons payé jusqu'à présent cinq ou six milliards, au lieu d'un seul donné aux émigrés.

En 1830, des ambitieux trompent encore le peuple qui fait *les trois glorieuses*, mais au lieu d'une République qu'on lui promettait, on installe aux Tuileries la dynastie des d'Orléans avec Louis-Philippe, vrai roi bourgeois plein de l'avidité, la petitesse et la couardise qui caractérisent cette classe. C'est lui qui, à Lyon, fit écraser les prolétaires désespérés de misère qui ne demandaient qu'à vivre en travaillant ou mourir en combattant.

On ne voulut pas qu'ils vivent en travaillant, on préféra les tuer et joncher les rues de Lyon de leurs cadavres.

Après un règne des plus honteux et des plus nuls, dont la seule morale se résume en ce conseil donné aux bourgeois par

Guizot : « Enrichissez-vous », tomba enfin ce roi épiciier sous la révolution du mépris.

On espérait qu'après le règne terre à terre de la bourgeoisie agioteuse, qu'après la révolution de 1848, on allait s'occuper de ce qui intéressait le peuple, c'est-à-dire de la question sociale ; et, en effet, on fit semblant, de prime abord, de s'y intéresser. On procéda même à la fondation des fameux ateliers nationaux, réforme on ne peut plus utopique. Et c'est parce qu'elle était telle qu'on la fit, avec l'arrière-pensée bien arrêtée d'ailleurs, d'activer sa chute ou plutôt de ne pas la laisser mourir de sa mort naturelle.

On voulut ainsi montrer qu'il n'y avait pas de réformes sociales possibles et que le règne bourgeois était encore ce qu'il y avait de meilleur dans le meilleur des mondes possibles, ainsi que l'affirment les économistes bourgeois.

Lorsqu'on étudie avec attention les documents relatifs à l'histoire de cette époque, on est frappé de la duplicité des éléments réacteurs du gouvernement provisoire de 1848. Il ressort avec la dernière évidence que ce sont bien les Marie, les Garnier-Pagès, qui, par toutes espèces d'obstacles, activèrent la chute des ateliers nationaux et menèrent une guerre sourde contre l'élément populaire. Blanqui et ses amis avaient beau barrer le passage *pour les empêcher d'aller en arrière*, ainsi que s'exprimait le célèbre révolutionnaire, ils firent tant que les journées de juin éclatèrent. Les gouvernants bourgeois qui prétendaient vouloir faire le bonheur du peuple, fusillèrent alors tous ceux qui demandaient du pain ou les transportèrent en masse et sans jugement.

Malgré ces fusillades et ces transportations, il restait encore des ferments révolutionnaires suffisants pour troubler la tranquillité bourgeoise. Aussi se jeta-t-elle, pieds et poings liés, dans les bras d'un Bonaparte.

Ce dernier, pour neutraliser une partie du peuple ou la mettre de son côté, avait pris la précaution de faire miroiter la fin de la misère, l'extinction du paupérisme.

Il tint parole, mais d'une drôle de façon : il essaya à Aubin et à la Ricamarie l'extinction du paupérisme par l'extinction des pauvres.

Tout le monde sait à quel abaissement moral nous conduisit la bourgeoisie sous le second Empire. Cette époque néfaste restera comme une tache dans les annales de la France, car, avec l'abaissement moral et intellectuel, nous avons eu l'invasion et le démembrement du pays.

La bourgeoisie s'accommodait cependant bien du régime impérial, de la pourriture impériale, et si elle a tant crié contre Napoléon III après sa chute, c'est parce que, ainsi que l'a dit notre regretté Flourens : « En tombant, il a fait tomber la rente. »

La chute de l'Empire se produisit sans grand effort révolutionnaire et ceux qui remplacèrent l'Empire, tout en proclamant la République, ne firent rien pour attirer à eux le peuple qui, lui, s'aperçut bientôt qu'il était encore dupé et que les prétendus tribuns du peuple, Gambetta et consorts, n'étaient que de vulgaires ambitieux qui, une fois au pinacle, ne cherchèrent qu'à se mettre bien avec la classe des exploiters.

Sous le siège, la ville de Paris résista bravement, mais les hommes au pouvoir, imbus d'un bourgeoisisme étroit, préférèrent laisser le peuple parisien mourir de faim avec l'ennemi à ses remparts, que de s'emparer des vivres accaparés par des exploiters sans scrupules pour les vendre au poids de l'or. Ferry, de triste mémoire, qui était maire de Paris à cette époque, pour respecter les voleurs du capitalisme, s'inquiéta peu de la famine dont souffrait le peuple. Aussi a-t-on vu après la signature de la paix des quantités considérables de vivres pourris que les accapareurs faisaient jeter dans la Seine ou à la banlieue.

Le peuple de Paris qui avait fait la révolution pour renverser l'Empire, qui résista héroïquement à l'ennemi bombardant Paris, se préparait pour résister aux ennemis du dedans qui, déjà, préparaient une restauration monarchique.

Mais, en même temps, il demandait aux gouvernants des réformes sociales tant de fois promises et jamais accordées. Les bourgeois au pouvoir, décidés à ne rien accorder, voulurent avant tout mettre le peuple hors d'état d'imposer sa volonté par la force. Et pour cela ils tentèrent de lui enlever des canons dont il était possesseur. C'est alors qu'éclata la grande révolution du prolétariat moderne qu'on appelle la Commune.

Le 18 mars, au moment où les prétoriens de Thiers essayèrent d'enlever furtivement les canons de Montmartre, les soldats levant la crosse de leurs fusils en l'air, fraternisèrent avec le peuple qui défendait ses canons.

C'était un premier grand succès pour le peuple. Mais au lieu de se montrer énergique comme les circonstances l'exigeaient, au lieu d'arrêter les gredins orléanistes du pouvoir qui se préparaient à lui donner un monarque, il les laissa partir à Versailles où ils constituèrent un centre d'action contre la Révolution.

Le sinistre vieillard Thiers, que l'histoire flétrira mieux que nous ne pouvons le faire, organisa une guerre de barbares contre Paris. Et lui qui, quelques années auparavant, s'élevait avec indignation et dénonçait à tout le monde civilisé le bombardement de Palerme par le roi Bomba, fit pire que lui et bombardait Paris, le centre de l'intelligence et de la civilisation, avec un acharnement de sauvage et mieux que ne l'avaient fait les Prussiens.

Après la défaite de la Commune, la sauvagerie bourgeoise

fut atroce. Ni les Vêpres Siciliennes, ni la Saint-Barthélemy n'égalent l'épouvantable tuerie de la Semaine sanglante. Cet horrible massacre qui n'a pas son égal dans l'histoire de l'humanité, sera comme un stigmate qui marquera le règne de la bourgeoisie française. Mais l'heure de la revanche viendra et elle paiera cher le sang des 40,000 Parisiens massacrés dans les rues et les casernes de Paris.

Juste retour des choses d'ici-bas.

Après le massacre, et comme pour montrer aux socialistes que la lutte de classes n'est pas un vain mot, la bourgeoisie dans son ensemble, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche de l'Assemblée de Versailles félicitait dans un ordre du jour les massacreurs de Paris.

Quoique cet acte de lâcheté à l'égard des vaincus soit une infamie, il est cependant logique venant de la part d'une classe qui se voyait menacée dans ses intérêts par ses exploités.

Thiers, cet étroniforme bourgeois, ainsi que l'appelait Flaubert, mis en demeure par les délégations de province, de se prononcer pour la République s'il ne voulait que la province prenne parti pour la Commune, Thiers, épouvanté après le massacre de tout un peuple, et brûlant d'envie de régner en maître sur la France pendant quelques années, se prononça en faveur de la République, mais de la République *sans républicains*.

Il résulte de cela que telle qu'elle existe, la République a été sauvée par la Commune. Sans elle les d'Orléans, dont Thiers était le plus ferme partisan, se seraient encore emparé de la France. Ce n'aurait peut-être pas été un mal car les républicains qui se sont succédé depuis Thiers au pouvoir n'ont fait qu'avilir le mot République. Et puis un mouvement révolutionnaire aurait plus tôt eu raison d'une monarchie orléaniste que d'un régime qui porte une étiquette trompeuse. Le désir de Thiers s'est réalisé, nous avons eu jusqu'ici une République *sans républicains*.

On ne peut pas appeler Gambetta un républicain, lui qui niait la question sociale, qui visait à la dictature et menaçait les républicains d'aller les trouver dans leurs repaires.

On dit cependant, à son avantage, qu'il avait l'intention de combattre les grandes Compagnies de chemins de fer en faveur de l'Etat et que c'était même à cause de cela que les grands barons de la finance précipitèrent sa chute. Mais ceci est problématique pour nous qui avons vu lors de son ministère, Alain-Targé rassurer les bourgeois capitalistes sur les intentions du gouvernement à propos du rachat de la ligne de chemin de fer d'Orléans.

Quant aux malandrins qui se sont emparé depuis Gambetta du pouvoir, ils ne valent même pas la peine qu'on s'y arrête si ce n'est pour démontrer à quelle abjection est tombée la classe

bourgeoise qui, pour maintenir quand même ses privilèges, son exploitation abusive et toutes les iniquités qui en découlent, confie le pouvoir aux plus tarés des hommes, aux tripoteurs, aux fripons et vrais criminels. Après les Raynal, les Rouvier et les Constans, la bourgeoisie peut, sans se déconsidérer davantage, aller chercher ses gouvernants dans les maisons centrales et à Mazas. Ceux-ci seront peut-être plus honnêtes et moins scélérats que ceux qui nous gouvernent aujourd'hui.

Cette manière d'agir de la bourgeoisie se comprend aisément : Acculée dans une impasse inextricable, par la production capitaliste qui fait naître la misère de la surabondance même des produits, et rend ainsi intenable la situation des travailleurs, elle est obligée de faire quand même de l'injustice pour tenir le peuple sous sa férule. Et c'est ce qui fait qu'elle confie le pouvoir à des hommes de moins en moins scrupuleux, de plus en plus canailles.

Toutes les turpitudes ont été commises depuis quelques années :

D'abord on a livré, par d'indignes conventions, nos lignes de chemin de fer aux loups-cerviers de la finance qui, avec leurs taxes exorbitantes, ruinent le commerce et l'industrie française.

La trahison des intérêts nationaux contre des pots-de-vin a été là, manifeste, car l'un des principaux auteurs des conventions, le juif Raynal, était une année auparavant, le plus acharné contre les Compagnies et vomissait feu et flammes contre elles.

Et, fait qui montre bien tout le cynisme de ce juif éhonté : lorsqu'étant ministre et changeant subitement d'avis, il s'efforçait d'obtenir le vote de la Chambre en faveur des Compagnies pour les conventions, quelqu'un lui ayant demandé combien il avait reçu pour sa subite conversion, il se contenta de sourire. On a tripoté sur tout : sur la plus haute récompense nationale, sur les décorations, sur tous les intérêts vitaux du pays et jusque sur les engins de sa défense. On a vendu la mélinite à l'étranger, on a vendu la poudre sans fumée et jusqu'aux secrets de l'Etat. On a été abject du haut en bas de la bourgeoisie.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, comme si la bourgeoisie trouvait que ce n'est pas encore assez d'avoir réduit le peuple à une telle misère que l'on voit des familles entières se donner la mort, elle a fait une chose qui ne s'est jamais vue avant le régime capitaliste : Pour frapper ses exploités d'épouvante, leur prouver que rien ne lui est sacré et qu'elle ne recule devant rien, elle a fait fusiller des enfants inoffensifs dans les rues de Fourmies, le 1<sup>er</sup> Mai, jour choisi par le prolétariat pour fêter sa misère et réclamer pacifiquement ses droits. Cette fois

les fusillades de Ricamarie et d'Aubin, flétries avec tant d'indignation par les républicains au pouvoir, ont été surpassées.

Ce qu'il y a de plus révoltant après ce crime épouvantable, c'est l'audace de ce forban de Constans venant en pleine tribune exprimer son *respect (sic)* pour les lâches qui ont tiré sur des enfants en fête.

Et — comble enfin de tout — nos amis Culine et Lafargue sont frappés d'une double et inique condamnation en cour d'assises. Ce sont les assassins qui condamnent les victimes. Pourquoi n'a-t-on pas aussi traduit en cour d'assises les survivants blessés de Fourmies ?

Depuis, les bourgeois du pouvoir n'ont fait encore que continuer leur arbitraire et leurs illégalités. Plus de formules mensongères des économistes avec lesquelles on bernait le peuple, plus de respect pour la soi-disant légalité. A bout d'expédients, les bourgeois se découvrent complètement et se montrent tels qu'ils sont : les humbles serviteurs des capitalistes et les ennemis déclarés du peuple et des prolétaires. « Laissez faire, laissez passer, » disent-ils, lorsque cette formule est à leur avantage. Mais une grève survient-elle, aussitôt ils mettent les bataillons au service des capitalistes. Ils les mettent, non seulement pour maintenir soi-disant l'ordre, mais pour violer cette prétendue liberté du travail en faveur de laquelle ils ont fait eux-mêmes une loi qui condamne ses violateurs — lorsque ce sont des ouvriers.

Ainsi, par exemple, dans la dernière grève des ouvriers boulangers, les gouvernants ont pris ouvertement parti en faveur des patrons en mettant à leur disposition pour leur clientèle les services de boulangerie du ministère de la guerre.

De même, quelques jours après, lors de la grève des employés et ouvriers de chemins de fer, les gouvernants ont immédiatement prêté des soldats pour remplir tous les services abandonnés par les grévistes. Et voilà comment, avec cette liberté du travail, les esclaves de la voie ferrée durent se soumettre, et en se soumettant perdre par dessus le marché leurs places, malgré la mensongère promesse du renégat Yves Guyot qui leur avait affirmé qu'il interviendrait en leur faveur s'ils se soumettaient.

Que le peuple français est donc bon.

Comment supporter de tels mensonges, de telles infamies !

Mais attendons : au bout du fossé, la culbute.

Le prolétariat français, ainsi que tous les autres d'ailleurs, est en mouvement ; il s'organise peu à peu pour la lutte suprême, il donne déjà du fil à retordre à la bourgeoisie par ses grèves continuelles et multiples et les manifestations, tant au 1<sup>er</sup> Mai

qu'aux anniversaires socialistes, deviennent de plus en plus imposantes.

Le flot révolutionnaire monte, et nous espérons que le jour n'est pas loin où il balayera la pourriture bourgeoise qui nous étouffe.

P. ARGYRIADÈS.

Jersey, août 1891.

---

## TARTUFFE TRIOMPHANT

---

O Molière, permets qu'un poète inconnu  
Rappelle un de tes vers dont il s'est souvenu :  
D'autres plus dignement ont célébré ta gloire,  
Mais aucun plus que moi ne chérit ta mémoire,  
Nul n'a mieux pénétré les secrets de ton cœur ;  
J'ai vu ta chair saigner sous ton rire moqueur,  
J'ai souffert avec toi, bouffon, quand, ta grimace  
D'un pleur encor brûlant dissimulant la trace,  
Tu jouais ton martyre !

Oh ! comme il a germé,

Le grain de la douleur dans ton âme semé !  
Mais c'est là ta grandeur : si ton mâle génie  
N'avait pas épuisé la souffrance infinie,  
Si l'amour, secouant ton cœur comme un grelot,  
N'avait pas mis dans chacun de tes vers un sanglot,  
Tu n'aurais pas connu la flamme surhumaine  
Qui fait vibrer en toi l'amant de Célimène ;  
Ton cœur n'eût pas laissé tes beaux vers pour témoins,  
Et, l'admirant autant, nous t'en aimerions moins !  
Ami, repose en paix : si la hideuse Envie  
Bavant sur tes écrits empoisonna ta vie ;  
Si Tartuffe ose encor flétrir en toi l'acteur,  
Nul n'écoute, aujourd'hui, ce louche détracteur.  
Qu'importe que le vent déchaine des tempêtes,  
Et, jaloux du soleil qui brille sur nos têtes,  
Pousse des tourbillons de sable jusqu'au ciel ?  
Le vent retombe, et, seul, le soleil éternel  
Continue à verser la sereine lumière. —  
Ainsi fait ton génie, ô sublime Molière !  
Ah ! s'il est parmi nous un poète irrité,  
Qu'il parle, car le Peuple a soif de vérité,

Nous l'attendons ! Il faut que sa voix retentisse,  
Qu'il mette dans son vers l'éclair de la justice,  
Qu'il soit notre Molière, et que ce fier lutteur  
Ecrase sans pitié l'Infâme et l'Imposteur !  
Tartuffe est triomphant, partout il règne en maître :  
Il n'est pas seulement dans la robe du prêtre,  
Il s'est fait plus moderne, orateur charlatan,  
Sur la place publique, il vend l'orviétan.  
Cachant ses appétits sous des maigreurs d'apôtre,  
Il se hisse au pouvoir sur l'épaule d'un autre ;  
Il se démasque alors, et, devenu très gras,  
Étale un abdomen qu'on ne soupçonnait pas.  
Puis, quand le peuple vient redemander sa place,  
Le Tartuffe à l'engrais l'appelle « populace » !  
Et, le bâton levé, lui dit pour l'avertir :  
« La maison m'appartient ; c'est à vous d'en sortir ! »

CHARLES RAYMOND.

---

## UN PROGRAMME

---

— « Un programme ? » — « En avez-vous un ? » — « Quant à vous qui n'avez pas de programme... » — « Mais enfin comment faut-il vous appeler ? » — « Tiens ! je croyais que vous étiez Blanquiste ?... » — « Peut-être, si vous entendez par là que j'honore la vie, l'exemple, l'œuvre de Blanqui ; mais alors, pourquoi pas plutôt Marxiste, et s'il ne s'agit que d'apprécier la valeur de nos amis et ancêtres pour se faire qualifier par eux, appelez-moi aussi Babouviste, Fourieriste, Proudhonien, Cabetiste, Lafarguiste, Broussiste, Allemaniste, Guesdiste, Argyriadésiste, Malonien, etc., à moins que, pour me faire plus de plaisir encore, vous me dispensiez de toute appellation de cet ordre. »

Combien de fois ne doit-on pas subir des interrogations et conversations de ce calibre avec des gens qui à défaut d'avoir, comme dit Rivarol, dix mots contre une idée, se contentent d'un mot qui remplace l'idée absente.

On a beau les prier d'attendre la mort qui leur permettra d'imaginer et d'écrire sur le bocal où ils vous caseront une

étiquette quelconque; ils n'ont pas de patience, il la leur faut tout de suite, et ne pouvant vous tuer, ils demandent de vous figer dans une attitude qu'ils puissent cataloguer et reporter.

C'est pour expliquer au lecteur de cet Almanach, au cas où cela l'intéresserait, ce que ces messieurs, reporters ou politiciens, ne peuvent ou ne veulent comprendre, que j'écris ces quelques lignes, sans cependant trop ignorer qu'il y a souvent, chez nombre de ces questionneurs, plus de malice hostile que de naïveté.

Le socialiste révolutionnaire est le pionnier d'une avant-garde sociale qui cherche son chemin vers l'avenir, non à l'aveugle, mais sachant très bien le but à atteindre ou plutôt la direction à suivre, direction déterminée par l'histoire, le caractère, le milieu social, mais ne pouvant connaître par avance la route ou le sentier à frayer, pour y avancer d'un pas plus rapide et plus sûr.

Le socialisme utopique et sa méthode mystique, *a priori*, créaient de toutes pièces, imaginaient ce but et cette direction; le socialisme moderne éclairé de toutes les lumières de l'histoire, de la science et de la philosophie, peut les déterminer et donner ainsi à son action une valeur certaine.

Le cri de tous ceux qui, à toutes les époques de l'histoire, indignés, irrités des misères du passé, meurtris par les malheurs du présent, se tournaient pleins d'aspirations et d'espoir vers l'avenir a toujours été : En avant! en marche sur le chemin du progrès et de la délivrance!

Mais il y a une différence entre les impulsions de l'ignorance et de l'erreur ou d'une imagination perturbatrice, et l'effort conscient de la raison et de la volonté humaine en accord avec la raison et la force des choses, dont Henri Heine, dans son incomparable poésie « Doctrine » donne si admirablement la formule, qui est et reste la devise de tout homme d'avant-garde, de bonne volonté et de franc courage, de tout vrai socialiste révolutionnaire :

Bats le tambour et ne crains rien  
Et embrasse la vivandière!  
C'est là toute la science  
C'est le sens profond des livres.

Au son du tambour arrache les hommes au sommeil,  
Sonne le réveil de toute la force de la jeunesse,  
Marche tambour battant toujours en avant,  
C'est là toute la science.

C'est là toute la philosophie de Hégel,  
C'est là le sens profond des livres!  
Et je l'ai compris parce que je sais comprendre  
Et que je suis un bon tambour!

A tous les moments de l'histoire cet accord de l'effort humain individuel ou collectif avec la détermination, la force des choses s'est rencontré; mais sa conscience n'a réellement grandi que lorsque l'idée de l'évolution, du développement historique des choses et des idées a illuminé la conception du monde, et de la vie de l'homme et des sociétés.

De même que l'industrie et l'expansion civilisatrice différencient le monde moderne du monde antique, de même le progrès des sciences et surtout des sciences naturelles et historiques caractérise notre siècle, en fait, non moins que le développement des forces productives, le point de départ de l'ère révolutionnaire, où s'élabore actuellement l'émancipation prochaine du prolétariat.

On a trop opposé les noms des deux formes d'un même mouvement, les mots évolution, révolution et ainsi que leurs dérivés, et on s'est trop peu occupé de ce qu'ils représentent. Il serait cependant bien temps de faire cesser des querelles de mots qui, dans notre pays d'individualisme outrancier et d'amour-propre féroce, deviennent des guerres de personnes se jetant injures et programmes à la tête.

La science sociale comme la science de la nature, Marx comme Darwin, recherchent la loi historique du développement des êtres, des espèces, de la production et de la distribution des richesses, du progrès des institutions et des idées, et le résultat de ces recherches nous montre nécessairement déterminée par le passé et par la nature la voie que l'homme doit suivre, où, depuis que la raison l'a délivré du destin, la nécessité le pousse irrésistiblement, mais où il peut de plus en plus s'engager volontairement, évitant les faux pas et les catastrophes, les fondrières, les impasses.

Le socialisme est l'éclaireur de cette marche en avant, où le suit de près le prolétariat militant pour son émancipation. Il y trouve plus d'un obstacle, dont le moindre n'est pas l'ignorance de la masse qu'il faut entraîner et pousser à sa propre délivrance. Quand, cependant, sous la pression des circonstances, cette masse rebelle au mouvement s'ébranle vers l'avenir, comme à la Fédération de 1790, comme au 1<sup>er</sup> Mai 1890 et 1891, la Révolution a commencé, la vitesse révolutionnaire a remplacé les lenteurs de l'évolution.

Et c'est parce que nous voulons que l'effort conscient, que la volonté énergique du socialisme, pénétrant la masse et l'entraînant, joue un rôle de plus en plus grand dans la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste, dans le développement social, et qu'au lieu d'une lente évolution, une Révolution, un mouvement accéléré et conscient, anime la société et la conduise de toute la rapidité possible dans la voie de son développement, que nous voulons faire du socialisme le parti de la Révolution et que nous nous disons socialistes révolutionnaires.

Quant au but, si on peut employer ce mot pour une marche sans fin, où l'objet que nous poursuivons n'est pour ainsi dire qu'une borne milliaire de la voie sans fin que parcourent les générations, ce but qui nous sert de phare, pour ne pas nous égarer, quels que soient leur lieu d'observation ou leurs lunettes, les socialistes le voient à peu près de même, et il n'y a pas même grand inconvénient à ce que quelques-uns, plus myopes que les autres et ne voyant qu'une brume lumineuse, hésitent un peu. Tous, sans exception, veulent hâter la chute de la société capitaliste et propriétaire et lui substituer la société égalitaire, sans dieu ni maître, de la République sociale.

Ces socialistes de toutes écoles, ou ce qui revient au même, les communistes modernes qui, au contraire de leurs ancêtres utopistes et mystiques, veulent réaliser la liberté individuelle la plus complète dans une société normale et de développement harmonique et assuré, ces socialistes diffèrent ou plutôt différeraient dans leur conception des moyens d'action.

Ces divergences des temps de spéculation creuse, tendent à disparaître dans le mouvement révolutionnaire que lance et organise, avec une force croissante, chaque 1<sup>er</sup> Mai. Le prolétariat a commencé sa Révolution et rappelle à la raison et à la pratique ses prophètes patentés et abstraiteurs de quintessence habituels.

Il faut briser les vieux moules, rejeter aux heures d'amusement les disputes d'école et ne plus penser qu'à l'action, à cette grande révolution et action ouvrière nationale et internationale dont les Congrès de Paris et de Bruxelles, dont le 1<sup>er</sup> Mai, dont les grèves des mines, des chemins de fer, de l'alimentation, concertées internationalement sont les premiers et formidables actes, annonçant le prochain et victorieux assaut de la société capitaliste.

Les socialistes ont un grand rôle à jouer ; car s'ils sont au niveau de leur tâche ils seront les guides de l'armée et de la marche prolétaire et ils précipiteront la victoire.

Pour cela, il faut qu'ils mettent fin à toute division entre eux et que, épurés maintenant des éléments politiques qui les ont trahis pour passer au césarisme, ils constituent fortement l'unité du parti socialiste, non en effaçant les nuances, en annulant les originalités individuelles, les groupes, mais en assurant l'unité d'action du parti entier.

Entre tous les éléments de ce parti, il ne peut plus y avoir sans crime de luttes intestines, et il doit se produire une nécessaire unité d'action pour la direction de l'agression prolétaire contre l'ennemi capitaliste et réactionnaire, pour le maintien de la paix internationale, pour la conquête du pouvoir politique sur la réaction.

Le parti socialiste doit être aujourd'hui uni dans son action comme il l'est dans son idée, comme il l'est, si on veut ce mot, dans son programme, le seul programme pratique de conduite et d'action, formulé par les Congrès de l'Internationale, incessamment développé et développable, en rapport avec le développement des idées et des faits actuels et futurs, et qui est et doit être le programme vivant et général et obligé de tout homme ou de tout groupe prétendant au titre, à la qualité de socialiste.

C'est dans ces idées qu'au prochain Congrès de Bruxelles, avec les autres délégués du Comité révolutionnaire central, je demanderai que les socialistes des divers groupes et partis de tous pays, sans renoncer à leur titre particulier et à leur autonomie, affirment cette unité d'actions en donnant à l'universalité des socialistes un même nom de parti : Parti socialiste international; un même programme général : celui des Congrès, leur arbitre et contrôle une semblable organisation corporative d'action ouvrière nationale et internationale; et que le 1<sup>er</sup> Mai devienne désormais, en même temps que la manifestation pour les huit heures, la manifestation de l'union des prolétaires et des socialistes conjurés pour le maintien de la paix internationale, à tout prix et par tous les moyens légaux ou violents, contre les complots belliqueux du capitalisme et des gouvernements, contre le césarisme, contre le militarisme et la réaction, enfin pour la République sociale et internationale.

Edouard VAILLANT.

Paris, 14 juillet 1891.

---

## LE CHOMAGE

---

### I

Le matin, quand les ouvriers arrivent à l'atelier, ils le trouvent froid, comme noir d'une tristesse de ruine. Au fond de la grande salle, la machine est muette, avec ses bras maigres, ses roues immobiles et elle met là une mélancolie de plus, elle dont le souffle et le branle animent toute la maison, d'ordinaire, du battement d'un cœur de géant, rude à la besogne.

Le patron descend de son petit cabinet. Il dit d'un air triste aux ouvriers :

— Mes enfants, il n'y a pas de travail aujourd'hui..... Les commandes n'arrivent plus; de tous les côtés, je reçois des contre-ordres, je vais rester avec de la marchandise sur les bras. Ce mois de décembre, sur lequel je comptais, ce mois de gros travail, les autres années, menace de ruiner les maisons les plus solides... Il faut tout suspendre.

Et comme il voit les ouvriers se regarder entre eux avec la peur du retour au logis, la peur de la faim du lendemain, il ajoute d'un ton plus bas :

— Je ne suis pas égoïste, non, je vous le jure.... Ma situation est aussi terrible, plus terrible peut-être que la vôtre. En huit jours, j'ai perdu cinquante mille francs. J'arrête le travail aujourd'hui, pour ne pas creuser le gouffre davantage ; et je n'ai pas le premier sou de mes échéances du 15.... Vous voyez, je vous parle en ami, je ne vous cache rien. Demain, peut-être, les huissiers seront ici. Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas ? Nous avons lutté jusqu'au bout. J'aurais voulu vous aider à passer le mauvais moment ; mais c'est fini, je suis à terre ; je n'ai plus de pain à partager.

Alors, il leur tend la main. Les ouvriers la lui serrent silencieusement. Et, pendant quelques minutes, ils restent là, à regarder leurs outils inutiles, les poings serrés. Les autres matins, dès le jour, les limes chantaient, les marteaux marquaient le rythme ; et tout cela semble déjà dormir dans la poussière de la faillite. C'est vingt, c'est trente familles qui ne mangeront pas la semaine suivante.

Quelques femmes qui travaillaient dans la fabrique ont des larmes au bord des yeux. Les hommes veulent paraître plus fermes. Ils font les braves, ils disent qu'on ne meurt pas de faim dans Paris. Puis, quand le patron les quitte et qu'ils le voient s'en aller, voûté en huit jours, écrasé peut-être par un désastre plus grand encore qu'il ne l'avoue, ils se retirent un à un, étouffant dans la salle, la gorge serrée, le froid au cœur, comme s'ils sortaient de la chambre d'un mort. Le mort, c'est le travail, c'est la grande machine muette, dont le squelette est sinistre dans l'ombre.

## II

L'ouvrier est dehors, dans la rue, sur le pavé. Il a battu les trottoirs pendant huit jours, sans pouvoir trouver de travail. Il est allé de porte en porte, offrant ses bras, offrant ses mains, s'offrant tout entier à n'importe quelle besogne, à la plus rebu-tante, à la plus dure, à la plus mortelle. Toutes les portes se sont refermées.

Alors, l'ouvrier a offert de travailler à moitié prix. Les portes ne se sont pas rouvertes. Il travaillerait pour rien qu'on ne pourrait le garder. C'est le chômage, le terrible chômage qui sonne le glas des mansardes. La panique a arrêté toutes les industries, et l'argent, l'argent lâche s'est caché.

Au bout des huit jours, c'est bien fini. L'ouvrier a fait une suprême tentative, et il revient lentement, les mains vides,

étreinté de misère. La pluie tombe ; ce soir-là, Paris est funèbre dans la boue. Il marche sous l'averse, sans la sentir, n'entendant que sa faim, s'arrêtant pour arriver moins vite. Il s'est penché sur un parapet de la Seine ; les eaux grossies coulent avec un long bruit ; des rejaillissements d'écume blanche se déchirent à une pile du pont. Il se penche davantage, la coulée colossale passe sous lui, en lui jetant un appel furieux. Puis, il se dit que ce serait lâche, et il s'en va.

La pluie a cessé. Le gaz flamboie aux vitrines des bijoutiers. S'il crevait une vitre, il prendrait d'une poignée du pain pour des années. Les cuisines des restaurants s'allument ; et, derrière les rideaux de mousseline blanche, il aperçoit des gens qui mangent. Il hâte le pas, il remonte au faubourg, le long des rôtisseries, des charcuteries, des pâtisseries, de tout le Paris gourmand qui s'étale aux heures de la faim.

Comme la femme et la petite fille pleuraient, le matin, il leur a promis du pain pour le soir. Il n'a pas osé venir leur dire qu'il avait menti, avant la nuit tombée. Tout en marchant, il se demande comment il rentrera, ce qu'il racontera, pour leur faire prendre patience. Ils ne peuvent pourtant rester plus longtemps sans manger. Lui essaierait bien, mais la femme et la petite sont trop chétives.

Et, un instant, il a l'idée de mendier. Mais quand une dame ou un monsieur passent à côté de lui, et qu'il songe à tendre la main, son bras se raidit, sa gorge se serre. Il reste planté sur le trottoir, tandis que les gens comme il faut se détournent, le croyant ivre, à voir son masque farouche d'affamé.

### III

La femme de l'ouvrier est descendue sur le seuil de la porte, laissant en haut la petite endormie. La femme est toute maigre, avec une robe d'indienne. Elle grelotte dans les souffles glacés de la rue.

Elle n'a plus rien au logis ; elle a tout porté au Mont-de-Piété. Huit jours sans travail suffisent pour vider la maison. La veille, elle a vendu chez un fripier la dernière poignée de laine de son matelas : le matelas s'en est allé ainsi ; maintenant il ne reste que la toile. Elle l'a accrochée devant la fenêtre pour empêcher l'air d'entrer, car la petite tousse beaucoup.

Sans le dire à son mari, elle a cherché de son côté. Mais le chômage a frappé plus rudement les femmes que les hommes. Sur son palier, il y a des malheureuses qu'elle entend sangloter pendant la nuit. Elle en a rencontré une tout debout au coin d'un trottoir ; une autre est morte ; une autre a disparu.

Elle, heureusement, a un bon homme, un mari qui ne boit

pas. Ils seraient à l'aise, si des mortes-saisons ne les avaient dépouillés de tout. Elle a épuisé les crédits ; elle doit au boulanger, à l'épiciier, à la fruitière, et elle n'ose plus même passer devant les boutiques. L'après-midi, elle est allée chez sa sœur pour emprunter vingt sous ; mais elle a trouvé, là aussi, une telle misère qu'elle s'est mise à pleurer, sans rien dire, et que toutes deux, sa sœur et elle, ont pleuré longtemps ensemble. Puis, en s'en allant, elle a promis d'apporter un morceau de pain, si son mari rentrait avec quelque chose.

Le mari ne rentre pas. La pluie tombe, la femme se réfugie sous la porte ; de grosses gouttes clapotent à ses pieds, une poussière d'eau pénètre sa mince robe. Par moments, l'impatience la prend, elle sort, malgré l'averse, elle va jusqu'au bout de la rue, pour voir si elle n'aperçoit pas celui qu'elle attend, au loin, sur la chaussée. Et quand elle revient, elle est trempée ; elle passe ses mains sur ses cheveux pour les essuyer ; elle patiente encore, secouée par des courts frissons de fièvre.

Le va-et-vient des passants la coudoie. Elle se fait toute petite pour ne gêner personne. Des hommes la regardent en face ; elle sent, par moments, des haleines chaudes qui lui effleurent le cou. Tout le Paris suspect, la rue avec sa boue, ses clartés crues, ses roulements de voiture semble vouloir la prendre et la jeter au ruisseau. Elle a faim, elle est à tout le monde. En face, il y a un boulanger, et elle pense à la petite qui dort, en haut.

Puis, quand le mari se montre enfin, filant comme un misérable le long des maisons, elle se précipite, elle le regarde anxieusement.

— Eh bien ! balbutie-t-elle.

Lui, ne répond pas, baisse la tête. Alors, elle monte la première, pâle comme une morte.

#### IV

En haut, la petite ne dort pas. Elle s'est réveillée, elle songe, en face du bout de chandelle qui agonise sur un coin de la table. Et on ne sait quoi de monstrueux et de navrant passe sur la face de cette gamine de sept ans, aux traits flétris et sérieux de femme faite.

Elle est assise sur le bord du coffre qui lui sert de couche. Ses pieds nus pendent, grelottants ; ses mains de poupée malade ramènent contre sa poitrine les chiffons qui la couvrent. Elle sent là une brûlure, un feu qu'elle voudrait éteindre. Elle songe.

Ellé n'a jamais eu de jouets. Elle ne peut aller à l'école, parce qu'elle n'a pas de souliers. Plus petite elle se rappelle que sa mère la menait au soleil. Mais cela est loin. Il a fallu déména-

ger ; et, depuis ce temps, il lui semble qu'un grand froid a soufflé dans la maison. Alors, elle n'a plus été contente ; toujours elle a eu faim.

C'est une chose profonde dans laquelle elle descend sans pouvoir la comprendre. Tout le monde a donc faim ? Elle a pourtant tâché de s'habituer à cela, et elle n'a pas pu. Elle pense qu'elle est trop petite, qu'il faut être grande pour savoir. Sa mère sait, sans doute, cette chose qu'on cache aux enfants. Si elle osait, elle demanderait qui vous met ainsi au monde pour que vous ayez faim.

Puis c'est si laid, chez eux ! Elle regarde la fenêtre où bat la toile du matelas, les murs nus, les meubles écloppés, toute cette honte du grenier que le chômage salit de son désespoir. Dans son ignorance, elle croit avoir rêvé des chambres tièdes avec de beaux objets qui luisaient, elle ferme les yeux pour revoir cela ; et, à travers ses paupières amincies, la lueur de la chandelle devient un grand resplendissement d'or dans lequel elle voudrait entrer. Mais le vent souffle, il vient un tel courant d'air par la fenêtre qu'elle est prise d'un accès de toux. Elle a des larmes plein les yeux.

Autrefois, elle avait peur, lorsqu'on la laissait toute seule ; maintenant elle ne sait plus, ça lui est égal. Comme on n'a pas mangé depuis la veille, elle pense que sa mère est descendue chercher du pain. Alors, cette idée l'amuse. Elle taillera son pain en tout petits morceaux ; elle les prendra lentement, un à un. Elle jouera avec son pain.

La mère est rentrée, le père a fermé la porte. La petite leur regarde les mains à tous deux, très surprise. Et, comme ils ne disent rien, au bout d'un moment, elle répète sur un ton chantant :

— J'ai faim, j'ai faim.

Le père s'est pris la tête entre les poings, dans un coin d'ombre ; il reste là, écrasé, les épaules secouées par de rudes sanglots silencieux. La mère, étouffant ses larmes, est venue recoucher la petite. Elle la couvre avec toutes les hardes du logis, elle lui dit d'être sage, de dormir. Mais l'enfant, dont le froid fait claquer les dents, et qui sent le feu de sa poitrine la brûler plus fort, devient très hardie. Elle se pend au cou de sa mère ; puis, doucement :

— Dis, maman, demande-t-elle, pourquoi donc avons-nous faim ?

EMILE ZOLA.

## LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD

---

Un ver luisant faisait sur le gazon  
Briller, un soir, sa lueur phosphorique;  
Un crapaud l'aperçoit et lance son poison  
Sur cet insecte pacifique.  
— Je n'ai jamais commis de mal,  
Lui dit le ver à son heure dernière.  
— Eh quoi ! répond le hideux animal,  
Ne répands-tu pas la lumière !...

---

## UNE GRÈVE DE MILLIONNAIRES

---

Un Américain enthousiaste disait récemment : « Si vous voulez savoir ce que vous serez dans un demi-siècle ou dans un siècle, observez l'Amérique du Nord.

Pas toujours consolante la perspective, lisez plutôt :

Quelques spéculateurs achetaient, il y a peu d'années, dans une région de l'Ouest, à des prix dérisoires, soixante à quatre-vingt mille acres de terre, dans lesquels se trouvaient quarante mille acres de sol minier abandonnés comme non valeurs.

Les spéculateurs virent ce qu'on pourrait retirer des mines et ils se mirent à l'œuvre.

Cette terre, où quelques fermiers seulement vivaient auparavant, reçut le nom alléchant de Spring-Valley (Vallée du Printemps); une ville fut improvisée que peuplèrent bientôt des milliers de travailleurs, attirés par l'irrésistible promesse de hauts salaires pendant de longues années.

En moins de trois ans, Spring-Valley comptait 50,000 habitants. On leur céda des lots de terrain et du bois de construction, à la condition que lorsque l'acquéreur n'aurait pas réglé à temps ses paiements mensuels, le terrain ferait retour à la Compagnie qui, en aucun cas, ne tiendrait compte des sommes déjà versées ; quand même il ne manquerait

que peu de chose au montant de la dette. La Compagnie ne prenait pas l'engagement de signifier ces clauses aux concessionnaires; les actes n'étaient pas dûment enregistrés, les livres seuls de la Compagnie en faisaient foi, et la propriété de l'acheteur n'ayant aucune sanction légale, il n'avait pas même la ressource de pouvoir recourir à la justice!

Les affaires étaient des plus florissantes, la vente des terrains produisait des sommes considérables, les maisons semblaient surgir du sol, les transactions prenaient une grande importance, le moment était arrivé pour la Compagnie de réveiller de leur confiante sécurité les cinq mille travailleurs dont l'existence dépendait du succès de cette entreprise, et, pour commencer ces machiavéliques manœuvres, on commença par réduire les salaires de deux dollars à un dollar, puis, tout d'un coup, on annonça qu'une partie de la mine allait être fermée et que les mineurs n'avaient qu'à remporter leurs outils.

Cela à l'entrée de l'hiver. On avait déjà la gêne, ce fut la famine absolue, d'autant plus que les mines étant fermées, la Compagnie ferma aussi ses magasins de provisions où, dans les premiers temps de haut salaire, on vendait à crédit, pour reprendre par le *Truck system* ce que l'on donnait en salaire.

Naturellement, les mineurs ainsi jetés sur le pavé ne purent pas continuer à payer les mensualités, qu'en vertu des conditions léonines, que dans un but de rapine préméditée, leur avaient imposées les dévorants de la Société des *Chemins de fer Nord-Occidental*, de la *Compagnie des Charbons de Spring-Valley* et de la *Compagnie de Toson Sede*, qui, pour cette belle œuvre, étaient représentés par les mêmes filous.

Ceux-ci n'eurent donc qu'à reprendre aux trop confiants travailleurs le sol et les maisons si péniblement bâties, ce qu'ils firent.

« Toute l'affaire, dit Hugh Pentecost, qui nous a révélé ces faits monstrueux, a été savamment conçue et brutalement exécutée. Et quels sont les gens qui profitent spécialement

de ce nouveau pacte de famine? Un D. O. Mills, un W. K. Vanderbilt, un F. W. Vanderbilt, un Chancey, M. Depene; leur agent principal est un certain W. E. Scott, dont la conduite, pendant toute la grève des millionnaires, a été si scandaleuse, que divers journaux n'ont pu se défendre de le clouer au pilori. Les jours et les nuits de ces gens-là devraient être troublés par plus d'esprits vengeurs que ne l'étaient les rêves d'une Lady Macbeth ou d'un Richard III. »

Eux des remords?

Ces gens-là disent, comme l'Anglais de Schopenhauer, qu'une conscience coûte trop cher à nourrir.

Et d'ailleurs ne pourraient-ils pas répondre qu'ils n'ont fait qu'appliquer la théorie économiste la plus orthodoxe. La liberté sans frein d'exploiter son prochain parce qu'on dispose de capitaux qui lui manquent, n'est-ce pas la loi? Quoi qu'il en soit, avec de tels procédés, il suffit de quelques jours pour que la population fût en proie à la plus atroce famine.

La presse libre protesta, mais les affameurs persistèrent et bientôt ce ne furent plus que scènes de désespoir et de mort; les maladies quintuplèrent et l'on vit des choses rappelant les plus sombres jours de disette du moyen-âge.

Des secours arrivèrent, insuffisants. La Compagnie non seulement ne donna pas un dollar, mais encore mit à l'index tout habitant de Spring-Valley qui avait secouru les mineurs.

Quand les affamés furent réduits à point, la Compagnie imposa ses conditions : salaires réduits des trois quarts, destruction de l'*Union des Mineurs*, et chaque ouvrier devant signer un *libre* contrat qui, pour le misérable salaire d'un peu plus d'un demi-dollar, le livrerait, pieds et poings liés, à la Compagnie.

Épuisés et décimés par cinq mois d'une inénarrable misère, les mineurs durent se soumettre. Et les heureux spéculateurs, dont les économistes bourgeois sont les prophètes, se frottèrent les mains. Ils avaient su tirer grand profit de cette loi de sang que, sous le beau nom de *Liberté du travail*, les mêmes économistes et nos gouvernements

bourgeois opposent aux socialistes demandant, au nom de la justice et de l'humanité, que l'État intervienne dans les rapports entre capitalistes et travailleurs pour protéger ces derniers, en attendant leur émancipation totale ?

Proudhon disait vrai : il y a raison suffisante de Révolution sociale au dix-neuvième siècle.

B. MALON.

---

## LE DRAPEAU ROUGE

---

... Lamartine avait endoctriné la masse trop électrisable qui assiégeait les abords de l'Hôtel-de-Ville, et, après un éloquent plaidoyer en faveur du drapeau tricolore *qui avait fait le tour du monde*, il avait fait tomber de la statue de Henri IV le drapeau rouge, *qui n'avait fait que le tour du Champ-de-Mars!* Deux mensonges en deux phrases. Le drapeau rouge était l'unique *labarum* de nos pères, qui l'avaient tenu haut et ferme dans toutes leurs victoires. Les Gaulois, race d'aventuriers indépendants, braves et fiers, l'avaient porté dans toute l'Europe, dans toute l'Asie, en Grèce, en Thrace, en Galatie, en Perse, dans l'Inde. C'était le drapeau rouge que déployaient les compagnons de Brennus en entrant dans Rome conquise.

La couleur pourpre représentait la liberté pour les Gaulois ; et puis, ne portait-elle pas — cette glorieuse oriflamme de nos ancêtres — cette devise inscrite en lettres de feu, la devise de Constantin : *In hoc signo vinces*, Sous ce signe, tu vaincras ! Et ils avaient vaincu, et, avec cet étendard, ils avaient fait le tour du monde et marché à la conquête de l'univers.

Est-ce que M. de Lamartine n'est pas français ? Est-ce qu'il oubliait l'origine de la France ? *Lui qui a été créé religieux comme l'air a été créé transparent* (1), oubliait à dessein, sans doute, lorsqu'il faisait de la phraséologie sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, que le drapeau rouge avait été celui du christianisme.

Lui qui a été créé historien, par un procédé analogue, il oubliait que Charles Martel avait déployé le drapeau rouge en marchant à l'extermination des Sarrasins ; que Charlemagne en avait ombragé et protégé sa tête et son empire, et qu'il avait

(1) « Histoire de la Révolution », p. 81.

marché en avant des chevaliers des Croisades ! Une fois tombé— et cela était arrivé à la bataille de Roosbek, la France n'avait plus su vaincre ; le drapeau rouge avait servi de linceul à des soldats ! Était-ce là un drapeau national ! Le drapeau blanc, qui date de Jeanne d'Arc, et le drapeau tricolore, qui date de 1789, valaient-ils le drapeau de nos ancêtres ? Le drapeau tricolore, quoique illustré par les guerres de la Révolution, n'avait-il pas été souillé, déshonoré par dix-huit années d'une paix honteuse ? M. de Lamartine qui a écrit l'*Histoire des Girondins*, ne voulait donc pas se rappeler que si le drapeau rouge, qu'il exérait, avait fait le *tour du Champ-de-Mars*, c'est dans le *sang du peuple mitraillé par ordre de Bailly*, maire de Paris, qu'il avait été trempé, et non dans la boue comme il s'est complu à le dire. Et à ce titre n'était-il pas cher au peuple ? Est-ce qu'au 24 Février le drapeau rouge n'avait pas été arboré par les combattants sur les barricades de Paris, comme il l'avait été à Lyon et à Paris en 1832, par les insurgés républicains ? Est-ce que cette couleur rouge que chacun portait à sa boutonnière, M. de Lamartine tout le premier, ne symbolisait pas la Victoire, la Liberté, la République ? Est-ce que mieux que les trois couleurs, elle n'était pas digne du respect et de la vénération du peuple ? Est-ce que ce n'était pas une profanation de faire disparaître le haillon révolutionnaire, pour y substituer un lambeau souillé par tant de souvenirs néfastes ? Est-ce qu'enfin ce n'était pas renier l'histoire, renier la Patrie, que l'abattre de nos monuments ? C'est un crime de lèse-humanité, de lèse-histoire et de lèse-nationalité ! C'était un pas immense vers la réaction, une concession puéride et fatale à des peurs bourgeoises.

A. DELVAU.

(La Révolution de Février.)

---

## FANATISME RELIGIEUX

---

Il y a vingt-cinq ou trente ans, Paris s'amusa toute une semaine de la phrase d'un des héros de Ponson du Terrail. Ce personnage, causant avec deux compagnons à la porte d'une auberge, s'écriait : « Voilà comme nous sommes, nous autres, hommes du moyen âge ! »

Evidemment, le romancier devançait l'histoire.

Peut-être avait-il le droit de le faire ; et ce serait aujourd'hui prévenir un Michelet futur que de nous écrier : « Nous autres, hommes du nouveau moyen âge?... »

Car le voici de retour. Les modes passent et reviennent. Notre époque ne le cède en rien au moyen âge connu ; les atrocités, la barbarie, les erreurs, les superstitions sont les mêmes. Quand les apparitions commencent, les sorciers ne sont pas loin ; et quand on a les sorciers, il n'y a plus qu'à dresser les bûchers.

Quel martyrologe que l'histoire de l'humanité ! Et c'est au moment que l'on croyait en avoir fini avec ces horreurs, les massacres en masse, le viol et la mutilation, que tout cela recommence !

« Homme, quoi que tu fasses, tu seras toujours moins cruel que Dieu ! »

Le fanatisme religieux semble trouver chez nous un regain de vitalité...

C'est au nom d'une religion que les bandes asiatiques saccident les champs, empaient les femmes et débitent les enfants comme l'ancienne galette du gymnase.

C'est au nom d'une autre religion qu'on tisse autour de nous des filets d'acier qui seront bientôt, si on n'y prend garde, la camisole de force appliquée au progrès, ce fou ; à la liberté, cette aliénée.

Le fanatisme est le plus dangereux ennemi de la religion ; il lui emprunte son langage, ses formes, ses apparences : il a le ciel dans les yeux, la clémence à la bouche, et il enchaîne les consciences par les terreurs de la superstition.

Ses victimes sont marquées du doigt : tout ce qui ne lui fera pas cortège ou qui ne servira pas ses projets, sera proscrit sous les noms d'impie, d'athée, d'ennemi de Dieu et de la Société.

Gare au jour du pouvoir, c'est le jour de vengeance.

À l'heure présente, le fanatisme compte ses hommes ; il a des alliés dans tous les rangs de la société. En haut, l'intérêt ; en bas, l'ignorance.

Tour à tour audacieux et abattu, le fanatisme presse de tous ses vœux les lois et les mesures d'ordre public ou religieux dont il espère tirer quelque avantage pour le succès de ses desseins, tandis qu'il voue à ses implacables anathèmes celles qui contraignent ses espérances, ou qui peuvent l'arrêter dans sa marche.

Nous ne sommes pas encore si loin des scènes sanglantes et atroces qu'entraînent après elles les haines et les persécutions religieuses...

Je relisais hier un ouvrage intitulé : *De la réorganisation de la Société européenne ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*, par le comte de Saint-Simon et par Augustin Thierry, son élève.

Il y a là des pages qu'on dirait écrites d'hier, des idées qu'il

est toujours temps de mettre à exécution. Un peuple ne peut-il être qu'à la condition d'opprimer les autres?

Les Saint-Simoniens sont déjà loin de nous....

Voici ce que dit Bouillet du maître d'Augustin Thierry :

« SAINT-SIMON (Claude-Henri), économiste et chef de secte, né à Paris en 1760, servit en Amérique dans la guerre de l'Indépendance, fut à son retour nommé colonel à vingt-trois ans ; quitta le service pour se livrer à divers projets d'utilité publique, applaudit à la Révolution dans laquelle il voyait une œuvre de régénération ».

Saint-Simon conçut le projet de réorganiser les sciences et de reconstituer l'ordre social.... Il s'attacha quelques disciples (Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigues, Bazard, Enfantin, etc.)

Il fut le fondateur d'une école qu'on a nommé *Industrialiste* ; il voulait améliorer au moyen de la science et de l'industrie, le sort de l'humanité et surtout des classes pauvres. Il considérait les savants, les *industriels*, les artistes, les *producteurs* de toute espèce, comme formant la seule élite légitime, leur confiait la direction de la Société nouvelle, prêchait *l'association et l'organisation des travailleurs* et voulait que tous les efforts fussent dirigés d'après une doctrine générale et vers un but commun. Il constituait sur de nouvelles bases la religion, la propriété et même la famille..... Ses disciples furent nommés Saint-Simoniens. Accusés devant les tribunaux d'attentat à la *morale publique*, ils virent dissoudre leur association (1833).

C'est une chose effrayamment comique que de voir toujours tirer d'un tiroir secret cette soi-disant *morale publique* qu'on oppose à tous les novateurs, à tous les penseurs, à tous ceux qui ne croient pas que nous soyons arrivés au dernier degré du perfectionnement, représenté par les lois de 1819, de 1852 et de 1881.

La morale publique de la délation, de la politique secrète, du vol à la Bourse, des emprunts d'Etat et des grands numéros, cette morale-là est publique parce qu'on l'a mise en carte...

Il ne peut y avoir d'autre raison.

Voici quelques passages de Saint-Simon que nous pouvons méditer à loisir :

« L'Europe est dans un état violent, tous le savent, tous le disent ; mais cet état quel est-il ? d'où vient-il ? Est-il possible qu'il cesse ?

« Il en est des liens politiques comme des liens sociaux ; c'est par des moyens semblables que doit s'assurer la solidité des uns et des autres.

« A toute réunion de peuples, comme à toute réunion d'hommes, il faut des institutions communes, une organisation.....

« Les Croisades, dont le but politique fut de dégouter les Sarrasins de la conquête de l'Europe étaient des guerres de la confédération entière contre les ennemis de sa liberté. »

Un peu plus loin, dans le chapitre intitulé : *Causes d'une nouvelle révolution en France*, Saint-Simon écrit :

« Il y avait en France une caste privilégiée à laquelle appartenaient tous les honneurs et tous les emplois. La noblesse, doublée de nombre par Bonaparte, se divise maintenant en deux parties, toutes deux mécontentes.

« L'ancienne noblesse, accoutumée à regarder comme son patrimoine toutes les grandes charges de l'Etat..... la nouvelle, supportant avec peine que des emplois qu'elle se croit seule capable de remplir soient confiés à des hommes vieilliss dans l'oisiveté. »

Et après une étude sincère de la situation, l'auteur ajoute :

« Tous ces murmures qu'excitent, dans les diverses classes de la nation, les intérêts contradictoires, les espérances trompées, se réunissent à la fois contre le gouvernement dont la marche n'est ni ferme ni franche.

« L'imagination des poètes a placé l'âge d'or au berceau de l'espèce humaine ; c'était plutôt l'âge de fer qu'il fallait y mettre. L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour ; c'est à nous de leur frayer la route. »

Sans doute, mais que dira la morale publique ?

Et puis, est-ce bien notre affaire de nous occuper de ces choses-là ?

Qu'est-ce que cela nous fait, à nous autres, *hommes du moyen âge* ?

AURÉLIEN SCHOLL.

## PETITE HISTOIRE DE LA FÉODALITÉ CAPITALISTE

### ENVOI

Mon cher Argyriadès,

Vous voulez quelque chose de moi pour votre brave almanach. Je trouve dans mes manuscrits une lettre déjà ancienne, commencée, je me le rappelle, quelques jours avant la mort de Gambetta, à destination d'un membre du ministère d'alors. Elle ne devait avoir que quelques pages, mais s'est beaucoup allongée, et, laissée là, n'a été reprise que plus tard. J'en détache ce morceau qui fait un petit tout, et désire qu'il plaise à vos lecteurs.

Bien cordialement,

V. CONSIDERANT.

### I

#### Les monopoles de la liberté économiste

Avec le dictionnaire, je définis *Monopole* toute industrie ou trafic exercé par un ou plusieurs particuliers à l'exclusion de tous autres.

C'est à tort qu'on prétendrait restreindre le sens du mot au cas seulement où le monopole résulte d'un privilège concédé par l'autorité publique, ce qu'on est trop habitué à faire.

Exemple : Le chemin de fer qui longe la Loire, d'Orléans à Saint-Nazaire, exerce le transport des voyageurs et des marchandises, sur sa ligne, en vertu d'un privilège concédé par l'État. Sur ce monopole légal, la ligne ferrée en a greffé un autre de fait, en achetant aux bateaux à vapeur de la Loire la cessation de leur service (comme cela s'est fait successivement, à mesure de la construction de la ligne ferrée d'Orléans à Tours, à Angers, à Nantes et à Saint-Nazaire), et empêchant, par menace d'abaissement des tarifs, la formation de nouvelles lignes fluviales.

La ligne ferrée a détruit la concurrence du fleuve, et s'est assurée ainsi un second monopole : celui-ci, non plus concédé, mais de fait, et qui n'en est pas moins le monopole très réel des transports qui se faisaient par le fleuve. Je suppose que le monopole de concession s'est ainsi plus ou moins doublé d'un second monopole, acheté ou conquis, le long de toutes les grandes vallées du territoire national : résultat fâcheux, pour le dire en passant, du lâche, du bête, du simoniaque abandon des grandes lignes nationales fait par l'État aux grandes Compagnies mono-

poleuses de la Féodalité financière... Cette trahison de l'intérêt national par l'état monarchicoplutocratique (orléaniste) a été d'autant plus effrontée que ce n'est qu'avec les droits sacrifiés de l'État (privilège exclusif, droit d'expropriation), avec les ingénieurs de l'État, sa garantie d'intérêt, c'est-à-dire son crédit, que ces Compagnies féodales ont pu construire, armer et garnisonner les forteresses d'où elles dominent la circulation nationale, le grand atelier national de la production et de la distribution, et narguent l'État.

L'État monarchique ne s'est pas contenté de tendre sa bouche ouverte au frein, son dos au cavalier : il a encore payé au cavalier son frein, sa bride, sa selle, ses éperons et sa cravache.

J'ai peut-être bien quelque droit à dire cela aujourd'hui, ayant, il y a quarante-huit ans (1), en tête de colonne avec mes amis et trop peu d'autres, combattu cette grande trahison, et combattu je dirai jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à la capitulation définitive de l'État — livré par ses propres chefs orléanistes et ses Chambres censitaires. Mais je m'emporte et m'écarte trop de mes définitions, revenons-y.

Je disais donc, sûr d'avoir ici pour moi la grande autorité de M. de la Palisse, que tout monopole est un monopole, et doit se nommer ainsi. Ce point acquis, je fais remarquer : 1° que l'Economisme, parti en guerre contre les monopoles d'État et les règlements des métiers (généralement détestables sous l'ancien régime, nul ne l'ignore ni le conteste) prétendait, monté sur sa *Libre Concurrence*, les écraser tous sous les pieds de sa bête, au profit de la justice générale, de la liberté du travail, de l'égalité et de la fraternité économiques ; et 2°, que ce grand pourfendeur des monopoles n'a ni vu, ni voulu voir, que sa *libre concurrence*, destructive des monopoles, allait tout droit, très vite, au galop de la bête, à quoi ? Précisément, non plus à la constitution de quelques monopoles, mais bien à un régime universel de monopoles.

Je dis que l'Économisme n'a pas voulu voir cela et encore ici, j'ai le droit de le dire, puisque dans le livre déjà cité (2), dès 1808, il y a aujourd'hui soixante-quinze ans (3), il lui a été expliqué, et l'explication lui a été cent mille fois répétée depuis, que grâce à la concurrence inorganisée, anarchique, dite par lui libre concurrence, il était infaillible que les détenteurs des conditions essentielles de la production et de la distribution, machines, capitaux, crédit, etc., instruments de travail en général, devinssent, dans un temps donné, les maîtres de toutes les

(1) L'auteur écrivait ceci en 1883 : aujourd'hui il faudrait "il y a cinquante-sept ans."

(2) Cité dans la partie antérieure du travail dont le présent article n'est qu'un extrait.

(3) Aujourd'hui, 1862, il s'écoulera quatre-vingt-quatre ans.

branches de l'atelier du travail national, et les organisassent toutes en monopoles à leur profit.

Il a été dit et répété cent mille fois aux économistes, que la puissance des capitaux, proportionnelle à leurs masses, décomptable, centuplable, indéfiniment multipliable par la facilité, tout élémentaire, de leur association, serait évidemment irrésistible sur le champ de la pure liberté économiste ; que si l'on se contentait de « laisser faire et laisser passer », après s'être affranchies de la Féodalité nobiliaire, fondée par les chefs de guerre du moyen âge, les sociétés modernes verraient se reconstituer, avec une rapidité prodigieuse, une féodalité nouvelle, financière, industrielle, commerciale, qui, cette fois, envahirait tout. On leur a même prédit l'ordre des envahissements, aisément déductible *a priori* de la facilité et de la productivité relatives de ceux-ci.

Qu'est-ce que soixante-quinze ans<sup>(1)</sup> pour la vie des peuples ? eh bien ! sans les résistances énormes, quoique souvent discordantes et mal dirigées, que l'instinct de conservation des intérêts lésés et l'esprit démocratique de la grande Révolution française, ont incessamment opposées aux laisser faire et laisser passer absolus, à l'inconditionnelle liberté absolue de la doctrine sur le champ économique ; sans ces résistances, l'envahissement de ce champ par les monopoles économistes, serait aujourd'hui achevé, complet.

Maîtresses déjà de la finance (banques, bourses, emprunts d'État, assurances, commandites, émissions, etc.) ; maîtresses de toutes les grandes industries (mines, métallurgies, charbonnages, sels, raffineries, filatures, tissages, confections, verreries, constructions, etc., etc.) ; maîtresses des transports terrestres et maritimes (chemins de fer, transatlantiques, messageries, etc., etc.), les Compagnies des monopoles de la féodalité économiste, après s'être emparé des grands commerces d'approvisionnements (blés, farines, cafés, adjudications, fournitures des administrations de l'État — civiles et militaires —, et jusqu'au commerce de détail, qu'elles absorbent à vue d'œil aujourd'hui par le système des grands magasins, de leurs succursales et envois directs en province, Louvre, Bon-Marché, Printemps, etc., les Compagnies, dis-je, n'ont plus à envahir, en France du moins, que le dernier morceau, — le plus difficile à prendre, ici sans doute, à cause de la résistance acharnée, de la sobriété inouïe, de l'amour effrené du paysan pour son champ, — la terre !

Eh bien ! écoutez la doctrine, contentez-vous, comme elle le veut, de « laisser faire et laisser passer », et, aussi bien que tout le reste, la terre y passera !

(1) Quatre-vingt-quatre ans.

Quand les gros capitaux, qui grossissent toujours et s'accroissent sans cesse en haut; qui se syndiquent de plus en plus aisément; qui forcent de plus en plus irrésistiblement les innombrables petits capitaux dispersés, de plus en plus inutilisables directement par leurs petits propriétaires, à se subordonner à eux en se conjuguant sur leurs grandes entreprises; quand maîtres de la science et des grands talents de direction et d'administration, qu'ils peuvent seuls payer, ils auront achevé l'invasion de toutes les autres branches de l'activité productive et distributive, alors ils se jetteront sur la terre — et ils l'avaleront — comme le reste.

Et comment, s'il vous plaît, la petite culture morcelée, travaillant sur un sol de plus en plus fragmenté, réduite en lambeaux par la division des héritages et tombant en poussière; comment cette petite culture dénuée de capitaux, de crédit, de cheptels, ignorante et routinière; comment, je vous prie, tiendrait-elle contre la grande culture, munie de tout ce qui manque à l'autre, pourvue des machines agricoles, des locomobiles, des engrais chimiques, de tous les engins, de toute l'artillerie interdite aux légions pauvres, et dont nous voyons déjà, dans toutes les Expositions, le génie d'invention multiplier les armes toutes puissantes? Comment ces multitudes, désarmées et dispersées, en lutte contre elles-mêmes sur les plus petits marchés locaux, nécessitées, toujours pressées de besoin d'argent, obligées de vendre leur récolte alors que leur concurrence intestine avilit les prix, et sans pouvoir attendre les époques où ils se relèvent, comment (quand la guerre sera bien ouverte) résisteraient-elles aux gros bataillons bien disciplinés du capital, en possession d'une tactique savante, pourvus de tous les approvisionnements, de toutes les munitions de guerre et des terribles armes de guerre que je viens de dire?

Ce n'était pas assez que la Vapeur, livrant au capital les industries de fabrication, lui eût permis d'anéantir tous les petits métiers et ateliers: voici venir l'Electricité qui, avec la transmission des grandes forces par un simple fil métallique, l'invite, pour le labour, les semailles, les récoltes et la plupart des opérations agricoles, à remplacer partout, les bras et les bêtes du petit cultivateur par les puissances inanimées! Paysans français, qui avez tiré du bas de laine où vous mettez vos rares économies, quelques pièces blanches pour payer un billet de 3<sup>e</sup> classe et venir admirer, dans les grandes Expositions des villes, ces belles machines agricoles auxquelles vous ne comprenez pas grand chose; bons ruraux, si vous saviez un peu de latin et d'histoire, et si vous compreniez, vous pourriez les saluer, ces machines, en disant comme les gladiateurs antiques: *Morituri te salutant*. Ces brillants engins qui vous éblouissent ce sont, en

effet, les canons perfectionnés de tous calibres et les mitrailleuses du « progrès agricole ». — Regardez-les bien. — Elles sont destinées à vous prendre vos lambeaux de terre, et vous coucheront, demain, dans vos sillons conquis.

Les civilisés, particulièrement ceux des vieux pays, ceux d'Europe, ont des yeux qui ne voient ou ne veulent jamais voir les effets dans leurs causes, — surtout les désagréables, — avant que ces effets se soient produits, — et encore !

Dans le premier tiers de ce siècle, quand nous dénoncions, nous autres utopistes, le mouvement qui emportait les civilisations européennes à la reconstitution d'une féodalité nouvelle, on nous riait au nez. Nous étions des rêveurs, des prophètes de malheurs, ou bien encore des ennemis de la religion, de la propriété, de la famille : de « toutes les balançoires », comme disait ce magistrat. — Aujourd'hui on commence à « découvrir » qu'il s'organise bien, dans quelques départements de l'activité nationale, quelque chose qui ressemble à ce que nous annonçons d'une voix aussi infatigable qu'importune. Mais s'il m'arrive, en conversation, d'exposer les faits que je résumais tout à l'heure, d'oser dire que ce sera bientôt le tour du sol, oh ! pour le coup, halte-là, — « le paysan français ne lâchera pas la terre ! » — et me voilà redevenu esprit systématique et rêveur de fariboles — comme il y a cinquante-huit ans ; — car il y a cinquante-huit ans (1) que je rêve, ayant commencé de très bonne heure.

Eh bien, Monsieur le Ministre, si vous aussi, vous, le Gouvernement (et c'est bien possible, le cas étant universel), si vous vous laissez bercer de cette fausse sécurité, eh bien ! je n'en reste pas à un avertissement général, je veux pousser la précision jusqu'à vous désigner le front d'attaque même que choisira la féodalité capitaliste pour s'emparer de cette dernière forteresse, qui complètera sa conquête.

Veillez remarquer d'abord que le capital a déjà préludé à cette dernière campagne par la prise de possession de plusieurs positions stratégiques, les industries de transition agricole, les sucres de betteraves, accessibles à lui seul, et la grande meunerie qui a abattu presque partout, à l'heure qu'il est, les ailes séculaires et les vieilles roues boîteuses et criardes des moulins à vent et à eau, qui fournissaient encore partout la farine du pain que l'on mangeait dans ma jeunesse. J'ai assisté, année par année, à ce massacre, qu'on peut dire achevé : ce qui reste aujourd'hui dans quelques localités désertes et plus ou moins inaccessibles, ne saurait compter.

Remarquez d'ailleurs que les exploitations de grandes cultu-

(1) Soixante-sept ans.

res se sont déjà reconstituées, considérablement multipliées et, chaque jour, la science et les inventions nouvelles accroissent leur supériorité sur la pauvre petite culture morcelée; c'est déjà le capital, mais sous sa forme macromone de grand propriétaire ou de riche fermier; les compagnies capitalistes, que je sache, ne s'y étant pas encore mises, bien résolument, en France.

Par où donc s'y mettront-elles? — par le département agricole qu'on aurait le moins soupçonné d'être aisément conquis, celui où le lopin de terre est le plus défensible par son petit propriétaire, où les machines ne pourraient, même dans les cas les plus favorables, remplacer qu'une faible partie des soins et de la main de l'homme, par la viticulture, — pourquoi? — eh! pourquoi? parce que la providence du bon Dieu, qui est pour les gros capitaux, a envoyé à ses fidèles un allié aussi dévorant qu'eux-mêmes, un grand suceur devant l'Éternel, comme eux; un parasite formidablement actif, comme eux: le *Phylloxera vastatrix*. Eh oui, si vous, le Gouvernement, vous laissez faire et laissez passer; si vous vous contentez de nommer des commissions et d'offrir des prix aux meilleurs pièges à phylloxera: si vous ne vous hâtez de créer des pépinières à semis et cultures de plans américains pour en distribuer abondamment et gratuitement, oui, gratuitement (gratuité très démocratique) des boutures aux pauvres vigneron et petits propriétaires, — ou toute autre mesure fondamentale de secours nécessaires à la restauration des vignobles détruits; si vous ne faites pas cela, je vous le dis, style de M. Thiers, « l'empire est fait »: L'empire du capitalisme sur la France viticole.

L'invasion du *phylloxera vastatrix* est irrésistible comme l'a été celle des Prussiens, et elle a déjà coûté à la France, on l'a calculé, plus de milliards que les Prussiens lui en ont pris et fait perdre. Les grands crus (ils sont déjà d'ailleurs, aux mains de la grande propriété) peuvent seuls se défendre par l'emploi des procédés chimiques; les petits et les médiocres propriétaires des vignobles, dont l'intégrale constitue l'immensité en cette branche, hier si florissante, des richesses agricoles du pays, sont incapables; laissés à eux-mêmes, de la reconstituer. En l'état, le haut capital financier est seul capable de cette reconstitution. Son ardent patriotisme suffira d'ailleurs à lui signaler cette entreprise de suprême utilité nationale, et le dévoue, d'avance, à l'acceptation d'une aussi belle proie.

Ce riche morceau pris et digéré, le capital une fois bien engagé dans la conquête du sol, le reste suivant, l'Empire est fait!

## II

### L'étang du Consul

Pour résumer, non pas seulement sur la viticulture, mais bien sur toutes les branches des industries et propriétés possibles,

je vais, si vous le voulez bien, Monsieur, vous conter une petite histoire ; oh toute petite, et en prose véridique ; vous tirerez vous-même la moralité.

J'ai connu monsieur Molandin, très aimable attaché au Ministère des affaires étrangères. Il gérait un consulat dans une des principales villes des États-Unis d'Amérique, — c'est là que je l'ai connu — quand une vieille tante lui laissa une maison jointe à une terre, très étendue mais très peu productive, en Sologne. Un congé lui fut accordé, — d'autant plus facilement que son administration abonde en personnes inoccupées, j'en pourrais citer une preuve originale : mais ce n'est pas le lieu, passons.

Notre consul visite sa propriété : très étendue, oui ; mais des terrains bas, humides, ingrats. sans rapport. Tenter de la mettre en culture ? Il y faudrait des dépenses considérables, très hasardeuses, et l'œil du maître : n'y songeons pas. Qu'en faire ?

Il remarque ça et là de petits étangs naturels, plantureux, remplis d'herbes grasses, foisonnant de larves d'éphémères. Une idée surgit : il ouvre l'œil et fait le tour de sa propriété. Il lui semble que la disposition du terrain se prête admirablement, moyennant une digue de peu d'étendue, à transformer sa propriété, presque toute entière, en un étang magnifique. Quelques coups de niveau justifient cette vue. La digue se construit à peu de frais ; les sources naturelles et les premières pluies ont bientôt converti une propriété sans valeur en un étang superbe, qui nourrira une population innombrable de cyprins, carpes, tanches, poissons blancs pour la table, et poissons rouges pour l'agrément. On l'ensemence, sans ménager œufs fécondés, embryons, alevin, ni fretin. C'était en effet une idée lumineuse : une culture qui se fera toute seule ! un produit qui s'accroîtra indéfiniment de lui-même : pas de fermiers ; aucun des ennuis de la propriété ; presque pas de surveillance : un simple garde pour prévenir le braconnage.

Quel meilleur parti, absent par destination, M. Molandin eût-il pu tirer de sa propriété ? Aussi se réjouissait-il de l'excellente pensée qui lui était venue de pisciculturer cet héritage improductif.

Le congé et ses prolongements, devaient cependant avoir une fin : notre consul feçut l'ordre de se rendre en Extrême-Orient — car il est de principe, quand un fonctionnaire commence à connaître un pays et peut y rendre des services, de l'envoyer dans un autre. C'est le roulement. Et puis, les voyages forment l'esprit.

M. Molandin, comme on pense bien, ne partit pas sans faire une dernière visite à sa création. Il vit avec joie frétiller au soleil d'innombrables bandes de petits poissons, bien décidés à devenir

grands, et reconnut, comme le bon Dieu au sixième des sept jours de la semaine où il fut occupé, que tout ce qu'il avait fait était très bien (*Vidit que Deus cuncta quæ fecerat : et erant valde bona. — Gen. I. 31*); Et il bénit ses créatures, toujours comme le bon Dieu (*Gen. I. 28*) en leur disant :

« Croissez et multipliez; remplissez mon étang. Je vous laisse en belle eau claire, des herbes de toutes sortes, de la nourriture en abondance, la lumière vivifiante du soleil et la protection des grandes lois providentielles de la « bonne » nature (comme ne manque jamais de dire, mon cher Laverdant).

« A mon retour, ajouta-t-il, je vous réserve une belle fête : je rassemblerai mes amis pour une grande pêche; nous viderons l'étang; je vous tirerai de réclusion et vous ferai voir des pays superbes; les plus méritants d'entre vous iront même visiter les grands marchés de la capitale. Croissez, multipliez, engraissez-vous — et enrichissez-moi. »

Après quelques années, notre consul revint et réunit ses amis plein la maison de la tante, pour la grande fête. Mais il avait compté sans un léger accident. Dans les légions des cyprins, ces prolétaires des étangs et des rivières, il s'était trouvé quelques centaines de petits capitalistes, je veux dire de petits brochets, et, grâce aux bienfaisantes lois de la « bonne » nature de mon ami Laverdant, grâce à la libre concurrence économiste, qu'aucun règlement fâcheux de l'État n'entravait dans l'étang, et aux bonnes dents dont la Providence a armé ceux-ci, les brochets avaient tout croqué. Ils ne s'étaient même pas ménagés entre eux, les gros mangeant bel et bien les petits; si bien qu'à l'exception de quelques prudentes grosses commères de carpes, couvertes de morsures cicatrisées, mais qui s'étaient défendues par les dimensions auxquelles elles avaient su parvenir, on ne trouva plus qu'un nombre fort réduit de brochets, tous, il est vrai, de tailles superbes.

Il était temps qu'on fit la pêche : les survivants étaient à la veille de périr de faim, faute de pouvoir continuer à s'avaler entre eux, les petits et les moyens étant tous expédiés.

### III

#### Application à l'histoire du siècle

Si vous trouviez, monsieur, quelque similitude entre l'évolution ichtyologique accomplie dans l'étang du consul, et l'œuvre que les brochets de la féodalité capitaliste nous font en France, je vous signalerais cependant une notable différence : c'est que ces derniers, aussi avisés que les premiers étaient stupides, sauront toujours, par une pisciculture habile, se ménager une population de petits et de moyens blancs, suffisamment abondante,

pour subvenir grassement aux nécessités et aux agréments de l'existence : cette population-là, mais rien de plus ; mettant sagement à profit cette pensée de Lamartine : « Tout ce qui ne sert pas nuit, tout ce qui ne vivifie pas tue » ; maxime vraie surtout en fait de surabondance de populations prolétaires ; *exempli gratia* et par excellence, l'Irlande.

Voulez-vous bien remarquer, monsieur, qu'il y a à peine un siècle que l'affaire a commencé en France. Le travail et l'industrie étaient encore, en 89, soumis à un régime de corporations enserrées dans des milliers de règlements accumulés depuis le moyen âge, presque tous inspirés par des vues purement fiscales ou destinés à favoriser des intérêts égoïstes qui exploitaient en bas et qu'on exploitait d'en haut. C'était un trésor d'absurdités énormes, de privilèges iniques et d'odieuses restrictions.

Éclate la Révolution : liberté, égalité, fraternité ! Au lieu de réformer les corporations en coupant et élaguant les abus, en y introduisant la justice, en leur donnant de l'élasticité, en s'inspirant enfin de trois principes de la grande devise de manière à satisfaire aux lois conditionnelles de la liberté sans détruire celles de l'ordre et des garanties, que fit-on ? On écouta l'Economisme qui criait à tue-tête : « Liberté ! liberté absolue pour tous ! Égalité ! égalité sainte, égalité pour tous ! Laissez faire les intérêts ! les intérêts sauront bien prendre soin d'eux-mêmes (je le crois par Dieu bien !) champ grand ouvert à toutes les activités, champ libre aux initiatives personnelles ! le travail, l'industrie, la production, la distribution, la répartition, n'est-ce pas comme la consommation, l'affaire de chacun : l'État n'a rien à y voir ; qu'il se renferme dans son rôle, dans son seul rôle légitime : la garantie de la sûreté des personnes et du droit sacré de propriété. »

Remarquons qu'ils n'étaient pas encore aussi « avancés » que ceux d'aujourd'hui : un de leurs maîtres, un grand maître, M. Molinari, demande aujourd'hui que la sûreté publique soit mise en adjudication, livrée à l'entreprise. Des compagnies actionnaires de police s'en chargeront au rabais. — Et la défense nationale ? et la justice ? — au rabais et à l'entreprise aussi, la logique du système l'exige. Et pourquoi pas aussi l'instruction publique, tout, la législation elle-même, cette industrie de fabrication des lois, s'il en fallait encore ; mais il n'en faudrait plus.

Donc égalité et liberté absolues, anarchie sur toute la ligne, lâchez tout ! cassez tout ! Chacun pour soi et Dieu pour tous — s'il existe, comme disait prudemment l'autre.

Et Proud'hon ! ce terrible enfant, qui n'a jamais rien inventé que de nouvelles manières de faire du fracas, et qui s'est tant réjoui — 15 jours, la durée ordinaire de ses amours — d'avoir

inventé l'anarchie ! Et nos jeunes anarchistes du jour qui s'imaginent être modernes ! Chapeau bas, jeunes présomptueux, qui n'avez non plus rien inventé en théorie, et qui n'avez même pas, en pratique, inventé la dynamite, l'ayant prise aux nihilistes russes, lesquels y ont bien quelque droit, travaillant contre un czar, tandis que vous n'y en avez aucun contre le peuple universel. Allons jeunes contrefacteurs, saluez vos anciens ! jeunes plagiaires, saluez vos auteurs et vos maîtres !

On les écouta donc les anarchistes de l'économisme : pourquoi ? eh par Dieu ! d'abord parce que c'était dans le courant des grandes, des superbes aspirations du temps et, aussi, des grandes et des folles illusions du temps ; et surtout, oh ! surtout, parce que c'était extrêmement facile : un décret d'une ligne y suffisait : « *Les anciennes corporations sont abolies, défense d'en établir de nouvelles* ». C'était bien autrement facile, cela, que le grand, le long, le difficile et pénible travail de la réforme des corporations, que j'indiquais tout à l'heure, et qu'il eût fallu entreprendre ! Et puis l'on avait bien d'autres choses, et de formidables, sur les bras ; et puis, l'on était en train de casser, donc on écouta les économistes, et l'on cassa tout.

Avec les corporations, on cassa la monarchie, qui ne l'avait pas volé ; on cassa les grandes propriétés féodales, ecclésiastiques et nobiliaires, qui avaient été volées (à la nation), dont les habiles et les nantis — les nantis et les habiles seuls, entendez-vous bien, s'emparèrent ; car, si peu que ce fût, encore les fallait-il payer. — Bref, sur le champ économique, liberté pleine, entière, absolue, parfaite anarchie.

Eh bien ! ce qui est très vrai, c'est que, compte tenu et déduction dûment faite des grandes destructions et dévastations du temps, des grandes ruines et des grands massacres, des effroyables guerres, intérieures et extérieures de la Révolution et de l'Empire, tout sembla aller, et, sur le champ économique, alla même à merveille.

Morcelées, les grandes propriétés féodales, misérablement productives sous l'ancien régime, donnèrent des résultats prodigieux. Emancipées, les industries si bien garottées et ligottées la veille, ouvrirent partout des ateliers, suscitérent et excitèrent partout le travail et l'activité. Nombre de fermiers devinrent propriétaires ; nombre d'ouvriers entendus, patrons ; nombre de petits bourgeois, moyens bourgeois ; et de moyens bourgeois, gros bourgeois, juste comme dans les armées du nouveau régime, nombre de simples soldats devenaient capitaines, colonels, généraux ! on en vit faits maréchaux. D'anciens roturiers passèrent barons, comtes, ducs, princes. Un fils d'aubergiste grada roi de Naples ; tandis que ceux d'un grand maigre avocat délabré d'Ajaccio, qui n'avait jusque-là élevé sa grosse et nécessaire nichée qu'en s'ac-

crochant à la queue du diable, étaient bombardés princes et rois, les filles princesses et reines, l'un d'eux s'étant, à Saint-Cloud, un matin, fait consul, dictateur, et le lendemain empereur et roi. Allons tambours, battez aux champs ! tonnez aux Invalides, vieux canons du roi soleil ! Et, dans vos cathédrales qu'on vient de vous rouvrir — pour cause — évêques et archevêques, entonnez vos *Te Deum* ! Et vous, descendants ralliés des croisés, vous — les seuls qui sachent « servir », — disait le maître en en remplissant ses antichambres, chapeaux bas ! saluez le cortège ; c'est la bourgeoisie française qui passe en triomphe et monte au Capitole !

— Malheureusement, la roche tarpéienne n'en est pas très loin comme on sait, et tout chemin mène à Rome. On a vu la route de Madrid et de Moscou conduire à Sainte-Hélène, et l'on a passé par Mexico et visé Berlin pour se rendre à Sedan. Mais laissons les fâcheux souvenirs et surtout les fâcheux pronostics.

Ce que je viens de rappeler, c'était bien, en effet, le plein épanouissement, la brillante floraison de cette bourgeoisie française, en lente croissance souterraine depuis des siècles, dans les bas fonds de l'ancien régime, grandie par le travail, le commerce, les patientes économies ; éclore d'hier, au beau soleil de 89, et qui avait promis, de bonne foi même, et les mains dans les mains au temps des premières illusions, le paradis au peuple s'il l'aidait, contre l'ennemi commun, à la conquête de son émancipation. — Le peuple, remarquons en passant, y alla de son sang ; mais la bourgeoisie ne lui a pas encore fait livraison du paradis promis, et il semblerait que le créancier commence à s'impatienter un peu et songe à presser son débiteur.

Quoiqu'il en soit, cela, — la phase que je viens de décrire, — s'était fait si incroyablement vite, que Cambon un matin, dans l'antichambre de Réal, put sans exagérer répondre à la question d'un grand laquais galonné : « Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à M. le comte ? — Va lui dire que c'est Cambon, qui défaisait hier les comtes avec lui. »

Et maintenant, si nous revenons à ma petite histoire, nous reconnaitrions bien que cette phase était précisément celle de la grande prospérité des populations ichtyologiques, qui suivit immédiatement l'ensemencement de l'étang du consul. Tout y florissait, tout y grandissait à vue d'œil ; la présence des brochetons et brochetillons était inaperçue dans le foisonnement général et le mouvement de la masse. Ceux des carpeaux qui y prenaient garde, espéraient bien qu'il leur pousserait aussi des dents, et les gardons eux-mêmes se sentaient joyeux comme des conscrits entrant en campagne, très bien persuadés, par les bouchers qui les mènent aux abattoirs, que leurs sacs sont pleins de

graines d'épinards et qu'ils ont, chacun dans sa giberne, un bâton de maréchal. Aussi quels panégyriques ! Tout le monde, — je ne parle pas des émigrés et des déplumés — tout le monde était converti ; les cantiques économistes, qu'on chantait partout dans ma jeunesse, retentissent encore au fond de mes oreilles. C'est de l'histoire cela, et toute moderne.

Aujourd'hui, monsieur, vous voyez où nous en sommes ; il n'y a plus guère que la terre à prendre. Et, je ne le répéterai jamais assez, si l'on ne fait rien — elle sera prise. Cette campagne de clôture se montrera, il est à croire, un peu plus laborieuse et plus longue que la prise de possession des industries de fabrication ; celle-ci s'étant faite en un tour de main, au figuré comme au propre, à la vapeur.

Mais notre féodalité économiste ne perdra ni son activité, ni son temps : Il reste en effet une dernière phase à décrire pour en achever l'histoire — histoire prospective, genre nouveau, les historiens n'ayant su faire jusqu'ici que de l'histoire rétrospective, l'histoire après les événements ; belle malice !

Cette dernière phase répond à celle où les brochets, dans l'étang du consul, en ayant fini des cyprins, ont commencé à ne plus se manger qu'entre eux ; les petits mangés par les moyens, et, finalement, les moyens par les gros....

.....  
Je dis donc que cette phase déjà commencée est, proprement, celle « des syndicats et des fusions ».

Il est bien clair, en effet que, les petites industries détruites par la libre concurrence anarchique, ce triomphe n'arrête pas le jeu des vainqueurs. Comme le premier conquérant des Gaulés, ils estiment que « rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire ». La guerre continue, au contraire, avec plus d'acharnement : se faisant désormais non plus contre des soldats éparpillés et désarmés, mais entre compagnies franches, bien exercées et, chacune déjà, bien munie, organisée et disciplinée. Or Dieu ne cessant pas d'être avec les gros bataillons, bien conduits et bien armés, le résultat est infaillible : les victoires, qu'il envoie à qui lui plaît on le sait, ne cesseront pas de couronner les corps qu'il protège. On verra donc les petits et les moyens monopoles locaux, les petites et les moyennes Sociétés en participation ou en commandite, Tel, Tel et C<sup>o</sup>, les petites et moyennes Sociétés anonymes, industrielles, commerciales ou financières qui n'auront pas su se fondre dans de plus grandes, tomber sur le carreau où elles en avaient couché tant d'autres. Bref, il ne restera plus guère à un moment donné, sur le terrain économique, qu'un petit nombre de très grandes Compagnies, dont la puissance aura crû, précisément, en raison inverse de

leur nombre et directe de leurs masses ou du carré de leurs masses. La faune économique de cette époque rappelle si bien le règne des grands sauriens jurassiques, qu'il est à peine besoin de mentionner la ressemblance.

Alors, changement de décors à vue, pour le dénouement, car il approche : nous y touchons ; nous y sommes ! Et qu'est-il ce dénouement ? — Pardieu, monsieur, c'est drôle ! — Ce dénouement économiste, de la libre concurrence anarchique de nos économistes, c'est précisément la fin, la mort, la mort et l'enterrement de cette libre concurrence anarchique et économiste elle-même ! un *de profundis*, au choix, ou des fleurs sur sa tombe ; demain il n'en sera plus question. V. CONSIDERANT.

J'arrête ici mon extrait : l'histoire « prospective » de la dernière phase de la Féodalité capitaliste allongerait trop un article d'almanach. Elle me paraît, d'ailleurs, suffisamment amorcée et le lecteur peut la faire aisément lui-même. V. C.

---

## GRACCHUS-BABEUF

---

François Noël Babu, dit *Gracchus Babeuf* (et non *Babœuf*), naquit à Saint-Quentin le 23 novembre 1760, dans une famille pauvre, où il reçut néanmoins les premiers éléments d'instruction. Laborieux, avide d'apprendre il parvint, malgré les obstacles qui lui barraient le chemin, à se faire une situation honorable, en qualité de commissaire à terrier. Occupé constamment à rechercher l'origine des propriétés seigneuriales, il s'aperçut vite que l'état social était loin d'être parfait ; de sorte qu'il se trouvait tout préparé à en réclamer l'organisation sur d'autres bases quand éclata la Révolution de 1789.

La Société Littéraire d'Arras avec laquelle il avait entretenu des relations épistolaires pendant deux ans, lui ayant refusé le titre de correspondant qu'elle accordait complaisamment à de bien moins méritants que lui, il tourna dès ce jour le dos au passé, il ne voulut plus envisager que l'avenir.

Un moment, cependant, il put croire que cette Société mettrait au concours la question suivante qu'il lui avait soumise en 1787 : *Avec la somme générale de connaissances maintenant acquises, quel serait l'état d'un peuple dont les institutions sociales seraient telles qu'il régnerait indistinctement entre chacun de ses*

membres individuels la plus parfaite égalité : que le sol qu'il habitait ne fût à personne, mais appartint à tous; qu'enfin tout fût commun jusqu'aux produits de tous les genres d'industrie? De semblables institutions seraient-elles autorisées par la loi naturelle? Serait-il possible que cette Société subsistât, et même que les moyens de suite avec répartition absolument égale fussent praticables?

Ce n'était et ce ne pouvait être qu'un leurre. De toutes parts, du reste, les magistrats et les philosophes, fatigués de solliciter inutilement des réformes, battaient en brèche les institutions monarchiques, convaincus que le salut de tous était dans un ordre de choses nouveau qui n'eût rien à voir avec le passé.

Par sa misérable position de fortune, Babeuf n'était point destiné à arriver au premier rang. Il essaya d'abord de faire de la presse locale avec le *Correspondant Picard*; puis, comprenant que sa place était à Paris, et non à Roye, il arriva dans la capitale, et, quelque temps après, fonda le *Journal de la Confédération*, puis le *Journal de la Liberté de la Presse*, qui devint le terrible *Tribun du Peuple*.

Arrêté dès le 11 vendémiaire, an III, il fut envoyé dans la prison d'Arras, où il resta enfermé avec Lebois et autres jusqu'au 4 brumaire, an IV. C'est pendant cet emprisonnement qu'il jeta les bases de son vaste projet d'organisation sociale. A sa sortie de prison, Babeuf reprit la publication du *Tribun du Peuple*, et alors, de suite, commença une véritable guerre de plume contre ceux qui détenaient le pouvoir.

Ce n'est un mystère pour personne que le gouvernement d'alors voulait enrayer la Révolution; mais dans le peuple, de nombreux groupes, las aussi des exécutions, persévéraient à exiger que la Révolution accomplît son œuvre au point de vue social. La vente des biens du clergé et des émigrés n'avait profité qu'aux riches; le peuple était resté aussi pauvre qu'auparavant. C'est ce que ne cessaient de répéter les babouvistes par la voie du *Tribun du Peuple*. Un tel langage ne pouvait convenir à ceux qui bientôt devaient s'affubler des panaches du Directoire. Une circonstance suffit pour mettre en accusation Gracchus et le *Tribun*. Comme si les tribunaux ordinaires ne suffisaient point à juger ce qui n'était en réalité qu'un délit de presse, on constitua un tribunal exceptionnel pour juger les babouvistes, condamnés d'avance, livrant ainsi des hommes, presque sans défense, à une *Haute Cour de Justice* composée de leurs plus implacables ennemis; et afin que, dès le premier jour, les populations considérassent déjà comme des bêtes féroces ces patriotes désintéressés qui ne réclamaient pour tous que le *bonheur commun*, on enferma Babeuf dans une cage de bois, et on le traîna ainsi, de village en village, depuis Paris jusqu'à Vendôme.

Le procès, — si procès il y eut, car les moyens de défense de Babeuf furent insuffisants par la faute du pouvoir, — dura huit mois, après lesquels eut lieu, le 8 prairial, an V (28 mai 1797), l'horrible exécution du chef des babouvistes.

On le mit à mort sous prétexte qu'il voulait, — ce qui est un mensonge, — le partage des biens; et c'est sous cette accusation monstrueuse que son nom traversera les âges.

Dans sa défense (1) Babeuf a maintes fois proclamé qu'il n'avait jamais voulu que le *bonheur commun*, c'est-à-dire une meilleure répartition des richesses qui doivent être à tous et non à quelques-uns, et pour arriver à ce résultat que tous devraient désirer, il demandait seulement que les lois fussent réformées et rendues plus humaines.

Dégageant de sa doctrine les exagérations de langage qui sont communes à tous les écrivains du temps, on peut donc affirmer avec certitude que Babeuf ne s'est inspiré que de cette parole de J.-J. Rousseau : « Que chacun ait assez ! »

De nos jours, Babeuf demanderait la participation aux bénéfices, une meilleure répartition des salaires, la réduction des heures de travail : son *bonheur commun* ne va pas au-delà (2).

En réalité le martyr de l'an V n'a fait que devancer l'opinion publique; il n'a fait que dire, un siècle avant M. Jules Simon : « Il faut remettre l'humanité sur sa base, car elle en est sortie (3). »

Depuis la publication de mon livre sur Babeuf (4) j'ai pu, mieux encore qu'auparavant, ayant beaucoup observé, apprécier la justesse de ses réflexions sur les passions des hommes et les difficultés d'exécution d'un plan social. Le mal est surtout dans les centres de moyenne bourgeoisie. Là, on est féroce et bête, lorsqu'il s'agit de toucher au capital. Il semble, vraiment, qu'on va tout détruire quand, avec Babeuf, on demande plus d'égalité entre les hommes. Là encore, comme le disait un homme énergique, un ami clairvoyant, on n'en a jamais assez!...

Avec Babeuf, nous continuerons malgré vents et marées à réclamer le *bonheur commun*, c'est-à-dire le *bonheur pour tous* par

(1) Nous possédons les manuscrits autographes de cette défense.

(2) Nous croyons avec M. Advielle que si Babeuf vivait il aurait certainement réclamé avec tous les socialistes la réduction des heures de travail comme moyen transitoire, mais nous pensons, contrairement à l'éminent historien de Babeuf, que celui-ci sans s'arrêter à la participation aux bénéfices qui ne profite, par le fait, qu'aux patrons. (ex : chez Laroche Joubert), aurait poursuivi l'avènement de la société collectiviste qui, seule, peut amener la juste répartition des richesses et par conséquent assurer le bonheur de tous.

P. ARGYRIADÈS

(3) Séance du Sénat, 7 juillet 1891.

(4) « Histoire de Gracchus Babeuf et du Babouvisme », d'après de nombreux documents inédits. Paris, lib. Dentu, 1884, 2 vol. in-8, tirés à 300 exemplaires.

les moyens que les lois, sans cesse améliorées, mettront à notre disposition.

Et pour honorer sa mémoire, nous lui érigerons une statue, sur l'emplacement de la fontaine de la place Médicis, au lieu même où Bonaparte, agent du Directoire, fit dissoudre la fameuse *Société du Panthéon*.

VICTOR ADVIELLE.

---

## AI-JE MON COMPTE?

---

Je nais, sans l'avoir voulu, dans une société toute faite, — ou qui prétend l'être, — en tout cas, dans une société qui s'est faite sans moi.

Cette société me dit :

— Te voilà un de nos *sociétaires* ; voici tes droits, voici tes devoirs.

C'est très bien ; mais, puisque je suis *sociétaire*, c'est-à-dire intéressé à part égale aux autres dans cette machine que d'autres que moi ont montée, il s'agit d'examiner quels sont ces droits que l'on m'accorde, quels sont ces devoirs que l'on m'impose, de savoir ce que l'on me demande et ce que l'on me donne, de peser les termes du contrat ; en un mot, de voir si j'ai réellement *mon compte*.

Si j'ai *mon compte*, je signe le traité et je l'exécute fidèlement.

Si je ne l'ai pas, je proteste.

Je viens de vérifier, et voici ce que j'ai trouvé :

Que me demande l'association ?

Une part de mon travail, — sous forme d'impôt, — pour la faire fonctionner et l'embellir au mieux des intérêts et des désirs de tous, — des miens par conséquent.

Tout mon sang pour la défendre.

Très juste. Je souscris.

Que doit me donner l'association pour ce qu'elle me demande ?

En échange de mon argent, c'est-à-dire de mon travail :

Des routes, de la lumière, des choses utiles et même de belles choses inutiles, s'il nous a plu, à moi et aux autres *actionnaires* d'en demander.

En échange de mon sang : protection sans limite, — comme l'est mon dévouement, — égalité complète avec mes *cosociétaires*, à qui l'association ne doit ni demander moins qu'à moi ni donner plus qu'à moi.

Dilemme : Si je suis traité comme les autres *sociétaires*, l'as-

sociation est régulière, honnête, normale, je suis un vrai sociétaire, un citoyen ; en un mot, *j'ai mon compte*. Mais si je suis plus mal traité que certains autres, c'est-à-dire si l'on m'impose de plus lourdes charges en me donnant de plus minces dividendes, l'association est absurde, déloyale et insupportable. Alors je ne suis plus ni un sociétaire ni un citoyen, je suis un exploité : *je n'ai pas mon compte*.

Et dans ce cas, les autres *sociétaires* privilégiés me la baillent belle, quand ils viennent me sommer d'aimer une association qui me vole, de respecter des statuts qui me dépouillent et d'approuver des comptes qui ne se balancent pas.

Or, tout est là : la « Société » me donne-t-elle l'équivalent de ce qu'elle me prend, ou ne m'en donne-t-elle qu'une partie et le reste à d'autres à qui elle prend moins qu'à moi ? Voyons un peu :

..... Avant d'être reçu membre actif de l'association en question j'ai fait, comme tous les autres, un noviciat de vingt ans.

Mon père était du peuple. Il gagnait quatre francs par jour à faire des roues de voitures.

Nous étions cinq enfants petits, — plus deux grands : le père de maman et la mère de papa.

Total : sept.

Chacun : *cinquante-sept centimes par jour*. Je n'insiste pas.

Je n'insiste pas non plus sur mon enfance, qui fut la même que celle de tous les *cinquante-sept centimes* de mon espèce. C'est connu : un peu de pain, presque pas de charcuterie ; absence totale de linge, — cette moralité du corps. — Et l'éducation, — cette moralité de l'âme, — l'A B C à peine pour toute instruction, la pointe du lundi de papa pour tout exemple. — Non pas que papa fût un pochard, le brave homme !... mais tous les anges seraient-ils devenus des anges s'ils avaient fabriqué des roues de voitures ?

Sautons à grands pas. A onze ans, plus d'école ; de onze à seize, l'apprentissage — (je suis serrurier) ; — toujours pas plus de linge, toujours pas plus de bons exemples.

A dix-sept ans, l'atelier, quarante sous par jour ; à dix-neuf ans, trois francs ; à vingt ans, quatre francs, un peu de linge... ; papa vieillit..., maman aussi..., mais..., sœurs élevées à peu près, frère aîné grandi..., moi aussi..., un peu d'espoir.

A vingt-et-un ans, entrée dans la *société* en question. Ah ! enfin !... me voilà sauvé !... **Sociétaire !**...

Et « sociétaire » d'une société puissante, riche, qui a du pain et des vêtements pour tous les travailleurs, qui en a même assez pour ceux qui ne peuvent plus travailler !...

« Sauvé?... Oui, vous allez voir. Premier apport du nouveau *sociétaire* à la *société* ; trois ans de régiment, trois ans de perdus pour le travail. C'est raide !... Mais il faut bien la couvrir, cette société qui, à son tour, va vous couvrir pendant toute votre vie d'une protection maternelle.

Ce n'est que juste. Alignons nos trois ans.

Vingt-quatre ans : retour à la serrurerie. Travail assidu, bonne santé, bonne conduite ; cinq francs par jour.

Vingt-six ans : deux enfants ; cinq francs par jour.

Vingt-sept ans, trois enfants ; cinq francs par jour.

Trente-deux ans, cinq enfants, papa infirme, maman malade ; cinq francs par jour.

Ah!... nous voilà redevenus tout juste des « cinquante-sept centimes » comme il y a quinze ans. Il est vrai que la vie est beaucoup plus chère.

Oui, mais... attendez... Je suis *sociétaire* !.. N'oublions pas que je suis « *sociétaire* » de cette grande « *société* » à laquelle j'ai déjà donné trois ans de ma plus belle jeunesse et qui va me rendre cela avec un très bel intérêt, à moi et aux miens.

Car elle est devenue excessivement à son aise, pendant que je me battais pour elle, *ma société* !... Le réseau de ses chemins de fer, de ses canaux et de ses grandes routes a doublé ; son commerce et son agriculture ont pris un essor considérable, le rendement de ses impôts augmente à vue d'œil, sa rente a fait hier 128.76.

Quelle chance j'ai, hein!... d'être membre d'une « *société* » pareille!...

Le noviciat d'un autre : Il est né de parents riches ou aisés. Il était fils unique — ces gens-là font moins d'enfants que le peuple parce qu'ils ont l'ennui de se dire, quand leurs femmes sont grosses pour la seconde fois : *Les pièces de cent sous ne vont plus en valoir que cinquante*, et, que dans le peuple on n'a pas l'appréhension de savoir combien fera zéro divisé par quatre, cinq ou six.

Mon petit conovice a donc toujours eu à discrétion du pain et de la viande. Il a eu du linge propre, qui rend plus sain, de l'éducation, qui rend meilleur. Il a appris toutes sortes de choses jusqu'à vingt ans. Il n'a pas vu son père se griser, parce que dans ce monde-là ça se voit moins, c'est-à-dire on ne le voit pas.

Et à vingt-et-un ans — bien portant, bien soigné, le gousset garni, l'esprit meublé — il est devenu, comme moi, *sociétaire*.

De vingt-deux à vingt-sept ans, célibat émaillé d'amours peu encombrantes, suivant les prescriptions paternelles — car la morale bourgeoise, on le sait, a de ces... facilités, — préparation à une carrière dite honorable, trois cents francs par mois du papa, bons conseils bourgeois, soins de la barbe, belles connaissances,

protections, entrée dans une administration, trois mille six cents francs d'appointements, pas grand'chose à faire.

A vingt-huit ans, mariage : jeune héritière, augmentation de traitement, diminution de besogne.

A vingt-neuf ans un enfant — tout petit ; — appointements, revenus et fortune de madame combinés : douze mille francs.

A trente ans, toujours qu'un enfant ; revenus : quinze mille francs.

A trente-deux ans, toujours qu'un enfant ; revenus augmentés d'un héritage d'oncle : vingt mille francs.

\* \* \*

— Ah ! ça, mon ami, où voulez-vous en venir avec ce rapprochement obstiné des vingt mille francs de rentes de votre cosociétaire et vos cinquante-sept centimes ? Auriez-vous la prétention d'empêcher qu'il y ait des gens plus riches que d'autres ?

Prétendriez-vous que la société — comme vous dites — soit tenue de vous verser chaque matin les dix-sept francs soixante-neuf centimes qui forment l'écart entre les revenus quotidiens de votre coactionnaire et les vôtres ? Ce serait singulièrement hardi.

Votre cosociétaire paye ses impôts comme vous. S'il est plus riche, ou plus instruit, ou plus heureux, ou plus capable que vous, c'est tant mieux pour lui ; vous ne pouvez cependant pas exiger de la société qu'elle nivelle le bonheur de tous à votre profit ?

D'ailleurs, est-ce que vos droits sociaux ne sont pas égaux aux siens ? Est-ce que vous n'avez pas le droit de travailler et de vous enrichir aussi ? Est-ce que vous ne pouviez pas, comme lui, demander la main de la jeune personne riche qu'il a épousée et la place qu'il a obtenue ? Est-ce que vous n'aviez pas, comme lui, le droit d'hériter d'un oncle ?

La loi est égale pour tous, vous le savez bien. Ce que chacun acquiert de bien-être et de fortune lui est garanti. Travaillez, économisez, héritez, arrivez..., c'est votre droit, personne n'y fait obstacle.

Et pour répondre à cette toquade malsaine qui semble vous être chère, je vous dis, moi, que — comme tout le monde — *vous avez votre compte.*

— Pardon, mon associé, vous me comprenez mal, ou je ne m'explique pas bien.

Je n'ai en aucune façon l'intention — qui serait absurde — de demander à ma, à notre « société » autre chose que ce qu'elle me doit, puisqu'elle me l'a garanti par contrat, c'est-à-dire l'équivalent de ce que je lui donne en travail et en devoir accompli.

Le rapprochement que j'ai été conduit à faire entre le novi-

ciat d'un « vingt mille francs de rentes » et celui d'un « cinquante-sept centimes » par jour, a tout simplement pour but d'examiner si la société qui nous a reçus tous les deux le même jour dans son sein nous a donné à tous deux, non pas les mêmes avantages matériels, immédiats (elle ne le peut pas, comme vous dites), mais les mêmes moyens de les acquérir; en un mot, si elle nous a placés tous deux en ligne sur le pied d'égalité, après nous avoir fourni à tous deux les mêmes outils et les mêmes armes; les mêmes outils pour la servir selon nos moyens, les mêmes armes pour nous défendre contre les dangers et les défaillances morales.

Ces outils et ces armes, vous comprenez très bien, n'est-ce pas, que ce sont l'instruction et la liberté?

Vous me dites que la loi est égale pour tous. Et si je vous prouve qu'il n'en est rien?

Vous ajouterez que mon cosociétaire paye ses impôts comme moi. Et si je vous prouve que j'en paye cinq fois plus que lui?

Vous prétendez encore que ce que chacun acquiert par son travail lui est intégralement garanti par la société.

Et si je vous prouve que la plus grande partie du mien s'en va engraisser ceux de mes coassociés qui ne font rien?...

Si je vous prouve tout cela, me direz-vous encore que *j'ai mon compte*?...

Nous allons essayer.

En allant se battre et se faire tuer pour son pays, le riche ne fait qu'une chose toute naturelle: défendre son bien; il défend un sol que lui seul possède et possèdera toujours, une indépendance dont seul il profite, des jouissances matérielles que seul il savoure.

Le pauvre, lui, que défend-il? Il n'a et ne peut espérer jamais ni sol, ni indépendance, ni jouissance.

Au riche, l'étranger peut tout prendre; au pauvre, rien.

L'étranger peut réduire le riche à l'esclavage en le forçant à travailler, après l'avoir dépouillé.

L'étranger ne peut rien contre celui qui n'a que son travail.

Quelle que soit la condition d'un peuple, il faudra toujours cultiver la terre pour manger, faire des vêtements pour s'habiller et des maisons pour s'abriter.

Et il faudra naturellement toujours nourrir ceux qui feront tout cela.

Peuvent-ils être plus mal nourris qu'ils ne le sont? Non. Peuvent-ils être plus maltraités qu'ils ne le sont? Non. Donc, rien à perdre pour eux ni en dignité ni en bien-être.

Notez bien que je ne parle pas seulement pour les *cinquante-sept centimes* français, je parle pour les *cinquante-sept centimes*

de tous les pays, car tous les *cinquante-sept centimes* sont frères.

Donc, l'impôt du sang — le plus dur, le plus lourd — est injustement réparti, ou, pour m'expliquer plus clairement — et cela revient exactement au même — il est égal pour tous si vous voulez, mais il rapporte tout aux uns et rien aux autres.

Et là je suis forcé de conclure :

Non, je n'ai pas mon compte.

— Malheureux !... que viens-tu de dire là ?... Et le patriotisme, qu'en fais-tu ?... Mais ton raisonnement est infâme !...

As-tu songé, misérable ! que le jour où le peuple, sous prétexte qu'il souffre et qu'il ne peut pas souffrir davantage, arracherait de son cœur l'amour sacré de la patrie, c'en serait fait de son pays ?

Mais, traître ! tu ne vois donc pas que tes lignes odieuses ne sont autre chose qu'un appel à l'étranger ?

— Mais non, bonne bête ! ce n'est pas un appel à l'étranger, c'est un appel à la justice.

Bien mieux, c'est un appel à la raison.

Car c'est toi, — tu n'a pas l'air de t'en douter, — c'est toi qui travaille à le tuer dans le cœur du peuple, ton fameux patriotisme, ton fameux amour sacré de la patrie.

Il existe, il a toujours existé, ardent, farouche, dans le cœur du pauvre, plus ardent et plus farouche que dans le cœur du riche, mille preuves l'attestent.

Mais moi, je soutiens que toi et tes pareils vous le tuerez, parce que les hommes ne sont, en somme, que des hommes ; parce qu'il est impossible que le sentiment du sacrifice à la chose publique résiste éternellement, dans le cœur d'un « sociétaire » lésé, à cette conviction qu'il se fera un jour ou l'autre : Non, je n'ai pas mon compte.

Sois bien sûr, ô mon cosociétaire satisfait ! que si depuis tant de siècles les peuples tenus en esclavage, en tutelle et en misère par leurs exploiters, ont cependant donné sans compter tout leur sang pour ce que ceux-ci leur disaient être la patrie, c'est que ces peuples n'ont encore jamais sérieusement pensé à se poser cette question terrible qui fera un jour crouler tout le passé : Ai-je mon compte ?

On a pu pendant des siècles, on pourra peut-être encore pendant quelque temps (pas beaucoup, je crois) exploiter ce ferment de dévouement qui est dans le cœur du peuple, en lui faisant accroire que la patrie est pour lui cette chose sans nom qui le meurtrit, le déshérite et le maintient de génération en génération le tributaire et l'esclave d'une classe privilégiée.

Mais il faut que vienne le jour où les martyrs répondront aux bourreaux :

— Ça..., ma patrie !... dites la vôtre !... Est-ce qu'elle peut être

ma mère, cette société qui me condamne à l'abjection et à la servitude?... Moi... le fils de cette société qui me martyrise et m'avilit!... moi, votre frère!... moi que vous parquez de père en fils dans les bas-fonds de la misère sans espoir et de l'esclavage sans relèvement possible!... Allons donc!... Je ne suis pas son fils!... Je ne suis pas votre frère!... Je suis un « cinquante-sept centimes », voilà tout.

Eh bien, le jour où le peuple, qui a toujours travaillé pour les autres, combattu pour les autres, et qui est toujours mort pour les autres, se sera dit cela, ce jour-la sera la veille de celui où il ne voudra plus travailler que pour lui, et mourir que pour lui.

— Alors, son patriotisme sera mort, dites-vous.

— Pas du tout; il en aura un autre : le bon.

Le patriotisme basé sur la solidarité réelle, sur l'égalité des charges et des droits.

Car il faut y revenir sans cesse : sur terre, pas de dévouement sans réciprocité. Une des parties peut être dupe d'un contrat léonin pendant cent ans, mille ans, mille siècles ; mais il faut toujours que l'éternelle question humaine se dresse : Ai-je mon compte?

Plus de temps l'exploité a payé sans vérifier, plus de temps il a mis à s'apercevoir qu'il était volé, plus la question se pose irritée et pressante, plus il apporte d'ardeur à l'étudier et d'impatience à la résoudre.

.....

Si vous prétendez partir du principe « chacun pour soi », c'est-à-dire me laisser, jusqu'à l'âge viril, naître comme je peux, manger comme je peux, m'instruire comme je peux, et, — après n'avoir rien fait pour moi pendant vingt ans ni pour mon développement physique ni pour mon développement moral, — venir me dire :

— Là... maintenant, mon garçon..., te voilà « sociétaire » ; prends ce fusil et défends ta mère!...

Oh! alors, c'est une autre histoire!... Et moi je vous répons!

— Pardon!... quelle mère?... La « société?... » Mais je ne la connais pas, votre « société. » Si vous aviez vraiment l'intention de faire de moi un « sociétaire », il fallait au moins me préparer à le devenir. Vous le faites bien pour les cochons!... Avant de les tuer, vous avez le soin de les engraisser; moi, vous me laissez pâtir pendant vingt ans et, au bout de vingt ans vous voulez me tuer à votre profit!... C'est raide!...

Je suis né dans un bouge; j'ai commencé par ne pas téter mon saoul, parce que ma mère était malade de misère; vous ne vous en êtes pas occupés. J'ai poussé comme j'ai pu, — droit, c'est un hasard, — sans nourriture suffisante, sans abri suffi-

sant : vous ne vous en êtes pas occupés. J'ai grandi au milieu de la vermine matérielle, qui atrophie le corps, et de la vermine morale, qui corrompt l'esprit : vous ne vous en êtes pas occupés. J'ai à peine appris à lire : vous ne vous en êtes pas occupés. Bref, je m'en suis tiré tant bien que mal, — mal surtout, — mais sans vous, et aujourd'hui vous vous occupez de moi pour la première fois, et c'est pour me dire : Paye ta dette à la patrie, à la « société ».

Quelle dette?... quelle patrie?... quelle société?... Mais je ne vous dois rien du tout!... « Chacun pour soi, » avez vous dit... Soit!... Ce n'est pas moi qui ai rédigé le contrat. Je ne possède rien et ne pourrai jamais rien posséder, je n'ai donc rien à défendre. Vous avez quelque chose, défendez-le : chacun pour soi.

Votre principe ne peut pas signifier, selon votre bon plaisir, « chacun pour soi » quand il s'agit des avantages à tirer de l'association, et « les autres pour nous » quand il s'agit des charges à partager. Chacun pour soi!... vous l'avez dit, vous l'avez voulu ; mais alors, ne venez pas me demander mon sang pour défendre vos biens et vos privilèges. Donnez le vôtre.

Ah! je sais bien que vous ne me laissez pas le choix ; vous me faites sociétaire malgré moi, contribuable malgré moi, soldat malgré moi. — Soit!... mais alors vous ne m'empêcherez pas de vous crier : Vous êtes des filous!... Je n'ai pas mon compte!...

Et ces pages n'ont pas d'autre but que de le faire crier aux autres après l'avoir crié moi-même.

LÉON BIENVENU.

(Touchatout).

---

## COOPÉRATION ET SOCIALISME

---

Pendant longtemps, ces deux termes : *Coopération* et *Socialisme* ont été considérés comme antagoniques. La lutte a été longue et ardente et, en France, au Congrès de Marseille de 1879, c'est le socialisme qui a eu le dessus, a triomphé.

Cette lutte, ces combats avaient-ils leur raison d'être?

N'abusait-on pas, des deux côtés, de formules, de théories, trop absolues ? Nous pensons que oui, car les événements ont démontré que la coopération et le socialisme peuvent fort bien s'entendre, marcher de pair, s'aider, se compléter l'un l'autre.

C'est surtout en Belgique que cette expérience a été faite et l'exemple a été bon, car il a été suivi, en France, par plusieurs écoles socialistes qui font à leur tour de la coopération. Tel est le cas des possibilistes à Paris, qui ont fondé la *Sociale*, et les marxiste ou Guesdistes du nord qui, à Roubaix, ont pour citadelle la grande boulangerie coopérative que l'on sait. En Hollande il en est de même, et, en Angleterre, diverses fractions socialistes font également de la coopération à la mode belge, — si nous pouvons nous exprimer ainsi.

\* \* \*

Le socialisme a cessé d'être utopique et devient de plus en plus scientifique.

Il ne se borne plus à créer une société idéale, de toute pièce ; il tient compte de ce qui est, étudie le développement de ce qui existe et affirme, prouve que ce développement a pour aboutissant fatal la socialisation rendue nécessaire des moyens de production.

Le rôle du socialisme est double : il est à la fois philosophique et pratique.

Philosophiquement, il fait la critique de la société capitaliste actuelle et indique ce que devrait être l'organisation sociale pour réaliser le bien-être pour tous.

Pratiquement, il organise les ouvriers en parti de classe, tant au point de vue économique que politique. Il entre sur le terrain législatif et tend à devenir le maître de l'Etat pour, grâce à cette force moderne, réaliser son programme théorique et pratique.

\* \* \*

Négligeons pour le moment le côté philosophique du socialisme pour ne nous occuper que de son côté pratique, c'est-à-dire des meilleurs moyens d'activer le triomphe de cette doctrine.

Pendant longtemps, on s'est borné à organiser, à grouper les ouvriers dans des cercles d'études sociales, des syndicats, etc.

La coopération était non seulement négligée comme moyen de groupement, mais conspuée, condamnée.

Il en a été ainsi, non seulement en France, mais également en Belgique et dans d'autres pays.

Mais depuis quelque dix ans, en Belgique, les socialistes se sont lancés dans l'organisation coopérative, sans négliger, bien au contraire, les autres moyens de groupement cités plus haut. Ils ont donc fait de la coopération et ont réussi.

Pour les coopérateurs purs, la coopération est un *but*. Pour nous, elle n'est qu'un *moyen*, et un moyen puissant d'organisation de la classe ouvrière.

Ce qui domine dans le monde, c'est surtout l'intérêt. Si le socialisme n'avait pour lui que son expression de justice, de solidarité, d'humanité, il pourrait attendre encore longtemps l'heure de son triomphe. Ce qui, au contraire, fait sa force et ce qui le rendra victorieux, c'est qu'il porte dans ses flancs le remède aux maux dont souffre la grande masse des salariés qui ont intérêt à voir changer le régime actuel.

Or, la coopération, quoi qu'on en ait dit, peut adoucir quelque peu le sort actuel des ouvriers, des pauvres, en leur procurant des denrées alimentaires à vingt ou trente pour cent meilleur marché que dans le commerce. Et ce n'est pas là un mince résultat pour ceux qui ne gagnent en moyenne que mille francs par an.

Les grandes coopératives socialistes belges ont débuté par l'exploitation de boulangeries modèles, de véritables fabriques de pain et ont obtenu un succès considérable et qui augmente chaque jour. Peu à peu, elles ont agrandi le cadre de leurs opérations et se sont mises à vendre d'autres produits alimentaires.

Pour faire partie de la coopérative socialiste, il suffit de se faire inscrire membre et d'adhérer au programme du Parti ouvrier. Le capital que chaque membre est obligé de souscrire varie de deux à dix francs et cette somme est retenue en partie lors du partage du bénéfice semestriel. Les plus

pauvres peuvent donc s'y faire admettre, aucune difficulté n'existe pour cela.

Il en résulte que le nombre des membres augmente considérablement, et que les affaires prospèrent.

On arrive ainsi à organiser les ouvriers, à les grouper, à les réunir, à leur faire lire les journaux et les brochures du Parti, à assister aux réunions, aux fêtes, aux manifestations et à faire ainsi leur éducation socialiste.

De plus, une bonne partie des bénéfices réalisés par la coopération sert à la propagande, au soutien des journaux quotidiens et hebdomadaires du Parti (1).

Ces bénéfices servent également à constituer des syndicats, des sociétés d'assurances mutuelles contre la maladie et le chômage, des cercles d'études, des bibliothèques, etc.

Toutes les coopératives socialistes sont autant de forteresses de notre Parti, et ces forteresses sont inattaquables. Des crises peuvent survenir, la coopération restera debout, et avec elle le Parti et les autres groupes.

Ce qui manque le plus dans le Parti socialiste, dans tous les pays, c'est l'argent, qui, s'il est le nerf de la guerre, est aussi celui de la propagande. Le manque d'argent a fait échouer bien des tentatives et empêché d'autres de se produire. Si le Parti ou une Fédération locale du Parti a besoin d'un billet de mille francs pour une œuvre quelconque, on le trouve sans peine à la coopérative et plus encore s'il le faut.

Ce moyen d'organisation et de propagande est tellement bon, que les cléricaux belges entrent à leur tour dans la lutte et commencent leur campagne antisocialiste en créant des boulangeries coopératives dans tous les centres ouvriers importants.

\* \* \*

La coopération, organisée sur une vaste échelle, a pour résultat d'activer la suppression des petits intermédiaires commerçants et de leur rendre la vie plus difficile chaque jour.

(1) Nous avons en Belgique deux journaux socialistes quotidiens, le « Peuple » à Bruxelles, et l'organe des Socialistes flamands, le « Vooruit », qui se publie à Gand. Ils se vendent deux centimes le numéro.

Nous ne considérons pas cela comme un mal, au contraire. Les intermédiaires sont des parasites non seulement inutiles, mais nuisibles, et plus vite on les fera disparaître mieux cela vaudra.

D'un autre côté, l'organisation des ouvriers est difficile, surtout dans les petites villes et les campagnes. Par la coopération on y arrivera certainement; les socialistes gantois ont de cette façon entamé les Flandres, qui depuis des siècles sont sous la domination d'un clergé fanatique.

Dans les campagnes, la coopération fait également son entrée sous forme de syndicats pour l'achat des engrais, des semences, des outils, etc. Il y existe aussi des laiteries coopératives prospères. Les paysans y apportent leur lait et la fabrication du beurre se fait en commun. On arrivera peut-être, par la suite, à leur faire comprendre les avantages qu'il y aurait à les voir mettre en commun leurs petits lopins de terre et à les cultiver avec des machines qui seraient la propriété de la coopération agricole. C'est ainsi qu'on arrivera à faciliter la socialisation des terres et à faire comprendre aux paysans les défauts de l'individualisme et les bienfaits du collectivisme.

\* .

Nous le répétons donc : la coopération faite au point de vue socialiste est un excellent moyen d'organisation et d'éducation socialistes, et en peu de temps on arriverait à devenir très fort dans les contrées où aujourd'hui nous n'avons aucune action.

« La fin justifie les moyens », disent les jésuites. Nous savons que la coopération, dont on a dit tant de mal, répugne à bien des socialistes, mais nous les invitons fraternellement à y regarder de plus près, à l'étudier sans parti pris, et nous avons la conviction que l'exemple de ce qui se fait en Belgique dans cette voie arrivera à les convaincre.

Mieux vaut d'ailleurs, à tous les points de vue, faire de la coopération dans le sens socialiste, que de laisser user de cette forme d'association les plus grands adversaires de nos idées d'émancipation sociale.

LOUIS BERTRAND.

Bruxelles, ce 12 août 1891.

## JURY BOURGEOIS

---

Les lecteurs de ce recueil se souviennent encore de l'affaire Souhain et du remarquable plaidoyer qu'y a prononcé mon confrère et ami Argyriadès. Je n'y reviendrai donc pas. Mais à son sujet et à propos de deux affaires choisies par nous comme exemples, nous voulons, faisant ici abstraction non seulement de toute idée révolutionnaire et des rênes de justice arbitrale que saura instaurer le socialisme triomphant mais encore des plans de réforme judiciaire que j'ai à plusieurs reprises préconisées dans la *Revue socialiste*, nous voulons, tout uniment, à un point de vue rigoureusement contemporain — démontrer l'urgence d'une réforme démocratique du jury.

Une cour d'assises a jugé l'an dernier une affaire criminelle où les détails atroces abondent. La voici résumée en quelques mots. Dans un village du midi, un vieux propriétaire avait noué avec une femme et sa fille âgée de onze ans des relations communes d'un ignoble réalisme. Depuis longtemps, ce sinistre vieillard apprenait à sa maîtresse (la mère), à se servir d'un revolver dont il leur avait fait cadeau, et la poussait à se débarrasser de son mari, lui disant qu'il voulait bien la nourrir elle et sa fille, mais qu'il ne voulait plus entretenir le mari, qu'une précédente tentative d'assassinat, restée ignorée, avait rendu impotent. La femme finit par céder à ses conseils, et, avec l'aide de son propre fils, elle massacra son mari et lui fit ensuite subir les plus odieuses mutilations.

Le sieur X..., arrêté en même temps que son abominable guenon, pouvait être condamné tant pour ses attentats sur une enfant de onze ans que pour la complicité d'un crime qu'il aurait conseillé jusqu'au dernier moment. Or, les jurés ménaçaient au public une étonnante surprise. Ils condamnèrent bien la femme à mort et sa stupide brute de fils aux travaux forcés de perpétuité. Mais l'instigateur du crime, ou tout au moins celui qui en fut la cause occasionnelle, à notre avis le véritable auteur de l'effrayante dépravation et de l'inconscient cynisme de sa femelle, le triste mâle avachi fut acquitté.

Sur leur honneur et sur leur conscience, les jurés déclarèrent innocent ce gredin.

Vous demandez comment il est possible d'accorder l'honneur et la conscience avec l'arbitraire d'un aussi monstrueux acquittement et vous le comparez à la récente et scandaleuse condamnation de deux socialistes du nommé Culine et notre ami Lafargue. — Voici, peut être, le mot de l'énigme.

Vous savez comment est choisi le jury. Il est composé de citoyens soigneusement triés sur le volet. Nous allons revenir sur sa composition, cet article ayant précisément pour but de la critiquer.

Eh bien ! Mais ce vieux n'était pas un pauvre diable, il avait une « honnête aisance » qui le désignait naturellement à l'indulgence de ses pairs, également gens aisés. Il était propriétaire, rentier, et tous les jurés le sont, sans quoi ils ne figureraient pas sur les listes du jury, dans l'une desquelles l'on aurait peut-être même pu trouver le nom du vieillard incriminé. Un pareil homme ne pouvait pas être un gremlin. Il avait, par hasard, des goûts dépravés : mais, pensez donc, il avait le moyen de les payer. Le mari l'embêtait bien un peu ; peut-être s'en était-il plaint, le pauvre homme. Mais après ? Il est bien permis, n'est-ce pas, de se dire gêné par les gêneurs, surtout lorsqu'ils coûtent de l'argent. Mais de là à commander un assassinat ! Allons donc ! En profiter s'il réussit, soit. Mais le provoquer, l'insinuer cela n'est pas admissible ? Et les attentats sur la petite fille ? Oh ! un hasard de péché mignon. Puis, qui vous dit que ce n'est pas encore la mère qui de sa propre initiative, sans y être aucunement poussée, lui avait mis cette poire fraîche à la bouche.

Il n'y pensait pas, le bon apôtre. Seule, l'irrésistible occasion fait le larron..... Enfin, ne l'oubliez pas, contrairement à tel ou tel condamné récent, le drôle ne mettait pas en péril la propriété.

Je veux être optimiste et tenir tous ces jurés pour de galants hommes et d'honnêtes pères de famille.

Mais enfin, et c'est là où je voulais en venir, le fait d'avoir à juger un petit privilégié comme eux, une espèce de hobereau roturier, ne les prédisposait-il pas, (très inconsciemment, je le concède), ne les prédisposait-il pas à se laisser noyer sous les flots des raisonnements de l'avocat, à se raccrocher facilement, sans peut-être s'en rendre compte, à la perche qui est toujours tendue par un défenseur habile qui tient à enlever un acquittement ? Je m'imagine qu'un jury, composé de non-propriétaires, ou tout simplement d'hommes tirés au sort, aurait eu une oreille moins complaisante :

Très probablement l'acquiescement n'aurait pas été prononcé par un jury choisi avec un criterium autre qu'un cens déguisé mais réel.

Ceci mérite explication. A l'établissement du suffrage universel, un décret du 7 août 1848 confondait le droit d'être juré avec celui d'être électeur et voyait deux formes d'exercice du même droit dans ces deux formes d'intervention de l'individu dans les rouages du gouvernement représentatif.

Au contraire, le système qui nous régit actuellement n'admet pas l'admissibilité aux fonctions de juré comme constituant un

droit pour les citoyens ; la loi du 21 septembre 1872 considère le ministère du juré non pas comme un droit civique, mais comme une fonction judiciaire ; il n'appelle à la remplir que ceux qui ont été reconnus par les commissions diversement composées.

Les listes de session et de jugement de chaque département sont formées à l'aide de la liste annuelle qui, elle-même, est le résultat du travail successif de deux commissions. La première, existant dans chaque canton (à Paris dans chaque quartier), est composée des maires des communes convoqués par le juge de paix et siégeant sous sa présidence ; elle dresse, pour le canton, une liste préparatoire contenant un nombre de noms du double de celui fixé pour le contingent du canton. La seconde, établie dans chaque arrondissement et composée du président du tribunal civil, présidant avec voix prépondérante, des juges de paix et des conseillers généraux de chaque canton, dresse la liste annuelle définitive.

L'intervention de la justice représentée par les juges de paix et le président du tribunal fut, à l'Assemblée nationale elle-même l'objet des plus vives critiques ; on prétendit que le jury serait une annexe de la magistrature. Cette critique, vraie au fond, n'est pas exagérée, car si la loi du 21 novembre 1872 fait concourir à l'établissement de la liste du jury, l'autorité judiciaire et l'autorité élective, l'influence de l'élément judiciaire n'en est pas moins prépondérante. Et cette combinaison n'a pas empêché, en 1873, un juge de paix de Paris d'éliminer de la liste du jury un professeur de faculté, membre de l'Institut, pour cause de religion ou d'absence de religion.

Ce qui est arrivé pour cet éminent professeur doit arriver tous les ans à d'autres personnes dont l'opinion politique et sociale déplaît et qui l'ignorent toujours. Pour un fait connu, combien d'inconnus !

Puis, ce luxe de précautions antidémocratiques dont est entourée cette sélection à deux degrés ne conduit-il pas nécessairement les commissaires à prendre pour éléments de criterium l'aisance considérée comme un signe d'indépendance ? De là, avec toutes ses conséquences antisociales, une sorte de cens, mot dont l'impopularité se passe de commentaires.

Dans la composition des commissions de choix autoritaire et conservateur, la loi de 1872 fait prédominer l'élément judiciaire ; naturellement la loi précédente, la loi impériale donnait le pas à l'élément administratif. Seule, la loi de 1848 faisait dominer l'élément électif. Depuis, l'on a anarchiquement proposé, afin de dégager le choix de toute influence, le tirage au sort des jurés.

En attendant la réorganisation totale de la justice, l'on devrait, pour la formation du jury, revenir au moins à un système ana-

logue à celui de la révolution de 1848, ou plutôt préférer immédiatement le vote direct par les justiciables.

Peut-être, avec des jurés choisis par le suffrage universel, l'on ne verrait plus des condamnations aussi scandaleuses que celles de Culine et de Lafargue, l'on n'aurait pas eu la douleur d'entendre des jurés déclarer sur leur honneur et leur conscience avoir l'intime conviction que s'il y a eu des morts et des blessés sur la place de Fourmies, ce n'est pas la faute des soldats qui ont tiré (ce qui sera le remords de toute leur vie), ce n'est pas la faute du gouvernement qui les a envoyés avec des fusils chargés contre une foule inoffensive, mais la faute de ces hommes instruits, de ces docteurs qui, imitant le semeur de l'Évangile, s'en vont répandant partout la semence des nobles pensées sociales, le souvenir des saints devoirs de fraternité et de solidarité, dont le 1<sup>er</sup> Mai n'est que la commémoration.

Culine et Lafargue ont été déclarés coupables, le premier, pour « ne pas s'être trouvé devant les balles à l'heure du feu » ; le second, pour avoir braqué sur la place de Fourmies (de Wignehies, un mois avant le 1<sup>er</sup> Mai) une machine infernale nommée conférence. Le citoyen Culine a été condamné à six ans de réclusion et notre ami Lafargue à un an de prison. S'il avait plu au ministère public de charger encore Lafargue, à propos d'une malheureuse conférence, des crimes d'infanticide, de viol ou de fausse monnaie, il le pouvait. L'accusation aurait passé tout entière, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne fût pas aussi bien, aussi judicieusement condamné. L'on a dit aux jurés censitaires : Avez-vous l'intime conviction que le docteur Lafargue, ici présent, est un sujet dangereux pour l'Etat, commode aux jésuites rouges, inquiétant pour vos capitaux et vos propriétés ? Peu importe qu'il existe ou n'existe pas de corps de délit, que le ministère public n'apporte aucune preuve sérieuse de son accusation. La loi ne vous demande pas compte des moyens par lesquels vous serez convaincus ; elle ne prescrit point de règle à votre jugement. Et quand même ledit Lafargue vous aurait démontré que les faits mentionnés dans l'acte d'accusation sont controuvés et travestis, que c'est M. Courtous lui-même qui a provoqué les citoyens à la guerre civile, vous n'êtes point tenus à vous en rapporter à de tels indices. Vous connaissez l'accusé, vous avez entendu parler de ses doctrines, il ne vise à rien moins, dit-on, qu'à faire perdre au capital ses revenus ainsi qu'à démolir l'oligarchie financière et propriétaire en organisant la République sociale du travail. La loi ne vous fait que cette seule question qui renferme la mesure de vos devoirs. Avez-vous à l'égard de cet homme une intime conviction ? Le jury ne doit pas motiver son verdict, — On lui demandait uniquement de se souvenir que « Lafargue attaque sans cesse à

fond de train le capital de la Bourgeoisie ». Et d'instinct, par intuition, haine, peur et vengeance, il a répondu que le Procureur général était un grand orateur, puisqu'il lui avait inculqué l'intime conviction.

A nous, il a remémoré l'affaire Souffrain et l'affaire que j'ai racontée au début de cette étude. Et du rapprochement de ces trois causes célèbres et d'autres qui peuvent surgir à la mémoire du lecteur, nous concluons à l'urgence d'une transformation démocratique du jury. Et nous ne comprenons pas qu'il ne se soit pas trouvé à la Chambre un député socialiste pour organiser, le lendemain de l'odieux verdict de Douai, une manifestation parlementaire contre la condamnation de Lafargue, sous forme de dépôt d'un projet de loi analogue à celui que nous soumettons ci-dessous à nos lecteurs, simplement à titre suggestif.

*Proposition de loi tendant à amender la composition du jury dans un sens démocratique et à la mettre en accord avec le principe même du régime républicain.*

#### EXPOSÉ DES MOTIFS

Messieurs,

Le système qui régit actuellement la composition du jury ne concède pas l'admissibilité aux fonctions de juré comme constituant un droit pour les citoyens ; la loi de 1872 considère le ministère du juré, non pas comme un droit civique, mais comme une fonction judiciaire ; il n'appelle à la remplir que ceux qui ont été reconnus par les Commissions diversement composées. Suffit-il que celles-ci semblent dire aux délégués qu'elles ont choisis : « Je vous crée jurés indépendants », comme M<sup>me</sup> de Sévigné disait aux quatre arbres de son jardin : « Je vous fais parc », pour que nous soyons dans l'admiration de cette politique judiciaire.

Les listes de session et de jugement de chaque département sont formées à l'aide de la liste annuelle qui, elle-même, est le résultat du travail successif de deux Commissions, de choix autoritaires et conservateurs.

Par l'intervention prépondérante du corps judiciaire, représenté pas les juges de paix et les présidents de tribunaux, le jury n'est guère qu'une annexe de la magistrature.

Le luxe de précautions antidémocratiques dont est entourée, la formation du jury par une sélection à deux degrés ne conduit-il pas nécessairement les commissaires à prendre pour éléments de criterium l'aisance considérée comme signe d'indépendance.

De là, avec toutes ses conséquences antisociales, une sorte de cens, mot dont l'impopularité se passe de commentaires.

Le projet de loi que nous avons l'honneur de soumettre à

vos délibérations a pour but de mettre fin à ce scandaleux état de choses, qui permet au jury de devenir un instrument de tyrannie au profit de la bourgeoisie ou au service du gouvernement, et fait, en réalité, du pouvoir de juger le monopole de la propriété.

PROPOSITION

Article premier. — Au mois de septembre de chaque année, il sera procédé, dans chaque département, au choix des jurés par la voie du suffrage universel.

Art. 2. — L'élection se fera au scrutin de liste cantonal, à raison de deux ou dix noms par liste, suivant le chiffre de la population du canton (ou du quartier pour Paris).

Art. 3. — Les élus formeront la liste annuelle départementale du jury. Le sort continuera ensuite à désigner les jurés de chaque session, et, parmi eux, les jurés de chaque affaire, sauf l'exercice légitime du droit de récusation.

Art. 4. — Une indemnité de 20 francs par jour de déplacement sera obligatoirement allouée à chaque juré sur les fonds départementaux.

ADRIEN VEBER.

---

## PENSÉES, MAXIMES, MOTS DE COMBAT

---

La société est tenue de rendre la vie commode à tous.

BOSSUET.

Sentir un bienfait, c'est le rendre.

SÈNÈQUE.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître.

BACON.

La fortune est une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets.

ÉPICTÈTE.

Traitez les grands comme le feu : n'en soyez jamais ni trop près ni trop loin.

DIOGÈNE.

L'humilité est mensonge ; où est celui qui se méprise lui-même ? Et si cet homme existe, malheur à lui ! Il faut s'estimer pour être estimable.

DIDEROT.

Nous avons émancipé le travail, chose étrange ! et sa condition, à beaucoup d'égards, est devenue plus rude et plus précaire.

BLANQUI.

Les propriétaires et la classe de la nation qui vit de son travail sont des lions et des animaux sans défense qui vivent ensemble. On ne peut augmenter la part de ces derniers qu'en trompant la vigilance des autres et en les empêchant de s'élancer.

NECKER.

Le vol entrave tout en industrie civilisée. Les économistes n'ont su créer que des voleurs, tous les peuples philosophes et civilisés sont des nations de voleurs.

FOURIER.

L'avarice commence où la pauvreté cesse.

BALZAC.

La faim fait un trou dans le cœur de l'homme et y met la haine.

V. HUGO.

L'homme qui a faim n'est pas libre.

MICHEL CHEVALLIER.

Tant qu'il y aura un homme sans pain, un enfant sans abri, un vieillard sans protection, la République n'aura pas dit son dernier mot.

AURÉLIEN SCHOLL.

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

PASCAL.

Quand un homme a été vingt ans magistrat, il a le cœur juste aussi tendre qu'une peau de rhinocéros.

DRUMONT (*la Dernière Bataille*).

Mon parti est pris, et je vous déclare que j'aime mieux être voleur que mendiant.

J.-J. ROUSSEAU.

Les bourgeois appellent leur bêtise : gravité, leur prosaïsme : bon sens, et leur lâcheté : prudence.

FÉLICIEN ROPS.

Le glaive brisera le glaive, et du combat naîtra l'amour.

P. DUPONT.

Il vaut mille fois mieux l'abus de la parole que la négation de la liberté de parole ; l'abus meurt dans un jour, mais la négation tue la vie du peuple et ensevelit l'espoir du progrès.

CHARLES BRADLAUGH.

Le pauvre traîne deux boulets : celui de l'ignorance et celui de la misère.

Le but commun vers lequel il faut diriger les esprits est l'anéantissement du paupérisme.

Pour avoir sa liberté, il ne faut que la désirer.

LA BOËTIE.

Dans la langue de la bourgeoisie, la grandeur des mots est en raison inverse de la petitesse des sentiments.

DE GONCOURT.



## LES TRAVAILLEURS DE LA TERRE

---

Notre pays de France semble voué aux légendes dont la plupart, semblables au tenace et étouffant chiendent, envahissent notre entendement, tronquent l'histoire, détruisent la belle semence des idées qu'une philosophie hardie, autant que généreuse, s'efforçait de répandre sur notre vieux sol gaulois.

Et, en effet, que n'a-t-on pas dit ou écrit sur la bonté native des rois, princes et nobles ? Quels contes n'a-t-on pas brodés sur certains serviteurs de Dieu et du peuple, dont la vie s'est écoulée en défrichant les landes, en séchant les marais, en répandant partout l'aisance, les bienfaits d'une religion de bonté, de renoncement aux choses d'ici-bas?...

Ici, c'est un roi rendant la justice sous un chêne, tel qu'un père au milieu de ses enfants ; là, un prince aussi généreux que brave, prenant la défense des pauvres gens, ou un châtelain se faisant la providence des paysans de sa seigneurie. Puis, à côté de ces hommes de pouvoir et de guerre, vient se placer toute une pléiade de gens d'église, depuis le prélat le plus huppé jusqu'au simple abbé, car la légende s'est montrée très généreuse envers les fils soumis de l'Eglise.

Mais la légende n'a pas toujours protégé les maîtres contre les esclaves, les forts contre les faibles, et, sans remonter plus haut que la Jacquerie, nous voyons que serfs et vilains savaient agir vigoureusement et châtier comme ils le méritaient les bourreaux du « pauvre commun ».

Aux « Rouges Pâques » de 1358, châteaux et abbayes reçurent la visite de compagnons qui n'entendaient plus parlementer avec des maîtres assez féroces pour les placer dans cette alternative de mourir de faim ou de se révolter. Le fer et le feu, employés avec rage, vengèrent bien de souffrances imméritées, et portèrent la terreur jusque dans les palais les mieux gardés. La peur des paysans révoltés, le danger que couraient leurs privilèges rapprochèrent les prélats et les nobles : les Anglais même firent cause commune avec la noblesse et le clergé français pour venir à bout de ces Jacques endiablés !

Mais revenons aux légendes. Nous avons celle de la fameuse « poule au pot », de ce renard d'Henri IV qui n'avait d'autre dessein que de garder tout le poulailler pour lui. Celle aussi de l'amour de son ministre Sully pour les gens de la plèbe : « Ceux qui font gras pâturages et moissons abondantes, ces mamelles de l'Etat. » Mais ce n'était toujours que promesses menteuses, misère plus grande pour les travailleurs de la terre.

Voici ce que La Bruyère, l'auteur des *Caractères*, qui vivait vers la fin du dix-septième siècle, écrivait sur les paysans de son temps :

« Quand on parcourt nos campagnes, on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, noirs, livides, nus et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, *ils montrent une face humaine*, et, en effet, ils sont des hommes ! La nuit, ils se retirent dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines.....

« Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et ils méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Malgré ce tableau d'une horreur saisissante, malgré cet appel éloquent, et celui que quelques années plus tard Vauban renouvelait, le maître féroce et orgueilleux qui régnait à Versailles n'eut cure des souffrances épouvantables de ces millions de misérables qui fournissaient à son faste et à ses orgies. Jacques Bonhomme, courbé sous la fatalité, continua à croupir dans une misère aussi profonde que son ignorance ; et il en fut ainsi jusqu'à l'aube de la Révolution, époque à laquelle un rayon d'espoir de délivrance définitive, complète, illumina son ciel, demeuré implacablement sombre durant une interminable série de siècles. Mais ce ne fut qu'une simple éclaircie : la pluie constante des prélèvements royaux, seigneuriaux et cléricaux est bientôt remplacée par une grêle d'impôts aussi lourds, par l'usure qui telle qu'une pieuvre inassouvie enlève au peuple des campagnes le peu de sang que le fisc lui laisse comme à regret.

Mais n'anticipons pas, et revenons à l'aube révolutionnaire, à l'année 1789.

En même temps qu'une poignée d'audacieux, sans attendre le gros des insurgés, se ruait sur la Bastille, des bandes de paysans se levaient spontanément et assaillaient les châteaux et les abbayes. Dans les environs de Rennes, du Mans, dans la Franche-Comté, dans les Vosges, en Normandie, en Champagne, dans le Périgord, le Quercy, le Languedoc, le Bas-Limousin, l'Angénois, dans cent endroits, les « brigands de la terre » s'étaient levés, rasant les châteaux, abattant les abbayes, massacrant leurs propriétaires et brûlant les titres de propriété. Cela dura près d'une année, pendant laquelle les arrière-petits-fils des Jacques du quatorzième siècle firent payer cher aux nobles et aux prêtres, leur mépris pour les serfs de la glèbe.

L'Assemblée nationale vota contre ces derniers la loi martiale, et ordonna qu'on leur courut sus. Le Tiers-Etat inaugurerait ainsi la politique canaille, féroce, qu'il n'a cessé depuis de

mener contre le prolétariat des champs ou des villes, auquel, cependant, il est redevable de sa puissance économique et gouvernementale.

En novembre 1789, 400 millions furent prélevés sur les biens du clergé estimés à environ 4 milliards. C'est la première mesure prise pour éviter la banqueroute et sauvegarder les intérêts de la bourgeoisie.

En même temps que la vente de ces biens était ordonnée, l'Assemblée votait que la nation pourvoirait aux frais du culte, qu'un traitement serait servi aux prêtres : elle plaçait ainsi le clergé sous sa dépendance, et en faisait un instrument pour sa domination future.

A la saisie des biens de main-morte, vient s'ajouter celle des domaines royaux, des propriétés des émigrés, des corporations dissoutes, des gens frappés par les tribunaux révolutionnaires. Cela était indispensable pour donner aux assignats, qu'on venait de créer, la garantie qui leur faisait faute. Mais, pendant que paysans et ouvriers se battaient comme des lions pour repousser les envahisseurs, les nouveaux maîtres faisaient main basse sur les biens de la nation et s'engraissaient des dépouilles des deux ordres aînés, frustrant le pays et réduisant à néant les conquêtes économiques de la Révolution.

A la suite de ces malversations scélérates, les paysans pauvres se trouvèrent plus pauvres qu'auparavant, et, ainsi que l'écrit Avenel dans ses *Lundis révolutionnaires*, la bourgeoisie n'avait fait des avances au peuple que sous l'impression de la peur qui la hantait. L'envahisseur repoussé, elle redevint égoïste, orgueilleuse, l'ennemie de la classe ouvrière. Cette attitude malhonnête des gouvernants se montra à nu dès le lendemain de Thermidor. Les émigrés peuvent rentrer en possession des biens leur appartenant et non vendus. Puis, l'empire expirant à Waterloo, on demande aux prolétaires des champs et aux ouvriers des villes d'acquitter la note de la bourgeoisie, note se montant à un milliard, et payée par ceux que la bourgeoisie avait dépouillés.

Et maintenant que la fortune de cette dernière est assise solidement, qu'au point de vue industriel elle a mis à mal l'artisanat, elle devra, poussée à cela par son instinct rapace aussi bien que par la concurrence du capitalisme agricole du dehors, tourner ses efforts vers la conquête de la terre, dont le régime des hypothèques lui a préparé si largement la voie.

Attendez-vous donc, petits propriétaires, agriculteurs amoureux de votre lopin, à être complètement dépouillés de votre « instrument de travail », et à vous perdre dans cette armée immense des sans-le-sou et des saas-indépendance qu'on appelle le prolétariat.

A moins, pourtant qu'éclairés par la vérité, vous n'apportiez au parti socialiste le concours de votre énergie et de vos gros bataillons, et, qu'unis aux travailleurs des villes, vous ne mettiez un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme, en socialisant les instruments de production, en proclamant l'égalité pour tous.

Là est le salut, camarades des campagnes : si vous le comprenez, il en sera fait de l'esclavage qui vous menace.

J. ALLEMANE.

---

## LE CRI REVOLUTIONNAIRE DE 1792

---

— Enfant, répondit-il, tu n'as pas de génie ;  
Tu n'as jamais compris la Révolution.  
Ce n'est pas un hochet que veut la Nation ;  
Il ne saurait suffire à ses soifs colossales  
De rendre des décrets, sans vertu dans nos salles,  
Et de jouer avec le sceptre d'or des rois.  
Lorsqu'elle s'est levée, immense, sous ses croix,  
C'est qu'elle avait assez de vos disputes vaines,  
Son vrai sang a gonflé le canal de ses veines ;  
Elle a coiffé le casque et le bonnet vermeil.  
Son idéal, plus haut que vos fronts sans soleil,  
Veut une République austère et martiale,  
Et le cri qui l'étouffe est : *Guerre sociale!*  
Que viens-tu me jeter tes phrases de barreau ?  
C'est à tes protégés à remettre au fourreau  
Leur épée insolente et courber tous la tête !  
Ceux qui sèment le vent récoltent la tempête ;  
Que vous étonnez-vous alors si nous frappons ?  
Quand on ose braver le peuple, je réponds ;  
Je monte pour sa cause aux marches du prétoire ;  
Je suis son justicier, debout dans ma victoire !

H. MARC-AMANIEUX.

---

## LA JOURNÉE DE HUIT HEURES

---

Si le parti socialiste en France demande une législation internationale du travail et la fixation à huit heures de la journée de travail, ce n'est certainement pas au point de vue révolutionnaire, ni comme réforme pour la société future.

Nous sommes convaincus, ainsi que le parti socialiste, que, dans une société collectiviste ou communiste, la journée de tra-

vail pourrait, sans inconvénient, être réduite à quatre heures seulement, pour la simple raison que voici : 1° La division du travail pourrait s'y établir à l'infini au profit de tous sans préjudice pour personne ; 2° on pourrait plus facilement qu'aujourd'hui multiplier les machines en les perfectionnant ; 3° tous seront obligés de travailler pour les besoins de la société. C'est seulement comme moyen transitoire et de propagande, qui, obtenu par la classe ouvrière internationale, facilitera la révolution universelle et activera l'affranchissement du prolétariat.

La fixation d'un *maximum* légal de huit heures de travail est la réforme la plus considérable que le prolétariat puisse désirer et obtenir pendant cette époque de transition. En l'obtenant, on est certain de pouvoir se préparer d'une manière efficace pour la révolution et d'obtenir la suppression de tous les privilèges.

Ceci a été bien compris par le premier Congrès de l'Internationale (Genève, 1867), lorsqu'il décidait « *que la première condition sans laquelle toute tentative d'amélioration échouerait est la limitation des heures de travail. Cette limitation s'impose, afin de restaurer la santé et l'énergie physique des ouvriers et de leur assurer la possibilité d'un développement intellectuel de relations sociales et d'une action politique.* »

\*  
\*  
\*

Nous n'insisterons pas sur les conséquences funestes de l'excès de travail. Chacun sait aujourd'hui que le travail excessif amène l'épuisement nerveux-musculaire qui est l'épuisement même de la force et l'anémie ou appauvrissement du sang, qui est la destruction même du corps du travailleur.

Nous rappelons seulement ce fait à l'appui : lorsque les vils exploiters des nègres des Etats du Sud de l'Union américaine voulaient obtenir de la plus-value quand même sur l'exportation du coton, ils surmenaient tellement leurs esclaves que la *consommation de la vie d'un nègre, en sept années de travail*, devenait partie intégrante d'un système froidement calculé. A cette occasion, nous riposterons avec Karl Marx aux bourgeois oisifs qui conseillent l'épargne aux ouvriers :

« Tu me prêches constamment l'évangile de l'épargne, de l'abstinence et de l'économie ; fort bien ! Je veux, en administrateur sage et intelligent, économiser mon unique fortune, ma force de travail et m'abstenir de toute folle prodigalité. »

Nous insisterons davantage sur les conséquences économiques de l'excès du travail, tel qu'il se pratique aujourd'hui en France. On a tant crié contre la corvée de l'ancien régime ! Cependant le surtravail fourni aujourd'hui par l'ouvrier au capitaliste surpasse de beaucoup l'antique corvée ; seulement, cela ne paraît pas

d'une manière aussi manifeste à celui qui ne veut pas réfléchir un peu.

Ainsi, par exemple, le paysan de l'ancien régime, qui était obligé de travailler tout au plus deux jours par semaine pour le seigneur, se trouvait dans une situation meilleure que le travailleur salarié d'aujourd'hui, parce que, si, d'après la statistique, cinq heures de travail par jour suffisent à l'ouvrier pour se procurer tout ce qui est nécessaire à son existence, en travaillant douze heures il laisse sept heures de surtravail au patron, c'est-à-dire sept heures de corvée journalière. Et dire qu'il y a des hommes qui, tout en flétrissant l'ancien régime, s'indignent lorsqu'on leur parle des revendications ouvrières, tant la raison humaine est stupide!

\* \* \*

Aujourd'hui, plus le salarié travaille, et plus il fait sa condition misérable, parce que, par le travail excessif, on arrive à la surproduction, et celle-ci amène naturellement le chômage et la misère!

Mais, disent les bourgeois, si l'on réduisait les heures, la conséquence serait la réduction des salaires. Ceci est complètement faux; car, là où l'on emploie deux ouvriers qui font vingt-quatre heures de travail par jour, on en emploiera trois, si le *maximum* de travail est de huit heures, et, par conséquent, il y aura plus d'offre de travail et moins de demande de la part des travailleurs.

Il a été, d'ailleurs, constaté d'une façon tout à fait décisive qu'en Angleterre les salaires sont élevés de 20 à 30 p. 100 sur les salaires français. En France, néanmoins, l'ouvrier travaille 12 heures par jour et même davantage.

Mais il ne faut pas croire que la réduction des heures de travail sera tout au désavantage du patron; l'expérience nous a prouvé que le travail d'un ouvrier est d'autant plus productif qu'il est tempéré par le repos. En effet, un ouvrier travaillant régulièrement peut produire la même somme de travail en 10 qu'en 12 heures. En Angleterre, la loi sur les 10 heures a plus profité aux patrons qu'aux ouvriers.

\* \* \*

On voit donc par ce qui précède qu'une loi limitant, en France, les heures de la journée de travail sera à l'avantage de tous. Il n'y aura cependant une solution définitive et complète de cette importante question que lorsqu'on obtiendra la législation internationale limitant le *maximum* des heures de travail. Le moyen pour arriver à un résultat quelconque dans ce sens

nous a été montré par le Conseil fédéral suisse. Il n'y a pas longtemps, en effet, que le gouvernement helvétique a fait des démarches diplomatiques auprès des cabinets européens pour arriver à une entente sur ce sujet. Le gouvernement anglais, qui est plus directement intéressé, n'a qu'à prendre pour son propre compte cette proposition du gouvernement fédéral suisse. Une législation internationale réglera la journée du travail à un *maximum* de 8 heures par jour, et le *minimum* des salaires mettra fin, tout d'abord, à cette autre question de la concurrence des ouvriers étrangers, qui n'est que le résultat du régime actuel, et facilitera par là pratiquement la fraternisation des peuples.

Elle mettra fin, en second lieu, à toutes ces prétentions hypocrites et mensongères des bourgeois qui disent que ce sont les prétendues réclamations excessives des ouvriers français qui sont la cause que les produits industriels étrangers font une concurrence mortelle aux produits industriels français. Des badauds se laissent tromper par des économistes stipendiés, qui n'ont pas honte de professer, du haut de leur chaire au Collège de France, des prétentions aussi saugrenues et aussi stupides. Mais nous savons pertinemment que si l'industrie françaiseériclute, c'est d'abord parce que, pendant que les industriels étrangers sont en éveil et introduisent, dans leurs fabriques, des machines nouvelles et perfectionnées, nos industriels gardent toujours les vieilles machines détraquées ; ils achètent même, parfois, les machines abandonnées par les Anglais ou les Allemands.

C'est ensuite parce qu'on livre, moyennant pots-de-vin, etc., à des loups-cerviers de la finance nos lignes de chemins de fer, qui imposent des taxes excessives au transport des marchandises.

\* \* \*

D'ailleurs, aujourd'hui, malgré tous les sophismes des bourgeois, les crises industrielles sont générales, universelles, quoique parfois un peu plus tendues dans un pays que dans un autre. Toutes, disons-le en passant, amènent avec elles la misère la plus noire et la mort à la classe des travailleurs, dont la seule faute est d'accumuler des marchandises dans les magasins de leurs exploités.

Une question inhérente à celle de la réglementation des heures de travail de la *journée* est celle du travail de *nuit*. Ce dernier travail est assurément beaucoup plus fatigant, beaucoup plus absorbant, et beaucoup plus terrible que le travail de jour.

Dans la plupart des usines, le travail de nuit est égal en durée au travail de jour : douze heures pour l'un comme pour l'autre.

Certes, on peut, en examinant ces conditions monstrueuses de la vie ouvrière, déclarer que c'est là le dernier mot du bagne capitaliste : douze heures de travail à la chaleur étouffante des chaudières ou des bocs de gaz, lorsque les membres n'ont pu se reposer suffisamment dans la journée, n'est-ce pas horrible!... Notons que ce travail n'est presque jamais mieux payé que le travail de jour. On accepte par force, en entrant dans l'usine, cette condition de travailler jour et nuit.

Cette distribution de travail se fait généralement par équipe. Le même ouvrier donnera à son patron quinze journées de jour et quinze autres de nuit. Pour établir le roulement entre les deux équipes, c'est-à-dire pour passer du travail de jour au travail de nuit et réciproquement deux fois par mois, l'homme travaillera 18 heures sans interruption, savoir du samedi soir au dimanche à midi, ou du dimanche à midi au lundi matin. Nous n'avons pas à insister sur les bénéfices scandaleux fournis aux patrons par ce mode d'exploitation.

Voyons surtout, chez les ouvriers, l'épuisement du corps et de l'esprit, les maladies résultant de ce surcroît de travail dans de pareilles conditions. Et nous sommes sûrs que si le travail de jour est réduit à huit heures, tous seront d'accord pour réclamer la réduction à un *maximum* de cinq heures pour le travail de nuit, là seulement où sa suppression sera impossible, vu les besoins de la société.

P. ARGYRIADÈS.

---

## AVEU BOURGEOIS

---

Un journal américain de la haute bourgeoisie, *Westliche Post*, fait l'aveu suivant :

« La ploutocratie achète ses législateurs, ses juges et ses exécuteurs et détruit par cela même toute légalité, et ce n'est qu'une révolution qui donnera au peuple ses droits. »

Et d'un.

Le révérend V. R. Mackay a sermonné ses ouailles à l'église Saint-Pierre de Pittsburg, et ce sermon, d'après un journal américain *Labor Tribune*, était intitulé : La question ouvrière.

A la fin de sa conférence, le révérend parla chaleureusement en faveur du socialisme moderne, comme la solution définitive du grand problème de notre époque.

Et de deux.

*E pur si muove!* Le socialisme moderne vaincra!

# LE MASSACRE DE FOURMIÉS

## I

C'est la fête de la Misère,  
Dans le rayonnement des fleurs ;  
C'est le célèbre anniversaire  
Du Premier Mai des travailleurs ;  
Du Premier Mai, date immortelle,  
Qui, pour la pâle Humanité,  
Marque cette étape nouvelle  
Ayant nom **Solidarité!**

Oui, dans tous les pays aspirant au bien-être,  
Entre les exploités, ces éternels vaincus,  
Heureux, enfin, de se connaître,  
Il existe un lien qu'on ne brisera plus!  
Car, formé dans les cœurs par les mêmes souffrances,  
Partout, il les rallie aux mêmes espérances ;  
Et de là ce concert formidable de voix,  
Sur tous les points du globe, éclatant à la fois!

Cependant, en dépit de leur esprit sceptique,  
Effrayés, en secret, des manifestations  
Venant effrontément troubler leurs digestions, (1)  
Et réduire à néant toute leur politique  
Partout, les gouvernants, dont la race est de fer,  
Pour condamner l'Idée aux sombres oubliettes,  
Pensent qu'il leur suffit d'un mur de bayonnettes,  
Aussi fous que Xercès faisant battre la mer !

Prétention ridicule et vaine résistance !  
De ce monde expirant, c'est, au terme fatal,  
Pour conquérir à tous le droit à l'existence,  
La lutte du travail contre le capital.

Dans ce duel social du siècle qui s'achève,  
L'un des deux combattants a l'appui du pouvoir,  
Et l'autre, s'inspirant de son seul désespoir,  
Pour défendre son pain, n'a qu'une arme : la grève !

(1) J'estime que les rimes en « ion » des polysyllabes doivent être brèves ou longues, à volonté.

Or, à cette heure même, en complet désaccord,  
Ouvriers et patrons, ces classes ennemies,  
Sont là-bas, vers le Nord,  
Face à face, à Fourmies;  
Et, dans ce val riant, si calme en d'autres jours,  
La troupe arrive, au bruit menaçant des tambours!

Que dis-je? On a pu voir, aux premières alarmes,  
Entre les sabres dégainés,  
Quatre grévistes enchainés, (1)  
Comme des malfaiteurs menés par les gendarmes!

Alors, sans crainte, alors, quelques-uns d'exprimer,  
Tout haut, ce vœu de tous: « Allons les réclamer. »

## II

Horreur! horreur! quel bruit sinistre, à mon oreille,  
Comme un écho funèbre, arrive, en ce moment?...  
Ah! je ne puis douter si je rêve ou je veille:  
C'est du feu des lebel le lointain roulement,  
A ce premier essai, faisant aussi « merveille! » (2)

Du peuple désarmé qui s'enfuit éperdu,  
Pris de terreurs soudaines,  
O crime! ô lâcheté! le sang estrépandu,  
Comme l'eau des fontaines!  
Et la grêle de plomb, sans discontinuer,  
Jusque dans les maisons, pénètre pour tuer!

Vengeance! que font donc, pendant cette tuerie,  
Isaac (3) et Bernier (4) au fond de la mairie,  
Si ces deux magistrats, dans ce rôle nouveau,  
Ne sont pas simplement des valets de bourreau?....

Beaux messieurs, pour montrer qu'à tort on vous accuse,  
Sommez le commandant (5) — ce sera votre excuse —  
D'arrêter net le cours de ces assassinats...  
Venez...

(1) Deux d'entre eux avaient été arrêtés, le matin, vers neuf heures, aux abords de la filature Sans-Pareille, après une charge où un enfant avait eu une oreille coupée et un homme le front fendu pour quelques couplets de circonstance, comme la « Chanson des huit heures », chantés par la troupe des manifestants.

Les deux autres prisonniers furent cuillis en route, vers la mairie, je ne sais pour quel motif.

(2) « Les chassepots ont fait merveille » sont des mots restés célèbres depuis Mentana.

(3) Le sous-préfet d'Avesnes.

(4) Le maire de Fourmies.

(5) Chapus.

A mon regard, quelqu'un vient d'apparaître,  
Qui, devant les fusils, accourt, levant les bras...

Est-ce un de ces messieurs?... Non!... Cet humble est un prêtre,  
A cet acte, poussé d'un élan tout humain. (1)

Ce prêtre vous condamne, ô race de Caïn!

Maintenant, sur la place (2) et là, dans cette rue, (3)  
Un spectacle émouvant s'offre encore à ma vue :

Tous ceux qu'aveuglément les balles ont fauchés,  
A cette heure fatale,  
Tous ces mourants à face pâle,  
Je les vois, dans leur sang, couchés!  
Et s'ils n'ont plus que des murmures  
Sur leur lèvres au souffle léger,  
Par la bouche de vingt blessures,  
Ils commandent de les venger!

Lequel d'entre eux, lequel, par un crime sauvage,  
A pu donc provoquer cet horrible carnage?

Serait-ce toi, Corraïlle (4), enfant si faible encor,  
Ce matin, souriant à la douce lumière,  
Et, ce soir, tout sanglant, au bout de ta carrière,  
Tombé là, pour mourir, devant la « Bague d'Or? » (5)

Est-ce toi, Maria (6), l'heureuse fiancée

Dont la pensée

Même en ce jour,

Était toute à l'amour?

Toi qui, pour la fête nouvelle,

N'avais d'autre arme que le « mai » (7)

Du bien-aimé,

Alors que, sur le mur, a jailli ta cervelle!

Ah! pauvre fille, adieu ton rêve de bonheur,  
Ce rêve de l'hymen, qui remplissait ton cœur!

(1) L'abbé Margerin.

(2) La place du Marché.

(3) La rue des Eliets.

(4) François Corraïlle, 11 ans.

(5) Un estaminet à l'intérieur duquel fut aussi tué un autre enfant du même âge :  
Gustave Pestiaux.

(6) Marie Blondeau, 18 ans.

(7) Rameau fleuri.

Est-ce toi, Giloteaux (1), toi, son ami fidèle,  
Comme elle aussi, frappé de la foudre, soudain,  
Et couché râlant auprès d'elle,  
Avec ton étendard tricolore à la main, (2)  
Sans que, dans cette loque usée,  
Ils aient reconnu leur drapeau!

Malheureux! désormais, au lit froid du tombeau,  
La Mort sera ton épousee!

Vous tous que ce massacre au deuil a condamnés,  
Femmes, enfants, vieillards, parents infortunés,  
Pour vous, hélas! combien, dans vos mornes demeures,  
Combien, en y voyant vide, matin et soir,  
La place où l'être aimé ne viendra plus s'asseoir,  
Lento résonnera la voix grave des heures!

Comment un officier qui se pique d'honneur  
Peut-il bien recevoir de quelque suborneur  
L'ordre de mitrailler une foule sans armes,  
Pour faire ainsi couler tant de sang et de larmes,  
Sans en sentir son front se couvrir de rougeur,  
Sans briser son épée et, là-même, sur place,  
A ce *youtre* en jeter les tronçons à la face? (3)

Comment surtout, comment le jeune plébéien  
Aujourd'hui militaire et demain citoyen,  
Ouvrier, paysan, enfant du prolétaire  
Qui travaille à la forge et laboure la terre,  
Peut-il tirer sur ceux dont le sang est le sien,  
Au lieu de les aider, au premier vent d'orage,  
A briser, d'un seul coup, leur antique servage?...  
Mais, sous la main de fer, par la peur opprimé,  
On sait que le soldat est un esclave armé! (4)

Maudits soient, entre tous, comme les plus coupables,  
Maudits ceux-là que l'on connaît  
Comme agents responsables  
De ce forfait!  
Et, pour leur châtement; durant leurs insomnies,  
Qu'ils aperçoivent, à défaut  
De l'échafaud,  
Se dresser devant eux les spectres de Fourmies!

(1) Edmond Giloteaux, 19 ans.

(2) Le fait de porter un drapeau tricolore prouve surabondamment qu'il ne leur était pas hostile par ses principes.

(3) Ce qui ajoute à l'odieuse de cette fusillade, c'est qu'elle n'a été précédée d'aucune des sommations exigées par la loi même.

(4) Il est évident que cette définition, je ne l'applique qu'à la généralité des soldats, sachant bien qu'elle admet heureusement de nombreuses exceptions.

Mais tu peux regarder, à ton aise, ces morts,  
Toi, Constans le Cynique, éteint pour le remords;  
Toi qui, maître dans l'art de vider les sacoches,  
N'as pas d'autre souci que de remplir tes poches;  
Toi, sinistre greдин, que l'Assemblée absout, (1)  
Mais dont le baigne même aurait quelque dégoût!

OLIVIER SOUËTRE.

---

## QUELQUES ANECDOTES

---

Dans une des réunions philosophiques du baron d'Holbach, quelqu'un fit la remarque que beaucoup de médecins abandonnaient la religion pour embrasser les idées des Encyclopédistes, d'Holbach répartit : « Il faut que la religion soit bien malade, puisque les médecins l'abandonnent. »

\*  
\*

Un seigneur ayant envoyé deux flacons d'argent à Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, afin de l'avoir pour favorable dans un procès dont il était juge, Morus, qui avait beaucoup d'intégrité, commanda à son sommelier de remplir ces deux flacons du meilleur vin de sa cave, et les envoya à ce seigneur, disant à celui qui les avait apportés, qu'il fit savoir à son maître que tout le vin de sa cave était à son service.

\*  
\*

On sait que pour démontrer les phénomènes de la circulation du sang, de la sensibilité et de l'insensibilité chez l'homme, on fait subir mille supplices à de malheureux chiens. On leur plante, par exemple, dans le cœur une fine aiguille au bout de laquelle est un petit drapeau dont les mouvements indiquent jusqu'aux moindres tressaillements, etc.

Dernièrement, en séance publique, un tout jeune chien est mis sur la table du professeur. Celui-ci saisit le petit animal et commence par lui faire une légère incision au cou. La pauvre petite bête fait un soubresaut, s'échappe des mains du professeur et, ne sachant ce qu'on veut en le faisant ainsi souffrir, se met à faire le beau.

Le public, les élèves et le praticien lui-même furent pris de pitié, et on fit grâce de la vie à la gentille petite bête

\*  
\*

Un avocat est témoin dans une affaire. Son tour est venu de déposer.

(1) Allusion au vote du 4 mai.

Le président l'interpelle : « Avocat, oubliez pour un instant votre profession et dites-nous la vérité. »

\* \* \*

Pour acquitter la dette de l'Etat,  
Notre auguste Sénat  
Se tourmente, travaille, sue ;  
Il impose à perte de vue  
Châteaux, maisons, chevaux, mules, valets,  
Célibataires, chiens, chats, guenons, perroquets ;  
Cependant, pas une économie ne trouve l'art  
D'atteindre le capitaliste.

*Almanach du Père Gérard.*

\* \* \*

Des dames couvertes de fard et de rouge demandaient à un étranger  
ce qu'il pensait des beautés françaises.

— Mesdames, répondit-il, je ne me connais pas en peinture.

\* \* \*

### Epigramme

Huissiers, qu'on fasse silence,  
Dit, en tenant audience,  
Le Président de \*\*\*.  
C'est un bruit à tête fendre ;  
Nous avons déjà jugé  
Dix causes sans les entendre.

\* \* \*

Le célèbre Pope était bossu et avait les jambes torses. Le roi d'Angleterre, l'apercevant dans une rue de Londres, dit à ses courtisans : « A quoi nous sert ce petit homme qui marche de travers ? » Pope l'entend et répond : « A vous faire marcher droit. »

\* \* \*

La célèbre M<sup>lle</sup> Arnould, que l'Opéra regrettera longtemps, faisait une vente de bijoux précieux, où tout fut porté à un prix excessif. Plusieurs jolies femmes en murmurèrent.

— Comment donc, Mesdames, leur dit notre ingénieuse actrice, trêve d'humeur. Ah ! je vois bien que vous voudriez les avoir au prix coûtant.

\* \* \*

### Impunité des riches et des puissants

Le maréchal de Villars conta que dans une de ses campagnes, les excessives friponneries d'un entrepreneur des vivres ayant fait souffrir et murmurer l'armée, il le tança vertement et le menaça de le faire pendre.

— Cette menace ne me regarde pas, lui répond hardiment le fripon, et je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend pas un homme qui dispose de cent mille écus.

— Je ne sais comment cela se fit, ajoutait naïvement le maréchal; mais, en effet, il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

J.-J. ROUSSEAU.

---

## LE MILITARISME

---

Jadis, point d'armée nationale. Point non plus de patrie. La France, sol et êtres, n'est que le simple domaine d'un homme, le chef d'une caste d'origine conquérante. Le Roy recrute ses troupes parmi les mercenaires étrangers et dans la lie des grandes villes. Cela suffit à maintenir le bon ordre parmi les troupeaux d'asservis que rivent d'ailleurs à leur chaîne la routine des habitudes séculaires, le respect invétéré d'une autorité fondée par la force, la croyance irraisonnée à des dogmes religieux façonnés pour le soutien de toutes les tyrannies. Cela suffit aussi à se défendre contre les ambitions d'à côté, rarement bien méchantes pour le propriétaire du domaine, car tous les trônes sont plus ou moins solidaires des mêmes intérêts... familiaux. Seulement les peuples paient très cher la note des conflits entre maîtres. Le militarisme se confondait avec l'absolutisme, le métier des armes était noble entre tous, malgré qu'on l'exerçât souvent à la manière des Mandrin et des Cartouche; l'Allemand se vendait au roi de France pour s'aller battre contre l'Allemand, le Français aux cours allemandes, pour s'aller battre contre le Français; l'on s'en revenait chez soi, après une grosse tuerie, glorieux et honoré, avec du butin et des cordons. De Moltke a continué la tradition, aussi est-il fort admiré au-delà du Rhin et même ailleurs: minuscule officier danois à la solde de la Turquie, il sentit qu'un roi de Prusse pouvait seul apprécier ses talents, et il mit ceux-ci au service d'un Guillaume, pour l'aider à découper un morceau à sa convenance, dans son petit pays. Peut-être, plus tard, aura-t-on aussi quelque admiration pour les Bonnet et les Triponé, de roturière extraction!

Au fond, rien de changé.

Il existe toujours des catégories d'hommes qui n'imaginent pas d'occupations plus belles et plus méritoires que le massacre de leur prochain, et des gouvernements qui leur prodiguent faveurs et récompenses pour les entretenir en cette idée.

Mais, comme il faut compter avec l'opinion quelque peu transformée, on s'efforce de lui présenter les choses sous une nouvelle étiquette. Il y a bien encore des monarchies: rois et empereurs ne sont plus que les bienfaiteurs de leurs peuples et, par abnégation, ils daignent occuper le poste le plus troublant dans une collectivité de citoyens. Il n'y a plus d'intérêts privés, mais des intérêts communs à défendre. L'armée nationalisée a la garde et la protection de ces

intérêts, symbolisés dans la patrie. Et les masses imbéciles gobent le terme et la chose...., comme elles ont gobé l'Etat et le Roy, unité indivisible.

Pauvre humanité qui s'imagine monter, monter toujours, quand elle ne fait que tourner sur place ! Pauvre humanité qui a soif d'autorité et ne parvient jamais à la découvrir sous la formule de la direction utile, vraiment régulatrice, ou qui, ne l'apercevant point sous cette formule, la nie et n'espère plus le salut que dans le retour à la sauvagerie ancestrale !

A aucune époque le fléau du militarisme n'a sévi plus lourdement et d'une façon aussi intolérable que de nos jours sur les populations civilisées. Ce qu'il est au dehors, je n'en prétends rien dire. Mais j'estime qu'il serait temps de le regarder de très près chez nous, au lieu d'en détourner les yeux ; sinon pour supprimer radicalement un mal que les événements nous obligent à traiter avec mesure, au moins pour lui appliquer quelques palliatifs. ...en attendant l'heure de l'extirpation.

Nous avons à nous défendre contre des ennemis puissants qui caressent la pensée de nous absorber ou de nous détruire. L'attisement des haines de races vient des privilégiés de naissance ou d'argent, qui ont un intérêt à s'y livrer. Nous ne pouvons pas plus, du jour au lendemain, faire cesser l'effet que la cause. Nous pouvons seulement préparer l'avenir, espérer une ère de fraternité universelle après le renversement des trônes... et des coteries opportunistes. Mais comme la première condition est d'exister, d'exister avec nos aspirations et nos idées propres, il nous faut opposer aux forces dirigées contre nous des forces équivalentes. Nous sommes condamnés au militarisme, aussi longtemps que le socialisme n'aura pas triomphé... et qui saurait dire l'heure de son triomphe ! Pour hâter celle-ci quel meilleur moyen de propagande que de montrer sans retenue, à tous, ce que coûte son retardement.

Des milliards avec lesquels les travailleurs intelligents enfantaient des miracles, renouvelleraient, au bout d'un petit nombre d'années, la face du monde, sont employés en œuvres stérilisantes, en opérations ruineuses. Le produit de l'effort permanent des peuples va s'engouffrer dans la fabrication d'armes perfectionnées qui, demain, seront remplacées par d'autres encore plus perfectionnées, dans la construction de navires de tous types, que, dans une seconde, une torpille enverra au plus profond des mers, et l'objectif de ces dépenses, c'est la destruction par le feu et par le fer des vies humaines, des foyers de l'activité sociale, des lieux où l'on a accumulé à grand-peine, à côté des usines et des ateliers pacifiques, les livres, les collections d'arts et de sciences, etc.

Des milliers d'hommes sont enlevés aux occupations les plus dignes de leur nature pensante, pour être jetés dans le milieu démoralisant, abrutissant ou inerte de la caserne ; on les oblige à imposer silence à leur cerveau et à se transformer en mécaniques stupides. Les uns se plient, comme l'esclave autrefois sous la terreur du fouet, d'autres résistent ou ne parviennent pas à se courber suffisamment au gré des commandeurs de nouvelle espèce : on essaie de les dégrader en les mêlant aux vulgaires délinquants dans les prisons, ou l'on

s'en débarrasse par le peloton d'exécution. D'autres refoulent en eux-mêmes tous les ressentiments que le faible éprouve contre le fort : ils deviendront redoutables, au moment du renversement des rôles, mais la haine leur communiquera peut-être des tendances anti-altruistes, qui se substitueront aux égoïsmes écrasés.

N'est-il donc aucun moyen de prévenir d'aussi tristes résultats ?

On le pourrait, sans rien sacrifier de notre sécurité, à la condition d'inaugurer franchement un système mieux susceptible de répondre aux idées de notre temps.

Ce qui rend notre époque si heurtée, si oscillante, c'est l'opposition entre les aspirations irréductibles d'une ère démocratique et la conservation des vieux clichés... d'administration sociale d'une ère disparue. Le plus âpre reproche que l'on est en droit d'adresser à la République opportuniste ou radicale (car c'est maintenant tout un !) en dépit des traditions qu'elle revendique avec la Révolution de 1789, elle-même d'ailleurs un trompe-l'œil pour le peuple, c'est d'appliquer à la direction collective les procédés les plus contraires à ses théories.

Quoi de plus monstrueux, par exemple, que l'obéissance passive et illimitée, exigée d'hommes nés libres ! On voit avec horreur des individualités intelligentes faire l'abandon de leur volonté à celle d'autres individualités, qui peuvent ordonner les actions les plus scélérates ; on désigne au mépris et à la réprobation les sectes où l'on ose afficher les principes d'une telle inversion des sentiments et des droits humains, et, après avoir violemment tonné contre l'absolutisme monarchique, on conserve sa marque la plus stigmatisante. Dans une nation très affinée, on oblige les citoyens au sacrifice *entier* de leur personnalité, même à propos des actes de la vie les moins en rapport avec l'intérêt collectif. Car c'est bien là ce qu'on observe dans l'armée. Il n'est pas un besoin, si naturel et si pressant qu'il survienne, qu'un soldat puisse satisfaire, s'il plaît au dernier caporal de l'en empêcher. Il n'est pas de sentiment respectable qu'il ait le droit de faire respecter en son être, si un officier mal élevé ou mauvais se plaît à le froisser. Et le personnage, bête ou taré, qui agit à son caprice vis-à-vis d'un homme que la loi livre à sa discrétion, n'est point responsable des suites de son ineptie ou de son arbitraire criminel. Ou bien il l'est si peu ! Encore, lorsqu'on daigne s'occuper de savoir s'il a mérité quelque reproche, n'y songe-t-on qu'après avoir puni son souffre-douleur ou l'avoir exécuté, s'il n'a pas eu la patience de supporter l'injure ou l'outrage sans y répondre.

En bas, il y a le sous-officier, recruté dans le petit monde bourgeois, trop jeune, trop exalté et cajolé, partant trop persuadé de son importance et trop enclin à la mettre en relief par des procédés vexatoires. Quelle situation pour le jeune homme timide, lettré ou non, si peu d'indépendance qu'il ait conservé de lui-même, quand, tout à coup jeté dans le rang, il reçoit la grossière invective à propos de la chose la plus futile, ou simplement parce que sa figure ou son allure ne convient pas à un goujat quelconque, et cela en face de nombreux camarades, d'amis et de parents peut-être présents sur la place d'exercice ! La victime ne doit pas même sourciller, ou, si elle laisse échapper le plus léger signe de mécontentement, elle s'en va, après avoir essuyé un redoublement d'épithètes malsonnantes, à la prison

ou au peloton de punition, comme l'enfant qu'on met au cachot ou la face à la muraille, pour le châtier d'une indocilité. Cela se répétera chaque jour pendant de longs mois. Et puis, de temps à autre, l'homme, devenu mûr et père de famille, ayant déjà conquis dans son milieu une situation honorable, mais aussi perdu l'assouplissement à ce milieu contre nature du régiment, aura à recommencer pendant 28 ou 13 jours le supplice de tout entendre et de tout laisser faire, par devant d'autres freluquets, les directeurs de sa personne, du matin au soir et du soir au matin.

En haut, l'officier ! Il provient des sous-officiers et conserve plus ou moins l'empreinte, je veux dire certaines façons caractéristiques de son origine, avec une morgue spéciale, sous laquelle il affecte de déguiser celle-ci ; ou bien il sort d'une école où ne pénètrent guère que les fils de la grosse bourgeoisie, poli, mais fort dédaigneux du civil qu'on lui donne à transformer. Dans l'un et l'autre cas, il reste imbu du même sentiment hiérarchique, sans lequel il n'aurait aucune raison d'être, et, bien qu'il soit pour le soldat de moindre tyrannie tracassière ou vindicative que le sous-officier (il a des contacts plus rares et moins intimes avec les hôtes de la caserne, aussi par l'âge plus de retenue), il présente parfois des écarts singuliers. La vocation, chez lui, n'est souvent qu'une sorte de non-pitié innée, fertile en impulsivités détestables, et, pour le prouver, les exemples ne me manqueraient pas, si je voulais écrire autre chose qu'un simple article de réflexions très générales. (1) Naturellement, l'homme du rang, de quelque provenance, de quelque éducation, de quelque supériorité qu'il soit, est, devant ce roifelet de compagnie, la chose la plus insignifiante du monde.

La vie du régiment, jadis acceptée par un petit nombre de sujets incapables de toute profession utile, déclassés ou inclassés, est aujourd'hui rendue obligatoire à la masse des citoyens, sans que l'on ait modifié ses conditions, malgré les changements survenus dans les idées et les mœurs. Voilà la grande faute et ce qui rend si odieux le régime militaire à la plupart des sujets qui ont à le supporter. On aura beau organiser des tumultes factices, d'hypocrites protestations autour de livres comme *Biribi* et *Sous-Off*, on ne pourra en diminuer la portée, pas plus qu'effacer les vérités qu'ils renferment. On aura beau s'indigner de la mise en scène d'un colonel Ramollot, on ne supprimera pas tous les échantillons très réels de ce type ridicule. Le favoritisme s'est introduit partout, sous la République opportuniste ; protégés des loges et des jésuitières, protégés de députés et de sénateurs, protégés de celui-ci et de celui-là et puis de leurs amis, se sont répandus jusque dans les catégories plus ou moins galonnées de l'armée ; dans la réserve, la plupart des grades ont été conférés aux plus influents de la politique régionale. Jamais on n'a tant vu de nullités arrogantes et prétentieuses se pavaner plus cyniquement sous les uniformes de toutes les couleurs et de toutes broderies. La masse, c'est l'instrument de la distraction offerte à ces vaniteux, et l'on vou-

1. On lira là-dessus quelques faits très significatifs dans l'excellent livre de MM. Hamon et Bachot : « La France politique et sociale en 1891 ». — Savine, 1891.

drait que cette masse prenne au sérieux les grands mots qu'on lui débite ! Supportera-t-elle indéfiniment une comédie pour elle très pénible ? Non ; et en écrivant ce non, j'estime faire œuvre de meilleur patriotisme (puisque le patriotisme, c'est-à-dire la ligue des intérêts démocratiques, nous est commandé vis-à-vis de l'alliance des monarchies contre notre pays), que tous les thuriféraires d'un état de choses trompeur et dangereux.

Les esprits sont d'autant moins disciplinés, qu'on s'efforce d'avantage de les mater.... à l'allemande. Au lieu de comprendre que l'armée doit être une réunion de citoyens, égaux dans leurs droits d'hommes, n'ayant à accepter la réduction momentanée de ces droits qu'en des circonstances déterminées et régies par l'intérêt collectif, on continue à soumettre le soldat à un système de subordination outrée, à un véritable servage, à l'ombre d'un code militaire directement issu des vieilles ordonnances monarchiques. Le résultat, c'est que, sous l'apparence de l'homogénéité et de la soumission, il existe dans l'armée de puissants éléments de dislocation et de révolte occultes.

Les plus timorés se suicident (le nombre des suicides se maintient toujours très élevé dans notre armée, comme dans l'armée allemande).

Les plus osés protestent ouvertement : les anarchistes qui ont, certes, beaucoup de logique en leurs théories et beaucoup de courage en leurs opinions, ne reculent pas devant les manifestations les plus audacieuses. Ils sont encore une minorité infime. Mais déjà d'autres, de toutes nuances sociales, et en proportion plus considérable, traduisent leur dégoût du milieu par leur insouciance à remplir ses obligations ou par la désertion. Vainement les statistiques de la justice militaire essaient de donner le change aux observateurs, en combinant leurs chiffres d'une manière artificieuse. Si l'on isole du crime-délit banal, des manquements de mobile et d'objectif vulgaires, auxquels on donne l'épithète de militaires, en raison de leur exécution dans la caserne, on remarque que les fautes réellement militaires, telles que la désertion, l'injure au supérieur, la non-obéissance, etc., n'ont point cessé d'augmenter. Sous l'Empire, on compte un crime-délit militaire proprement dit pour 222 hommes de l'effectif moyen ; sous la troisième République un pour 180 hommes en 1885-86, et la proportion a dû s'élever depuis.

Existe-t-il une démonstration plus préemptoire de la transformation radicale qui s'opère dans les mœurs, des récalcitrances de plus en plus nettes qui se dressent contre le militarisme, de la nécessité d'arborer carrément des principes nouveaux en face de nécessités nouvelles ? Que nos gouvernants y prennent garde. Il y a des questions qu'il est imprudent de laisser poser et résoudre par les masses. Ou émasculé par la désespérance, le peuple peut se dire que, servage pour servage, il ne lui importe de supporter le joug sous une étiquette plutôt que sous une autre, et, persuadé que l'idée de patrie est un leurre, il laissera ses meneurs intéressés se débrouiller à leur guise au moment d'une conflagration ; ou, rentré en possession de lui-même, il se répétera qu'après tout, c'est lui le maître et la force, et que d'un coup de talon il broierait ses exploités, qu'en attendant la cohésion, gage de l'affranchissement définitif, il a bien le

droit d'employer les moyens rusants pour se débarrasser des parasites habitués à vivre de ses sueurs et de son sang.... Et alors, trônes aristocratiques et républiques bourgeoises auront vécu, avec le militarisme.

Assez de ces billevesées qui nous présentent celui-ci comme le *nec plus ultra* des beautés terrestres, la pépinière des grands cœurs, l'école où l'on acquiert le mépris de la mort et l'esprit de sacrifice. Le militarisme est une cause de démoralisation et de misère. Je ne vois pas quel avantage l'homme trouve à préférer la mort à l'existence libre, non réduite par les privations, utile, et, quant à l'esprit de sacrifice, il ne manque pas d'occasions dans la vie commune où le civil, ouvrier et même bourgeois, sait en donner des preuves, avec un héroïsme moins tapageur et surtout plus désintéressé que le soldat par vocation. S'il est encore impossible de supprimer les armées, au moins qu'on s'applique à les rendre plus citoyennes. Qu'on délimate une fois pour toutes les conditions de l'obéissance nécessaire, et qu'on réprime avec énergie les actes arbitraires et les abus commis à tous les degrés d'une hiérarchie reconnue nécessaire; qu'on remplace les tribunaux d'exception appelés conseils de guerre, où la même caste de privilégiés, qui réclame le châtement contre les humbles, fournit aussi des juges plus ou moins passionnels, par des tribunaux mixtes, où la conduite de citoyens, en état transitoire d'obligations mixtes, sera soumise à l'appréciation d'autres citoyens, les uns encore dans le rang, et les autres ayant passé par le rang. Alors devant l'égalité et la justice assurées à tous, devant l'objectif unique de la protection de la collectivité, nous aurons une armée homogène, tolérable et tolérée....

En attendant mieux !

D<sup>r</sup> A. CORRE.

---

## LE SOCIALISME IL Y A CENT ANS

---

« F... ourche, F... ourche ! — disait le père Duchêne à l'aspect  
« des abus, — quand je vois ce que je vois, je suis d'une colère  
« de b... onze.

« Quand je vois l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté,  
« les soucis et les misères de l'autre, cela me f...ournit de l'hu-  
« meur.

« Quand je vois des hommes manger en un seul repas ce qui  
« suffirait à la subsistance de dix familles dans un an, cela me  
« f...âche, et beaucoup ! »

Il ne faudrait pas supposer — on le fait trop souvent — qu'au début de la Révolution les préoccupations d'ordre purement politique aient effacé les revendications sociales. On pensait, non sans juste raison, que ces dernières étaient liées à une nouvelle

organisation politique, qu'elles ne pouvaient recevoir satisfaction que d'un régime nouveau, d'une constitution nouvelle; mais on ne les passait pas sous silence : on les affirmait, au moins dans leurs traits principaux.

Les quelques Cahiers qui nous sont parvenus de Paris entre-murs et de Paris hors-les murs ne laissent à cet égard aucun doute.

Les citoyens Nobles, assemblés au Grand-Châtelet, donnaient à leurs députés mandat formel de « s'occuper des pauvres, pour en assurer la subsistance ». Le district des Jacobins-Saint-Honoré prescrivait expressément « de recommander aux États généraux tous les établissements propres à faciliter aux travailleurs les moyens de subsistance que leur situation exige ». Le Cahier des doléances du Clergé demandait que dans la perception des impôts les pauvres fussent toujours ménagés, qu'ils ne fussent jamais dépouillés de ce qui leur était nécessaire pour faire subsister leur famille. Le Cahier du bailliage de Meudon demandait la création d'établissements où seraient reçus les gens sans ouvrage voulant s'occuper, et « les enfants que leurs parents se trouveraient forcés de remettre à la Patrie »; il demandait encore que pour éviter l'afflux des campagnards dans les villes, et la misère qui les y attendait, « on leur donnât des propriétés dans les parties du royaume qui étaient peu peuplées et que leur industrie rendait susceptibles de production ». Charronne réclamait l'exemption d'impôts pour les journaliers et manouvriers. Le Cahier du Tiers-État de Paris hors-les murs émettait le vœu que les journaliers fussent affranchis de tout impôt personnel.

Mais en dehors des Cahiers officiels, dressés par les Assemblées primaires, un certain nombre de brochures furent publiées, qui éclairèrent singulièrement l'état dans lequel se trouvait alors l'esprit public. Dans la publication de Ch.-J. Chassin sur les élections de Paris en 1789 — publication faite sous le patronage et aux frais de la Ville, — des passages de ces Cahiers privés sont judicieusement rapportés. Ils étaient assurément dignes d'être réunis en mémoire.

C'est d'abord le *Mémoire sur les calamités de l'hiver 88-89*, du curé de Saint-André-des-Arts, lu dans une assemblée tenue à l'Hôtel-de-Ville en janvier 1789, et demandant que la moitié des revenus ecclésiastiques de la capitale fussent consacrés au soulagement de la misère.

C'est encore une petite brochure, intitulée *Le premier pas ou le Cri de l'indigence* contre « les hommes de sang, nourris de la misère publique ».

Ce sont les écrits de Lambert, l'avocat des pauvres : « Allez

au devant du pauvre, faites-lui trouver dans sa maison le travail, le nécessaire ». Dans son *Cahier des pauvres*, Lambert proclamait qu'il n'y avait point de salut à espérer dans un ordre de choses où les institutions sociales continueraient d'être une violation ouverte du droit naturel envers la partie la plus nombreuse et la plus laborieuse de la nation. Il demandait : que le salaire des ouvrages productifs ne fût plus calculé « d'après les maximes meurtrières d'un luxe effréné ou d'une cupidité insatiable » ; que la conservation de l'homme laborieux ne fût pas un objet moins sacré que la propriété du riche ; que tout homme utile fût assuré de sa subsistance ; que les pauvres ne fussent plus exposés à émigrer, à voguer au hasard, « à venir en foule dans cette capitale y prostituer aux usages les plus vils, à tous les vices, à tous les crimes que la misère entraîne à sa suite, des bras destinés à féconder la terre », que le dénûment du pauvre ne fût plus pour lui un titre de réclusion ; que tous monopoles et privilèges, qui ne tendaient qu'à favoriser l'intérêt personnel au détriment de la nation, fussent entièrement abolis et ne pussent se reproduire. Et il ajoutait en finissant : « Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais que deux classes de citoyens : les propriétaires et les non-propriétaires, dont les premiers ont tout, et les autres n'ont rien. »

Un autre ami de l'humanité dressait les Cahiers d'un quatrième Ordre. Nombre de protestations avaient été élevées, lors de la convocation des trois Ordres, contre l'exclusion des citoyens « gagne-deniers » — par exemple par le district de Saint-Joseph, par celui des Petits-Augustins. — Pourquoi les puissants et les riches seraient-ils seuls intéressés à la discussion des droits généraux, qui, cependant, décident du sort des faibles et des pauvres?... En tout état de cause, toute résolution sur la répartition de l'impôt devra tendre à décharger les pauvres, à taxer équitablement les riches : une force morale irrésistible, qui opère les révolutions, la force de la nécessité, doit amener à ce résultat. Les sociétés ont été formées « pour suppléer à la propriété de ceux qui n'en avaient pas, pour constituer la plus grande félicité commune ». Les richesses, concentrées entre les mains d'une petite portion de la société, réduisent une foule de citoyens à la condition d'« hommes disponibles », contraints par la misère à tout donner, temps, forces et vie, pour un salaire représentant à peine le pain nécessaire.

Le puissant et le riche, disait encore ce Cahier socialiste, ont moins besoin de la société que le pauvre. C'est une des clauses fondamentales du pacte social que de préserver tous les individus de la misère.

C'est en vain, disait un autre écrit, c'est en vain qu'on prêche la paix et la liberté à des hommes qui meurent de faim. Que ser-

vira une constitution sage à un peuple de squelettes qu'aura décharnés la faim? Que servira à ce peuple d'avoir secoué le joug des aristocrates, dont une partie du moins le nourrissait, si l'inhumanité des riches le laisse périr de misère?...

Au temps où le pays comptait encore des classes et des ordres, il est bien évident que les « gagne-deniers », comme l'on disait, devaient être appelés ainsi que les autres citoyens à présenter leurs doléances, à dresser les cahiers de leurs revendications. Les représentants des autres ordres étaient-ils, en effet, mandatés suffisamment pour exposer les besoins, le régime, les malheurs du Quatrième-Etat?... Assurément non.

Il ne faudrait point croire que la Révolution qui s'opéra alors fut provoquée uniquement par des causes politiques et dans un but purement politique. Un souffle social puissant poussait aussi le mouvement, et en septembre 1791, la royauté existant encore, une première déclaration rappelait à tous les membres du corps social leurs droits et leurs devoirs. Deux ans après, la seconde déclaration proclamait sans ambages que le but de la société était le bonheur commun.

C'est la marche vers cette solution sociale qu'a brutalement arrêtée le bonapartisme, et que, depuis, n'ont cessé d'entraver tous les régimes réactionnaires qui se sont succédé en France; les deux royautés, le second empire, la république conservatrice et centralisatrice. C'est la marche vers cette solution qu'il s'agit de reprendre, en reprenant la tradition révolutionnaire à laquelle on témoigne tant de respect et que l'on connaît si peu.

AB. HOVELACQUE.

---

## NE ME FAIS PLUS D'ENFANTS

---

*Aux mères de famille.*

Ça va venir dans la semaine  
J'ai mal dans les reins et partout.  
Sans espoir tu meurs à la peine  
Et quant à moi je suis à bout.  
Nous sommes déjà six à table  
A vivre sur tes quatre francs,  
Allons, mon vieux, sois raisonnable,  
Ne me fais plus d'enfants.

Vois-tu ceux qui courbent l'échine  
Sont d'une lâcheté sans nom :  
Ils font de la chair à machine  
Ils font de la chair à canon,  
Et l'un et l'autre, c'est tout comme.  
J'en frémis pour nos innocents.  
Allons, mon vieux, faut être un homme,  
Ne me fais plus d'enfants.

C'est bien joli quand on nous chante :  
La France a besoin de soldats !  
Oui, mais quand la famille augmente,  
Les salaires n'augmentent pas.  
Et si l'on va crier misère  
On vous flanque très bien dedans.  
Allons, mon vieux, du caractère,  
Ne me fais plus d'enfants.

Quand on songe que la marmaille  
Ne demande pas à venir,  
Faudrait pourtant quand on travaille  
Gagner au moins pour la nourrir.  
Mais le pauvre, est-ce que ça compte  
Pour les gros et les fainéants !  
Allons, mon vieux, c'est une honte,  
Ne me fais plus d'enfants.

Quand tu m'apportes la quinzaine  
Et que je paie un peu partout,  
C'est toujours la même rengaine,  
Il ne nous reste rien du tout.  
Ah ! j'en ai par dessus la tête  
Et je n'en veux plus là-dedans !  
Allons, mon vieux, c'est par trop bête,  
Ne me fais plus d'enfants.

Nous aurons beau nous mettre en quatre  
Nous serons toujours malheureux.  
Je crois bien qu'il faudra se battre  
Si l'on veut que ça marche mieux.  
Oh ! ce jour-là, je suis les braves  
Et j'emmène tous nos enfants !  
Allons, mon vieux, assez d'esclaves,  
Ne me fais plus d'enfants.

J.-B. CLÉMENT.

## CAPITAL ET SALAIRE

---

L'économie politique classique a reçu de la pratique industrielle l'idée courante du fabricant, qu'il achète et paie le travail de ses ouvriers. Cette idée suffisait pour l'usage des affaires, pour la tenue des livres et pour le calcul des prix du fabricant. Transportée ingénument dans l'économie politique, elle y a produit les erreurs et les confusions les plus étranges.

L'économie trouve déjà le fait que les prix de toutes les marchandises, y compris le prix de la marchandise qu'elle appelle « travail », changent incessamment; qu'ils augmentent et diminuent par des circonstances très variées qui, souvent, n'offrent aucune corrélation avec la production de la marchandise elle-même, de telle sorte que les prix ordinairement semblent déterminés par le pur hasard ».

Or, dès que l'économie se présente comme une science, un de ses premiers problèmes fut de chercher la loi qui se cache derrière ce « hasard » dominant en apparence les prix des marchandises et qui en revanche le domine. Tous les prix des marchandises oscillant et sautant tantôt au delà tantôt en deçà, elle chercha le centre fixe autour duquel s'effectuent ces oscillations et ces sauts. En un mot, elle partit des *prix* des marchandises pour chercher comme leur loi régulatrice la *valeur* des marchandises, valeur par laquelle devaient s'expliquer toutes les oscillations des prix et à laquelle ils devaient être tous finalement ramenés.

L'économie classique trouva ainsi que la valeur d'une marchandise est déterminée par le travail en elle contenu, réclamé par sa production. Et nous aussi, nous pouvons pour l'instant nous en tenir là. Je rappellerai seulement, pour éviter tout malentendu, comment cette explication est insuffisante. Marx a le premier étudié à fond la nature du travail producteur de valeur, et dans cet examen il a trouvé que ce n'est pas toujours que tout travail, en apparence ou réellement nécessaire à la production d'une marchandise, ajoute à celle-ci une quantité de valeur correspondant à la quantité de travail employé. Quand nous disons, par suite, pour l'instant, avec les économistes comme Ricardo, que la valeur d'une marchandise se détermine par le travail nécessaire à sa production, nous sous-entendons toujours la réserve faite par Marx, et dont l'exposé se rencontre dans la *Critique de l'économie politique* et dans le premier volume du *Capital*.

Mais, à peine cette manière de déterminer la valeur par le travail fut-elle appliquée par les économistes à la valeur de la marchandise « travail » qu'ils tombèrent de contradiction en contradiction. En effet, comment se déterminera la valeur du « travail » ? Par le travail

nécessaire qu'il contient. Mais combien de travail est contenu dans le travail d'un ouvrier pour un jour, pour une semaine, pour un mois, pour une année? Si le travail est la mesure de toutes les valeurs, nous ne pouvons exprimer « la valeur du travail » autrement qu'en travail. Mais nous ne savons absolument rien sur la valeur d'une heure de travail, quand nous avons découvert qu'elle est égale à une heure de travail. Nous ne nous sommes pas rapproché du but de l'épaisseur d'un cheveu; nous ne faisons que tourner perpétuellement dans un cercle vicieux.

L'économie classique tenta alors une autre voie; elle dit : la valeur d'une marchandise est égale à ses frais de production. Mais quels sont les frais de production du travail? Pour résoudre ce problème, les économistes doivent faire quelque peu violence à la logique. Au lieu des frais de production du *travail*, qu'il est impossible de découvrir, ils recherchent quels sont les frais de production du *travailleur*. Ces frais-là peuvent se trouver. Ils changent selon le temps et les circonstances, mais pour un état social donné, pour une localité donnée, pour une branche donnée de la production, ils peuvent être considérés comme fixes, au moins dans des limites assez restreintes.

Nous vivons aujourd'hui sous le régime de la production capitaliste, dans lequel une nombreuse et toujours croissante classe de la population ne peut vivre qu'en travaillant à gage pour le possesseur des instruments de production — engins, machines, matières premières et moyens de subsistance. Etant donné ce mode de production les frais de production du travailleur consistent dans la somme de subsistance — ou dans le prix monétaire correspondant — nécessaire à le rendre et à le maintenir capable de travail et à le remplacer par un nouveau travailleur quand il se trouve atteint par la vieillesse, les infirmités ou la mort, c'est-à-dire à assurer la continuité de la classe travailleuse dans toute sa force nécessaire.

Supposons que le prix monétaire de ces subsistances soit en moyenne de 3 francs par jour. Notre ouvrier reçoit donc du capitaliste qui l'occupe un salaire de 3 francs par jour.

Supposons que notre ouvrier — un mécanicien — doive travailler une pièce mécanique qu'il peut finir en une journée. La matière première — fer et cuivre dûment préparés — coûte 20 francs. La consommation de charbon par la machine à vapeur, l'usure de cette machine, du tour et des autres outils avec lesquels travaille notre ouvrier, représente pour une journée ou pour la partie correspondante à son travail la valeur d'un franc. Le salaire du travail pour une journée, d'après notre hypothèse, est de 3 francs. Ce qui donne 24 francs pour la dépense totale de notre pièce mécanique.

Or le capitaliste reçoit en moyenne, lors de la vente, 27 francs, soit 3 francs de plus que les dépenses faites.

D'où viennent ces 3 francs qu'il empoche?

Selon l'affirmation de l'économie classique les marchandises sont vendues en moyenne à la valeur, c'est-à-dire aux prix correspondant à la quantité de travail nécessaire qu'elles renferment. Ce prix moyen de notre pièce mécanique — 27 francs — serait par suite égal à sa valeur, égal au travail en elle contenu. Mais de ces 27 francs, 21 étaient déjà une valeur existante avant que notre mécanicien se mette au travail; 20 francs représentaient la matière première et 1 franc le charbon consommé et les machines et engins employés dont la capacité de production a été réduite d'autant. Restent 6 francs qui ont été ajoutés à la valeur de la matière première. Mais ces 6 francs, toujours d'après l'hypothèse des mêmes économistes, ne proviennent que du travail ajouté à la matière première par notre ouvrier. Son travail de douze heures a par suite créé une nouvelle valeur de 6 francs. La valeur de son travail de douze heures serait par suite égale à 6 francs. Et nous aurions de la sorte finalement découvert quelle est la « valeur du travail. »

« Halte-là ! » clame notre mécanicien, « 6 francs ? mais je n'en ai reçu que 3 ! Mon capitaliste jure sur son honneur que la valeur de mon travail de douze heures n'est que de 3 francs. Et si je lui en demande 6, il m'enverra promener. Comment expliquer cela ? »

Si tout à l'heure, avec notre valeur du travail, nous nous trouvions dans un cercle sans issue, nous voici maintenant échoué sur une contradiction insoluble. Nous cherchions la valeur du travail, et nous avons trouvé plus qu'il ne nous fallait. Pour l'ouvrier, la valeur du travail de douze heures est de 3 francs, elle est de 6 pour le capitaliste qui en paie 3 comme salaire à l'ouvrier et empêche les 3 autres. Le travail n'avait donc pas une valeur, mais deux, et très différentes par surplus !

La contradiction devient encore plus absurde, pour peu que nous réduisions en temps de travail la valeur exprimée en argent. Dans les douze heures de travail, il s'est créé une nouvelle valeur de 6 francs. D'où en six heures 3 francs — la somme qu'a reçue l'ouvrier pour douze heures de travail. L'ouvrier, pour douze heures de travail, a reçu comme équivalent le produit de six heures de travail. Et par suite, ou le travail a deux valeurs, dont l'une est le double de l'autre, ou il est égal à six.

Un contresens dans les deux cas. Qu'on tourne et qu'on retourne, on ne sortira pas de cette contradiction tant que l'on parlera d'achat et de vente du travail et de la valeur du travail. C'est ce qui est arrivé aux économistes. La dernière branche de l'économie classique, l'école de Ricardo, s'effondra sur l'écueil de cette contradiction insoluble. L'économie classique aboutit à un cul de sac. Qui trouva l'issue fut Karl Marx.

Ce que les économistes avaient considéré comme les frais de production du travail étaient les frais de production non pas du travail, mais du travailleur vivant. Et ce que vendait ce travailleur au capita-

liste, ce n'était pas son travail. « A peine, en effet, commence-t-il son travail — dit Marx — que son travail a déjà cessé de lui appartenir, et il ne peut plus, par suite, le vendre. » Tout au plus pourrait-il vendre son *travail futur*, c'est-à-dire s'engager à exécuter un travail dans un temps déterminé. Mais de la sorte il ne vend pas son travail (qui devrait d'abord être exécuté); il met à la disposition du capitaliste, pour un temps déterminé (dans le salaire à la journée) ou pour exécuter un travail déterminé (dans le salaire aux pièces) sa force de travail contre un paiement déterminé; ce qu'il loue ou vend, c'est sa *force de travail*.

Mais cette force de travail fait partie de sa personne et en est inséparable. Les frais de production de cette force de travail coïncident par suite avec ses propres forces. Ce que les économistes ont appelé les frais de production du travail sont précisément les frais de production du travailleur et, par suite, de la force du travail.

Et ainsi nous pouvons retourner des frais de production de la force du travail à la *valeur* de la force du travail et déterminer la quantité de travail socialement nécessaire pour la production d'une force de travail de qualité déterminée, comme l'a fait Marx dans le chapitre de l'achat et de la vente de la force de travail (*Capital*, vol. 1, chap. 6).

Qu'advient-il maintenant, après que le travailleur a vendu au capitaliste sa force de travail, c'est-à-dire après qu'il a mis à la disposition du capitaliste sa force de travail contre un salaire convenu, à la journée ou aux pièces? Le capitaliste conduit le travailleur dans son atelier ou fabrique, où déjà se trouvent toutes les choses nécessaires au travail, matières premières, matières auxiliaires (charbon, substances colorantes, etc.), outils, machines.

Alors commence le travail de l'ouvrier. Supposons comme ci-dessus, son salaire journalier de 3 francs — qu'il les gagne à la journée ou aux pièces, peu importe. Supposons encore qu'en douze heures il ajoute aux matières premières utilisées par son travail une nouvelle valeur de 6 francs, réalisée par le capitaliste dans la vente de l'article terminé. Il en paie 3 à l'ouvrier et garde pour lui les 3 autres. Si l'ouvrier en douze heures a produit une valeur de 6 francs, en six heures il en a donc produit une de 3. Lors donc qu'il a travaillé six heures pour le capitaliste il lui a restitué l'équivalent des 3 francs reçus en salaire. Après six heures de travail ils sont quittes. Aucun ne doit à l'autre un centime.

« Halte-là! » crie à son tour le capitaliste. « J'ai nolisé l'ouvrier pour une journée entière, pour douze heures. Et six heures ne sont qu'une demi-journée. Qu'il continue à travailler gaiement jusqu'à ce que soient terminées les autres six heures — et alors, mais seulement alors nous serons quittes. » — Et l'ouvrier doit en effet se conformer au contrat accepté « spontanément », d'après lequel il s'est obligé à travailler douze heures entières pour un produit de travail qui coûte six heures de travail.

Avec le travail aux pièces il en est exactement de même. Supposons que notre ouvrier produise en douze heures douze articles. Chacun d'eux coûte en matière première et en usure de matériel 2 francs et il est vendu 2 fr. 50. Le capitaliste donnera à l'ouvrier, dans notre hypothèse, 25 centimes par article et, pour les douze, 3 francs, que l'ouvrier ne gagnera qu'en travaillant douze heures. Le capitaliste a reçu pour les douze articles 30 francs : défalcation faite des 24 francs pour matière première et usure, reste 6 francs, dont 3 lui servent à payer le salaire du travail et dont les 3 autres sont par lui encaissés. Absolument comme dans l'autre cas. Ici encore l'ouvrier travaille six heures pour lui, c'est-à-dire en échange de son salaire (une demi-heure par chacune des douze heures) et six heures pour le capitaliste.

La difficulté sur laquelle se sont brisés les meilleurs économistes, tant qu'ils sont partis de la valeur du « travail », s'évanouit dès que nous partons de la valeur de la « force du travail ». La force du travail, dans la moderne société capitaliste, est une marchandise comme toutes les autres et cependant une marchandise tout à fait spéciale. C'est-à-dire qu'elle a la singulière propriété d'être une force créatrice de valeur, et précisément, dans des conditions opportunes, source d'une valeur plus grande que celle qu'elle possède elle-même. Dans la production moderne la force du travail humain, non seulement produit en un jour une valeur plus grande que celle qu'elle possède et coûte elle-même ; mais avec toute nouvelle découverte scientifique, avec toute nouvelle invention technique, elle augmente ce *surplus* de son produit journalier sur ses frais journaliers ; la partie de la journée de travail s'abrège dans laquelle l'ouvrier produit l'équivalent de son salaire, et l'autre partie se trouve d'autant allongée dans laquelle il lui faut faire don de son travail au capitaliste sans aucune compensation.

Tel est l'organisme économique de toute la société actuelle. C'est la classe travailleuse des travailleurs qui, seule, produit toutes les valeurs, puisque la valeur n'est qu'un synonyme de travail, l'expression par laquelle la moderne société capitaliste désigne la quantité de travail, socialement nécessaire, contenu dans une marchandise déterminée. Mais ces valeurs, produites par les ouvriers, n'appartiennent pas aux ouvriers. Elles appartiennent aux propriétaires des matières premières, des machines et instruments de travail et des capitaux de réserve qui permettent à ces propriétaires d'acheter la force de travail de la classe travailleuse. Celle-ci donc ne reçoit qu'une partie, de la masse des produits qu'elle crée. L'autre partie, qui, comme nous l'avons vu, est retenue par la classe capitaliste et partagée tout au plus par elle avec la classe des propriétaires fonciers, augmente à chaque nouvelle invention et découverte, pendant que la partie attribuée à la classe travailleuse (dans l'ensemble de ses membres), ou n'augmente que très lentement et d'une façon insignifiante, ou n'augmente pas du tout et, dans certaines circonstances, peut même diminuer.

Mais ces inventions et découvertes qui se multiplient toujours plus rapidement, cette productivité du travail humain croissant de jour en jour dans des proportions inouïes, créent finalement un conflit dans lequel doit s'effondrer la présente économie capitaliste. D'un côté des richesses démesurées et une surabondance de produits qui ne peuvent trouver d'acheteurs. De l'autre, la grande masse de la société *prolétariarisée*, transformée en travailleurs salariés et pour ce incapable de s'approprier cette masse de produits. La division de la société en une petite classe extraordinairement riche et en une grande classe de salariés ne possédant rien, aboutit à une société qui étouffe dans sa propre abondance, pendant que l'immense majorité de ses membres est à peine protégée — ou ne l'est pas du tout — contre l'extrême indigence.

Cette situation se fait chaque jour plus absurde et chaque jour plus inutile. Elle *doit* être éliminée et elle le *peut*. Une nouvelle assiette sociale est possible dans laquelle disparaissent les présentes différences de classe. En effet — peut-être après une courte période de transition, quelque peu critique, mais en tous cas très utile moralement — les immenses forces productives déjà existantes seront utilisées selon un plan rationnel et ultérieurement perfectionnées ; et la masse toujours croissante de tout ce qui sert à la vie, au bien-être, et à l'éducation et exercice de toutes les facultés physiques et psychiques de l'homme, sera mise proportionnellement à la disposition de tous les membres de la société, tous également tenus au tribut du travail.

Et que les travailleurs soient de plus en plus résolus à conquérir cette nouvelle assiette sociale, c'est ce qu'attestera des deux côtés de l'Océan le 1<sup>er</sup> mai prochain.

FRÉDÉRIC ENGELS.

Londres, 30 avril 1891.

---

## LA PAUVRETÉ, C'EST L'ESCLAVAGE

---

Liberté! Liberté! mot sonore, doux songe  
Que vingt siècles encor n'ont pu réaliser!  
Si tu veux que ce mot ne soit plus un mensonge,  
Peuple, c'est le travail qu'il faut organiser.  
Tant que tu traîneras de rivage en rivage  
Le boulet du mépris et de la pauvreté,  
Ne parle pas de liberté :  
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— J'ai quitté ma chaumière et les champs pour la ville;  
D'un favori des cours je me suis fait laquais.  
Je déplore parfois ma condition servile;  
Mais j'ai toujours du pain dont souvent je manquais.  
Si tu portes encor dans un honteux servage  
Le sceau que t'imprima la domesticité,  
Ne parle pas de liberté :  
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— Passant, je veux te rendre heureux; approche, écoute :  
Daigne de ma misère avoir compassion.  
J'avais faim, j'étais belle, et bientôt sur ma route  
Un abîme s'ouvrit... la prostitution!  
— O femme dont la honte a flétri le visage,  
Femme qui pour tous biens as reçu la beauté,  
Ne parle pas de liberté :  
La pauvreté, c'est l'esclavage.

Le pauvre, en ses haillons, sait bien qu'il n'est pas libre,  
Lorsqu'il passe, courbé, près des riches hautains,  
Seul le travail viendra rétablir l'équilibre  
Entre les deux plateaux de nos divers destins.  
Mais tant que pauvre et riche, en un duel sauvage,  
Déchireront tes flancs, vieille société,  
Ne parle pas de liberté :  
La pauvreté, c'est l'esclavage.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

---

## PENSÉES COMICO-PHILOSOPHIQUES

---

Lorsque la liberté est ravie, cela ne veut pas dire qu'elle est contente.

H. BRIOLET.

Qui donc découvrira un remède à la misère? Ne trouve-t-on pas la *panne assez universelle*?

On deviendrait beaucoup plus riche si 2 et 2 faisaient 5.

Ceux qui mangent gras le vendredi sont des libres-*panseurs*.

Si la vie future n'est qu'une farce, l'homme qui y ajoute foi en sera le dindon.

JULES JOUR.

Qu'appelle-t-on cercles parlementaires? Ce sont des endroits où l'on tourne.

La vérité est toute nue; malgré cela, on a encore beaucoup de peine à la découvrir.

Dans le commerce, plus l'on cultive la carotte, plus vite l'on va planter ses choux.

A force de vouloir introduire le doigt de Dieu dans tout, le clergé se l'est mis dans l'œil.

C'est à Lourdes qu'il faut aller pour guérir les maladies de foie.

C'est quand la lune diminue qu'elle va en croissant.

En envoyant ses enfants à l'école de la calotte, il faut s'attendre à ce qu'ils reviennent gillés.

Le mirliton est l'instrument le plus parfait, puisqu'il réunit la musique et la poésie.

Les étudiants et les maladies doivent suivre leur cours.

Pour mourir en odeur de sainteté, il faut avoir mené une *vie d'ange*.

Les bras du prolétaire sont les pépites du trésor du riche.

Un patron est un cauchemar donné par le besoin.

J'épouserai plus volontiers une petite femme qu'une grande, par cette raison que de deux maux il faut choisir le moindre.

Ceux qui ont de l'argent peuvent, dit-on, se passer de tout. Cela est encore plus vrai pour ceux qui n'en ont pas.

Album.

« Ceux-là, seuls, rient des belles-mères, qui n'en ont pas ; quand ils en ont, ils n'en rient plus. »

Un avocat sans clientèle  
Était dans une dèche telle,  
Que ses habits, son pardessus,  
Ses discours — étaient décousus...  
Et ses jours étaient moroses.

MORALE

Pas d'effets sans causes...

Au café.

— Garçon, vous me donnerez un marc. Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Oh ! moi, le marc saouillant, je prendrai une gomme.

## STATISTIQUES DIVERSES

### Statistique des grèves en France de 1874 à 1887

Années	Nombre total des grèves	Nombre des grèves dont la durée est connue	Durée des grèves en jours	Nombre des grévistes	Durée moyenne des grèves en jours	Nombre de grèves dont on a connu le nombre d'ouvriers	Nombre moyen des grévistes	RESULTATS des grèves		
								Favorables aux ouvriers (A)	Transactions (B)	Défavorables (C)
1874	21	18	218	2.730	12	11	257	18	27	55
1875	27	26	371	8.544	14	22	387	14	33	53
1876	50	36	537	7.173	15	30	239	31	25	44
1877	30	19	566 <sup>1</sup>	4.062	30 <sup>2</sup>	18	250	16	16	68
1878	34	16	183	6.207	11	23	269	22	22	56
1879 <sup>4</sup>	53	42	659	43.283	16	36	1.200	29	18	53
1880	65	54	848	28.526	16	59	485	27	21	52
1881	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1882	182	157	3.696	42.156	23	136	311	29	17	54
1883	144	141	1.442	32.908	10	140	235	35	11	54
1884 <sup>3</sup>	90	90	1.455	23.702	16	90	263	30	3	67
1885	108	100	1.056	16.671	10	108	154	19	17	54
1886 <sup>5</sup>	161	148	1.787	19.556	»	»	»	»	»	»
1887 <sup>5</sup>	108	73	732	10.417	»	»	»	»	»	»
<b>Totaux</b>	<b>1073</b>	<b>920</b>	<b>13.550</b>	<b>246.235</b>	<b>173</b>	<b>673</b>	<b>4.059</b>	<b>270</b>	<b>210</b>	<b>610</b>
<b>Moyennes</b>	<b>83</b>	<b>71</b>	<b>1.042</b>	<b>18.941</b>	<b>16</b>	<b>61</b>	<b>369</b>	<b>25</b>	<b>19</b>	<b>55</b>

(A) Satisfaction donnée aux grévistes.

(B) Satisfaction donnée en partie aux grévistes après entente avec les patrons.

(C) Ouvriers remplacés ou ayant repris le travail aux anciennes conditions.

(1) Y compris 455 jours de grève des selliers, à Paris.

(2) Y compris la grève des selliers, qui n'a pas duré moins de 455 jours; cette durée se réduit à 6 jours, en ne comprenant pas la grève des selliers.

(3) Grève d'Anzin entre autres, avec 10,150 grévistes.

(4) Grève des menuisiers de Paris, entre autres, avec 20,000 grévistes.

(5) Le nombre des journées de travail perdues est évalué à 87,803 pour 1887, et à 445,974 pour 1886. La grève de Decazeville, 27 janvier 1886, comptant à elle seule pour 240,000 journées; celle des tisseurs d'Amplepuis, 16 juin, 45,000; celle des tisseurs de Saint-Quentin, 30 janvier, 18,122 journées perdues. — En 1887, les grèves les plus importantes sont celles des fleuristes, à Roubaix le 2 juillet, 6,900 journées perdues; celle des tisseurs, à Armentières, 11 juin, 5,200; celle des mouleurs, à Revin et Laison, dans les Ardennes, le 2 novembre, 4,950 journées perdues.

En général, les grèves sont plus fréquentes au commencement de l'année qu'à la fin, surtout aux mois de mars, avril et mai; c'est en septembre, novembre et décembre qu'on en a signalé le moins. Il est légitime de penser que les grèves ont plutôt tendance à éclater lorsque le travail industriel est dans toute son activité que dans les mois de l'année pendant lesquels le travail languit.

Au point de vue de la répartition géographique des grèves, on constate les différences très sensibles dans les diverses parties de la France. Ces différences s'expliquent par le caractère plus ou moins industriel des départements; en effet, il n'y a pas d'exemple, parmi les 804 grèves (éclatées de 1874 à 1885), d'une grève agricole.

En ce qui concerne les causes des grèves, les plus fréquentes ont été, pour l'époque 1874-1885, les demandes d'augmentation de salaires.....	44.0 0/0
La diminution des salaires.....	22.0 0/0
Divers griefs non spécifiés concernant les conditions du travail.....	11.0 0/0
Demande de réduction des heures de travail.....	5.6
Demande de renvoi d'un supérieur.....	3.0
Autres causes.....	14.4

Le dépouillement des rapports des préfets n'a pas permis de distinguer d'une façon précise le nombre des femmes parmi les grévistes. Aussi la statistique générale se borne-t-elle (pour 1874-1885) à signaler le nombre des grèves dans les industries qui n'emploient que des bras féminins. On en a signalé, de 1874 à 1885, en tout 27, c'est-à-dire 3 ou 4 0/0 du total des grèves signalées.

Nous avons choisi la date de 1874 pour cette statistique, parce que le mouvement actuel des grèves semble dater de cette époque.

Le nombre des grèves semble augmenter au moment des crises (*krach* 1881), mais surtout dans les périodes d'activité (1886: reprise des affaires, et surtout en 1889: année d'activité exceptionnelle à cause de l'Exposition universelle).

Depuis 1882 on n'a constaté aucune grève dans les départements agricoles.

Les grèves durent peu, malgré l'opinion généralement admise. En résumé 600 grèves sur 1,000 ont duré moins de 10 jours et 45 de 50 à 100 jours. Plus de la moitié des grèves n'a duré que 3 à 4 jours et avait en moyenne moins de 100 grévistes par grève.

L'article ci-dessus se base sur les données d'une étude très détaillée fournie au *Génie civil* du 21 et 28 mars 1891 par M. V. Curquan. L'auteur y reproduit textuellement quelques phrases d'un article antérieur et publié par le *Bulletin du ministère des finances* (année 1889, sept., 262).

Années	Nombre de grèves dont il a été possible de connaître la durée et le nombre d'ouvriers	Nombre total de journées de travail perdues	NOMBRE MOYEN de journées de travail perdues	
			PAR GRÈVE	PAR OUVRIER
1874	11	27.120	2.455	10
1875	21	263.875	12.550	32
1876	25	89.355	3.580	15
1877	13	26.072	2.000	8
1878	15	196.360	13.100	48
1879	28	1.956.992	69.850	58
1880	49	362.621	7.382	15
1881	»	»	»	»
1882	138	868.553	6.300	20
1883	138	598.212	4.340	19
1884	91	930.280	10.220	39
1885	100	189.927	1.899	12
1886	141	503.364	3.560	26
1887	66	87.803	1.330	12

D'après notre statistique, c'est plus de 20 millions de journées de travail qui, en France seulement, auraient été perdues pendant les vingt dernières années, pour ne parler que de celles-là. Chaque grève fait perdre, en moyenne, 6,000 journées à l'industrie et aux ouvriers; c'est donc, en mettant à 3 fr. 50 la moyenne du salaire de l'ouvrier, une somme de 20,000 francs perdue par l'ensemble des grévistes, à chaque grève, et une centaine de francs perdus pour chacun d'eux.

Pour les grèves infructueuses, la perte subie par les familles ouvrières est sans compensation, et leur situation après la grève est d'autant plus désastreuse que l'interruption du travail a duré plus longtemps. Non seulement l'ouvrier n'a rien gagné, rien économisé, mais encore il a absorbé l'épargne qu'il aura pu avoir.

En supposant qu'une grève de 16 jours (moyenne) de durée, dont l'issue a été favorable aux ouvriers, leur procure une plus-value de salaire de 1/10, ce qui peut être considéré comme un maximum, il leur faut travailler pendant 160 jours pour recouvrer les sommes qu'ils ont perdues.

M. Carroll Wright (voir ci-dessous) a calculé que la perte des salaires était, aux Etats-Unis de 12,000 à 13,000 francs pour l'ensemble des ouvriers d'un établissement et de 200 francs par chaque participant.

### Statistique des grèves aux Etats-Unis, de 1881 à 1886 <sup>(1)</sup>

Années	Nombre des grèves	Nombre des grévistes	GRÉVISTES		
			ayant réussi	ayant partiellement réussi	ayant échoué
1881	471	129.521	55.600	17.482	56.439
1882	454	154.671	45.746	7.112	101.813
1883	478	149.763	55.140	17.024	77.599
1884	443	147.054	52.736	5.044	89.274
1885	645	242.705	115.375	23.855	103.475
1886	1.411	499.489	193.986	73.459	231.796
	3.902	1.323.203	518.583	143.976	660.396

Dans l'effectif total des grévistes, les femmes n'entrent que pour 11 à 12 0/0. M. Wright calcule que la cessation de salaire résultant des grèves ouvrières a produit, pour les ouvriers, une perte de 51.814.723 dollars (plus de 40 dollars par tête) pendant les six années, non compris les sommes dépensées pour soutenir la grève, soit 3,324,557 dollars. Les patrons ayant de plus perdu dans la diminution de production, une somme totale de 30,701,553 dollars, il en résulte que les 3,902 grèves ouvrières des années 1881-1886 ont fait perdre aux classes laborieuses et industrielles des Etats-Unis une somme totale dépassant 80 millions de dollars.

Pour les grèves infructueuses, la perte est sans compensation. Dans les cas où les ouvriers ont eu gain de cause, M. Wright calcule que l'augmentation du salaire quotidien a été en moyenne de 27 cents et qu'il a fallu d'abord 76 journées de travail, au tarif nouveau, pour compenser la perte résultant de la grève.

Dans les cas où il y a transaction, l'augmentation moyenne du salaire se réduit à 12 cents et le nombre des journées nécessaires pour reconstituer les sommes perdues monte à 361.

1. Voir " Strikes and Lockouts ", par Carroll Wright, chef du Bureau of Labor de Washington

## *Budgets des Recettes et des Dépenses totales de quelques Etats*

ainsi que les dépenses de guerre et marine, en comparaison avec celles de l'instruction publique

PAR MILLIONS DE FRANCS

Exercices	ÉTATS	RECETTES	DÉPENSES	Intérêts de la Dette publique	Guerre et Marine	Instruction publique	DETTE	Liste civile
1890-91	Allemagne.....	1.600 1/2	1.575 1/2	58 1/4	1.031	(?)	1.064 1/2 (?)	(?)
1888-89	Italie.....	1.977 1/2	1.964 1/2	531	483	40	11.827 3/4	(?)
1888	Autriche.....	1.293 1/2	1.346 1/4	353 1/2	427	27 1/2	10.458	11 3/4
1888	Hongrie.....	970	905	12 3/4		(?)	260 3/4	11 1/2
1890	Russie.....	2.749	2.749	772	794	66 1/2	18.170	36 1/2
1890	France.....	3.522	3.521 1/2	1.318 1/4	928	156 1/2	39.000	1 1/4
1888	Belgique.....	346 1/2	355 1/2	96 1/2	50	22	1.943	4 1/2
1887-88	Norwège .. . . .	61 3/4	62 3/4	12 3/4 (?)	13 1/2	6	146 1/2	1/2
1888-89	Danemark.....	77 3/4	83 1/2	10	36 1/4	4 1/2	142 1/2	1 3/4
1889-90	Grande-Bretagne.	1.851 1/2	1.770 1/4	624	826 3/4	127 3/4	17.401	10 1/2
1889	Etats-Unis.....	3.379 1/2	3.304 3/4	(?)	351 3/4	(?)	1.705	(?)

## L'exploitation capitaliste

Il n'y a plus aucun doute que le salaire des travailleurs, abandonné à l'arbitraire de l'offre et de la demande, ne représente qu'une partie des valeurs créées par ces travailleurs, qui sont persuadés, et avec raison, que dans cette différence entre ce qu'ils produisent et ce qu'ils reçoivent git la principale cause de leur misère.

Pour que les travailleurs puissent bien se rendre compte de *combien ils sont volés*, nous puiserons dans une statistique officielle, les chiffres suivants relatifs à l'industrie minière, en Italie, pour l'année 1883 :

Les mines de *pyrite de fer* ont donné 53,800 quintaux de minerai d'une valeur totale de 57,600 fr.

Le personnel extracteur, au nombre de 108 ouvriers, à raison de 278 journées de travail par an et de 1 fr. 87 par jour, a reçu 56,186 francs.

Soit en moins de leur produit : 1,417 fr.

Les mines d'or ont donné 54,797 quintaux de minerai d'une valeur de 118,091 fr.

Les ouvriers, au nombre de 1,254, à raison de 50 journées de travail et de 1 fr. 85 par journée, ont reçu 115,995 fr.

Soit en moins de leur produit : 3,096 fr.

Les mines d'anthracite ont donné 4,200 quintaux d'une valeur de 12,080 fr.

Les ouvriers, au nombre de 6, à raison de 125 journées de travail et de 1 fr. 69 par journée, ont reçu 1,267 fr.

Soit en moins de son produit : 11,013 fr.

Les mines de schistes bitumeux ont donné 67,970 quintaux d'une valeur de 60,493 fr.

Les ouvriers, au nombre de 125, à raison de 300 journées de travail et de 1 fr. 26 par journée, ont reçu 47,250 fr.

Soit en moins : 13,240 fr.

Les mines d'alun ont donné 30,700 quintaux d'une valeur de 43,890 fr.

Les ouvriers, au nombre de 88, à raison de 152 journées de travail et de 1 fr. 86 par journée, ont reçu 21,495 fr.

Soit en moins : 19,395 fr.

Les mines de nickel et de cobalt ont donné 37,148 quintaux d'une valeur de 142,732 fr.

Les ouvriers, au nombre de 184, à raison de 208 journées de travail et de 2 fr. 11 par journée, ont reçu 80,063 fr.

Soit en moins : 62,669 fr.

Les mines de mercure ont donné 51,781 quintaux d'une valeur de 181,424 fr.

Les ouvriers, au nombre de 214, à raison de 290 journées de travail et de 1 fr. 36 par journée, ont reçu 84,869 fr.

Soit en moins : 96,555 fr.

Les mines d'asphalte ont donné 71,100 quintaux, d'une valeur de 135,696 fr.

Les ouvriers, au nombre de 101, à raison de 152 journées de travail et de 1 fr. 43 par journée, ont reçu 22,063 fr.

Soit en moins : 113,633 fr.

Les mines de manganèse ont donné 25,360 quintaux d'une valeur de 212,180 fr.

Les ouvriers, au nombre de 277, à raison de 214 journées de travail et de 1 fr. 60 par journée, ont reçu 95,465 fr.

Soit en moins : 116,715 fr.

Les mines de cuivre ont donné 266,628 quintaux d'une valeur de 1,026,813 fr.

Les ouvriers, au nombre de 1,258, à raison de 290 journées de travail et de 1 fr. 27 par journée, ont reçu 462,807 fr.

Soit en moins : 564,006 fr.

Les mines de lignite ont donné 1,103,054 quintaux, d'une valeur de 1,405,858 fr.

Les ouvriers, au nombre de 1,849, à raison de 239 journées de travail et de 1 fr. 78 par journée, ont reçu 797,141 fr.

Soit en moins : 608,714 fr.

Les mines d'acide borique ont donné 18,471 quintaux, d'une valeur de 1,827,200 fr.

Les ouvriers, au nombre de 270, à raison de 300 journées de travail et de 1 fr. 60 par journée, ont reçu 129,600 fr.

Soit en moins : 1,697,600 fr.

Les mines de fer ont donné 2,601,989 quintaux, d'une valeur de 3,218,274 fr.

Les ouvriers, au nombre de 1,814, à raison de 244 journées de travail et de 1 fr. 67 par journée, ont reçu 747,010 fr.

Soit en moins : 2,771,224 fr.

Les mines de zinc ont donné 790,478 quintaux, d'une valeur de 5,403,609 fr.

Les ouvriers, au nombre de 3,687, à raison de 183 journées de travail et de 3 fr. 04 par journée, ont reçu une somme de 2,293,151 francs.

Soit en moins : 3,110,458 fr.

Les mines de plomb argentifère ont donné 332,833 quintaux, d'une valeur de 7,332,531 fr.

Les ouvriers, au nombre de 5,100, à raison de 180 journées de travail et 2 fr. 35 par journée, ont reçu 2,340,244 fr.

Soit en moins : 4,993,387 fr.

Les mines de soufre ont donné 2,802,417 quintaux, d'une valeur de 34.584,930 fr.

Les ouvriers, au nombre de 22,817, à raison de 225 journées de travail, et de 3 fr. 39 par journée, ont reçu 17,437,701 fr.

Soit en moins : 17,147,289 fr.

En somme, sur les 57,130,360 fr. qu'ils ont arrachés au plus profond du sol, au prix d'une année de fatigues, de 62 morts et de 504 blessés (toujours au dire des statistiques officielles), les 33,643 mineurs d'au delà les Alpes, ne sont restés en possession que de 24,770,738 fr., soit à peine 43 0/0.

La part des propriétaires, des capitalistes, le prélèvement opéré par leur oisiveté sur le travail, sur l'existence d'autrui, a été selon la matière :

De 80 0/0 pour l'alun, de 90 0/0 pour la lignite, de 100 0/0 pour le mercure et le soufre, de 110 0/0 pour le cuivre, de 120 0/0 pour le zinc et le manganèse, de plus de 200 0/0 pour le plomb, de 300 pour l'argent, de 390 0/0 pour le nickel et le cobalt, de 500 0/0 pour l'asphalte, de 600 0/0 pour le fer, de 1,000 0/0 pour l'an-thracite, de 1,300 0/0 pour l'acide borique, et de 140 0/0 sur l'ensemble de la production minière.

C'est-à-dire que chacun de ces travailleurs de dessous terre, alors qu'il ne percevait sur son produit annuel de 1532 fr. que 620 fr. (moins de 2 fr. par jour), avec lesquels il lui a fallu vivre et faire vivre sa femme et ses enfants, a dû servir à ses maîtres une rente de 856 fr.

### L'homicide social

D'après le docteur Bertillon, qui est le premier démographe de France, sur 1,000 êtres humains nés à la même date, il en meurt, selon les classes :

	Classe riche	Classe pauvre
Avant 5 ans.....	57	345
— 10 — .....	62	434
— 20 — .....	124	592
— 30 — .....	204	514
— 40 — .....	305	604
— 50 — .....	443	717
— 60 — .....	602	828
— 70 — .....	765	935

Une autre statistique du même docteur établit que la *misère tue annuellement*, en France, *quatre-vingt-dix mille individus*.

### Les victimes du grisou

*Mille morts en quinze ans*

Presque journellement des explosions de grisou se produisent soit dans une mine, soit dans une autre. La plupart du temps, elles ne causent que des dégâts matériels faciles à réparer. Mais il est pénible de constater qu'à côté de ces explosions inoffensives, il s'en produit fréquemment d'autres qui coûtent la vie à des ouvriers, et qu'il ne se passe pas d'année où une grande catastrophe ne vienne jeter la désolation dans tout un pays.

Depuis quinze ans seulement, plus de mille ouvriers ont été tués par le grisou, dans les houillères françaises.

En 1876, le nombre des morts s'éleva à 491, celui des blessés à 17. Le bassin de la Loire fournit la presque totalité des victimes; l'explosion du puits Jabin, à Terre-Noire, survenue le 4 février, cause la mort de 186 ouvriers.

En 1877, le nombre des morts est de 52, celui des blessés de 36. Le 14 février, au puits Sainte-Barbe, à Boussagues, dans l'Hérault, 45 ouvriers sont tués, 1 est blessé.

1878 nous donne 16 morts et 26 blessés. L'explosion du puits Sainte-Barbe, au Martoret, dans le bassin de la Loire, tue 11 ouvriers et en blesse 4.

En 1879, le grisou a causé la mort de 16 ouvriers, tous tués au puits Magny, à Ronchamp (Haute-Saône), le 1<sup>er</sup> septembre; 24 mineurs sont blessés dans divers accidents.

En 1880, le total des tués est de 15, celui des blessés de 25. On n'a à déplorer aucune grande catastrophe.

Les années 1881, 1883, 1884, ne comptent que des explosions peu importantes. Le nombre des victimes est relativement faible dans cette période : 23 morts, 33 blessés en 1881; 12 morts, 22 blessés en 1882; 38 morts, 37 blessés en 1883; 22 morts, 23 blessés en 1884.

En 1885, le grisou et les poussières charbonneuses s'enflamment subitement à la suite d'un coup de mine, le 14 janvier, à Courcelles-lès-Lens (Pas-de-Calais); 10 ouvriers sont tués, 4 blessés. Pour l'ensemble des mines, le total des morts de l'année est de 42, celui des blessés de 28.

En 1886, nous avons 24 tués et 14 blessés. Un éboulement

partiel, qui se produit le 24 juin dans une des galeries du puits Saint-Charles, à Ronchamp, détermine dans la galerie inférieure une explosion qui tue 23 ouvriers et en blesse 1.

En 1887, le nombre des morts s'élève à 84, celui des blessés à 27. Le 1<sup>er</sup> mars, une explosion de grisou, survenue au puits Chatelus (Loire), cause un incendie général de la mine : 79 ouvriers sont tués, 6 sont blessés. Le feu oblige à abandonner une partie des corps des victimes, qui ne sont retrouvés que plusieurs mois plus tard.

En 1888, 56 mineurs sont tués, 22 sont blessés.

49 ouvriers trouvent la mort dans la catastrophe de Campagnac, le 3 novembre.

L'explosion est due, dans cette circonstance, à l'irruption subite dans la mine d'une masse énorme de grisou provenant d'un soufflard ; cette masse produit un vif courant d'air qui, en venant frapper les lampes, provoque la sortie de la flamme à l'extérieur du tamis.

Le relevé du nombre des victimes pour l'année 1889 n'a pu encore être fait. Mais une seule explosion, celle de Verpillieux, survenue le 3 juillet, a causé la mort de 207 ouvriers.

Enfin, il y a quelque temps, l'explosion du puits Pélissier, à Villebœuf, faisait 118 victimes.

Tel est le triste bilan des quinze dernières années.

Soit un total de 916 morts, sans compter ceux des années 1889-1890, dont le relevé n'a pas encore été fait.

---

## UN PEU DE RELIGION

---

L'homme a dit : Faisons Dieu, qu'il soit à notre image.  
Dieu fut, et l'ouvrier adora son ouvrage.

SYLVAIN MARÉCHAL.

### La Révélation

Croyez-vous à la révélation ?

Il y a autant de révélations sur la terre qu'il y a de religions. Partout les hommes ont cherché à appuyer leurs imaginations de l'autorité du ciel. Chaque révélation se prétend fondée sur des preuves incontestables. Chacun dit avoir l'évidence pour soi. J'examine, je les vois toutes se contredire les unes les autres, et toutes contredire la raison ; je vois partout des amas d'absurdités qui me font pitié pour la faiblesse de l'esprit humain ; et je me dis : A quoi sert de tromper les hommes ?

DIDEROT (*Introduction aux grands Principes*).

Une religion vraie, intéressant tous les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente ; aucune n'a ces trois caractères, toutes sont donc trois fois démontrées fausses.

DIDEROT.

Plus les laïques seront éclairés, moins les prêtres pourront faire du mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs et de les amener peu à peu jusqu'à être citoyens.

VOLTAIRE.

Sans peine il croit en Dieu, ce Midas indolent,  
Qui de la table au lit, alternativement,  
Passe, sur des tapis de roses sans épine :  
Il est payé pour croire à la bonté divine.  
Il ne voit point de mal ; tout est bien à ses yeux,  
Et jamais il n'a su le nom d'un malheureux.  
Mais moi, placé plus près du toit des misérables,  
Témoin trop impuissant des maux de mes semblables,  
Une colère impie alors vient m'emflammer.  
Et si je pense à Dieu, c'est pour le blasphémer.

SYLVAIN MARÉCHAL.

L'enthousiasme commence, la fourberie achève.

Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,

On finit par être fripon.

VOLTAIRE.

### Quatrain sur le mot Dieu

Amis ! il ne faut plus qu'un nom nous en impose,  
Quand surtout il causa tant d'abus, tant de maux ;  
Idolâtrer un nom quand on n'a pas la chose,  
Cela peut s'appeler le délire des sots.

TRACY DE LA BOISSIÈRE.

### La descente de croix

La science étant apparue,  
Dit Jésus, je lâche la croix !  
Au profit du pape et des rois,  
J'ai fait assez le pied de grue.

J'étouffe en vos dogmes étroits ;  
Je suis un homme de la rue,  
Pour la Commune toute crue.  
Je ne l'ai pas mâché, je crois !

Ah ! vous vous dites mes apôtres,  
Crétins crétinisant les autres,  
Châteurs de peuple, boute-feu,

Laissez-moi partir, valetaille ;  
Car pour être votre bon Dieu,  
Je ne suis pas assez canaille !

EUGÈNE POTTIER.

## CORSI E RICORSI

---

Le mot « sociologie » est d'hier, mais la sociologie est de date bien ancienne, puisque la *Politique* d'Aristote est déjà un effort pour formuler les lois de l'évolution sociale. Parmi les penseurs qui ont marché sur les traces d'Aristote, l'un des plus connus est l'Italien Vico, et il dut son succès à une vue en apparence absolument paradoxale, mais qui, pourtant, comme tous les paradoxes, contient une part de vérité. Suivant Vico, l'évolution des sociétés n'est ni progressive, ni régressive ; elle est cyclique ; toutes les aspirations, toutes les révolutions, guerres, etc., ont pour résultat dernier de pousser les groupes humains sur une sorte de piste circulaire, alternativement ascendante et descendante. A jamais prisonnières dans ce cercle fermé, les sociétés tournent sans cesse, revenant toujours à leur point de départ, allant du progrès à la décadence, puis de la décadence au progrès, des longs espoirs à la désespérance et réciproquement. Ce sont d'inutiles allées et venues, des *corsi e ricorsi*, usant les efforts successifs des générations et il en sera fatalement ainsi jusqu'à l'extinction du genre humain. Dans son premier ouvrage, Chateaubriand, tout jeune encore, adopta avec empressement la désolante formule de Vico, beau thème pour des lamentations littéraires et un pessimisme d'apparat.

Pourtant la théorie de Vico répond à un certain noyau de vérité. Oui, si l'on embrasse d'un coup d'œil l'évolution sociale, depuis l'anarchie primitive jusqu'aux civilisations en apparence raffinées, on voit les sociétés mûries ou vieilles s'agiter sous le poids d'un intolérable mal-être et, pour en sortir, aspirer vers des institutions, des formes sociales, qui rappellent les origines. Mais, si l'on veut bien aller au fond des choses, on s'aperçoit vite que l'analogie est tout extérieure et qu'il ne s'agit pas de rebrousser chemin. Le socialisme des peuples développés diffère de celui des sauvages autant que l'athéisme raisonné d'un Lucrèce diffère de l'athéisme inconscient d'un Cafre ; seulement le socialisme, qui a protégé l'enfance de toutes les sociétés, tend toujours à reparaitre pour sauver leur âge mûr de la décadence et de la mort. Partout et toujours la cellule ovulaire des sociétés a été le clan, le clan consanguin, petit groupe où la solidarité est étroite, où tout est à tous, où personne n'est abandonné, mais où personne n'est libre ; car de rigides coutumes ayant force de loi règlent tous les actes de la vie et l'individualisme n'est même pas soupçonné. Dans toutes les races, dans tous les temps, ce clan communau-

taire, ainsi que l'attestent l'histoire et l'ethnographie, a été la première unité sociale et il n'en pouvait être autrement.

Nus, mal armés, bien voisins encore de l'animalité, les premiers hommes, obligés de disputer leur vie à mille ennemis, à d'incessants dangers, n'ont réussi à maintenir leur droit à l'existence qu'en faisant une force collective de leurs faiblesses individuelles : pour eux, l'isolement, c'était la mort.

Enorme a été la durée de ce régime du clan, à la fois tutélaire et oppressif ; car les formes sociales se modifient d'autant plus lentement qu'elles sont plus primitives. Longtemps la fédération des clans en tribus, l'union des tribus en nations laissèrent subsister le clan consanguin et, après une incalculable durée dans les ténèbres de la préhistoire, le clan, modifié sans doute, mais très solidaire encore, se retrouve à l'aurore des temps historiques.

Mais, à la condition de persister suffisamment, les institutions sociales créent dans le cerveau humain des instincts, des sentiments, qui leur sont corrélatifs, et c'est de cette longue phase communautaire, perdue à nos yeux dans la nuit du passé, que dérive le plus clair des tendances altruistes, vivantes aujourd'hui encore dans nos sociétés où l'égoïsme a le champ libre.

La solide unité du clan primitif avait été cimentée par les impérieuses nécessités de la lutte pour l'existence. Grâce à cette solidarité des efforts, les sociétés finirent par avoir bataille gagnée contre les ennemis de toute sorte, qui menaçaient leur berceau. Quand le danger devint moins pressant, la contrainte communautaire devint incommode à subir, l'individu s'efforça d'abord d'en relâcher, puis d'en rompre les liens ; en résumé, l'égoïsme entra en lutte ouverte avec l'altruisme et, au cours des siècles, finit par en triompher, au point qu'à l'antique règle : « Tous pour chacun ; chacun pour tous », se substitua l'égoïste devise : « Tous contre chacun ; chacun contre tous ».

Toutes les grandes sociétés du passé ont abouti à cette phase de désorganisation morale et toutes y ont trouvé leur perte, car elle s'attaque aux forces vives du corps social. Il en est, qui, avant de succomber, ont fait de tardifs efforts pour ressusciter dans les cœurs la fraternité des vieux âges. Au sein de la décadence gréco-romaine, le christianisme fut une tentative de ce genre et son succès, succès impuissant, tint à l'esprit de charité, d'égalité, qui lui servit tout d'abord d'auréole. Toujours la souffrance sociale, poussée jusqu'à une suffisante acuité, réveille dans le cerveau humain de vieux sentiments altruistes, latents durant la prospérité. Le confus souvenir d'un temps où l'individu en besoin ou en péril pouvait compter sur l'appui de ses compagnons flotte confusément dans la mémoire de l'humanité dite civilisée, comme celui d'un âge d'or évanoui.

C'est dans une de ces périodes de retour, que s'engagent aujourd'hui nos sociétés à civilisation individualiste et mercantile, et c'est pour elles une question de vie ou de mort. Il y a là, dans une certaine mesure, un de ces *ricorsi* signalés par Vico. Mais combien l'idéal communautaire, auquel nous commençons à aspirer, diffère de l'organisation étroite du clan primitif !

Dans leur duel acharné avec leurs ennemis de toute sorte, nos très lointains ancêtres ne pouvaient avoir qu'un souci : subsister à tout prix. A leurs yeux, l'individu n'avait de raison d'être qu'à titre de membre de la communauté ; il ne pouvait être question de laisser le champ libre à son développement personnel. Mais l'homme contemporain a goûté de la liberté individuelle ; souvent même il s'en est enivré ; y renoncer totalement lui serait impossible ; cette liberté est d'ailleurs indispensable au progrès des arts, des sciences, des idées ; la conquiesquer tout entière n'est du reste pas nécessaire. De nos jours, l'outillage et l'armement des sociétés civilisées ont une telle puissance, que, pour vivre, durer, progresser, elles n'ont plus besoin d'absorber la totalité des efforts individuels, d'immoler la personnalité à la communauté. C'est même pour assurer à chaque citoyen une somme suffisante de repos, de loisir, de liberté physique, morale et intellectuelle que notre socialisme réclame une équitable répartition du labeur et des ressources. Il demande que chacun donne à la communauté une portion de son activité, mais seulement la portion strictement nécessaire à la prospérité commune. Il veut que tous prennent leur part de fardeau pour que personne n'en soit écrasé. Il lui semble à la fois inique et absurde que tout l'effort soit d'un côté, tout le repos et toutes les jouissances de l'autre, que les uns meurent de faim et de misère pour permettre aux autres de crever d'indigestion.

La marée montante de idées socialistes ne s'arrêtera pas à mi-chemin ; elle atteindra son but bon gré, mal gré. Mais, pour cela les violences, les secousses, les convulsions ne sont pas absolument nécessaires. La question sociale se pose ; elle doit être résolue et elle peut l'être pacifiquement, si, dans tous les camps, on sait suffisamment élever son esprit et élargir son cœur.

CH. LETOURNEAU.

---

## VÆ VICTIS

---

En tout pays et sous tous les régimes antérieurs à celui que nous subissons dans le nôtre, il y eut diverses manières d'écarter ou de briser ceux par qui l'on redoute d'être évincé tôt ou

tard et remplacé. Si, dans ce temps-ci, les politiciens, entre autres les opportunistes, savent à peu près toutes celles dont on se défait ouvertement ou non des radicaux ou des socialistes réputés dangereux, il en est une, étrange et sournoise entre cent et mille, qu'ils ont peut-être inventée et dont fut victime un artiste de fort bel avenir et d'un caractère assez rare de nos jours, où fleurit cette coterie laïque, aussi perfide et non moins incapable envers quiconque la brave ou la dédaigne. qu'autrefois, à l'égard de ses contempteurs, la secte religieuse fondée, il n'y a guère plus de deux siècles, par le morose Ignace de Loyola. Fils de plébéiens et n'ayant pas honte d'en convenir, ainsi que la plupart de nos modernes bourgeois qui s'escriment sans cesse à déguiser leur nom partronymique, afin qu'on ne reconnaisse pas en eux le descendant du porcher ou du roulier de tel hameau du Nord ou du Midi, l'un des vaincus, sur lesquels s'appesantit plus cruellement le sort contraire et de qui je retrace à grands traits ici la fin tragique, Jules Héreau, que, dès son adolescence, les toiles de Millet ou de Troyon avaient transporté d'admiration et qui, lorsque la Commune éclata, maniait déjà le pinceau comme un maître, au lieu de se conduire en renégat de sa caste et de sa famille, à l'instar de tant d'indignes enfants du peuple, épousa la vieille querelle des laborieux contre les fainéants et combattit avec eux et pour eux sous leur rouge drapeau. Remarqué, puis apprécié par Delescluze et quelques autres membres du conseil amis des lettres et des arts, il fut bientôt nommé conservateur ou sous-conservateur au Musée du Louvre et travailla dans les galeries de ce palais avec non moins de zèle que précédemment sur les bastions et dans les rues de la ville. A quoi, sinon à qui dut-il de ne pas être fusillé de même que ce doux et simple Tony Moilin, dont l'atroce agonie sera reprochée éternellement aux bourreaux de Versailles ? On l'ignore et peut-être l'ignorera-t-on à jamais. Sans jugement aucun, il avait été condamné vers la fin de 1871, pour avoir illégalement exercé des fonctions publiques, à trois ou quatre ans de prison et finissait sa peine à Sainte-Pélagie, en la geôle où Louis-Bonaparte, Blanqui, Raspail, Henri Rochefort, et tant d'autres avaient logé, celle-là même où plus tard on me força de me morfondre aussi quelque peu, lorsque je reçus de lui, que je ne connaissais encore que de nom, une lettre d'abord, ensuite une eau-forte, aujourd'hui fameuse, illustrant un des rares sonnets que j'ai commis en ma vie et que l'on réimprime avec ou sans mon autorisation une douzaine de fois l'an, à l'effet, sans doute, de prouver que j'aurais mieux fait, oh ! je le conteste, d'écrire des vers que de la prose. Huit ou dix mois après ce double envoi, le prisonnier, élargi, vint me voir rue Bochart-de-Saron, non loin de la butte Montmartre où j'habitais alors et me confia ses inquié-

tudes et les craintes que lui inspirait la haine de plusieurs de ses ennemis. Sitôt qu'il m'eut révélé cela, je l'amenai chez l'éditeur de mes œuvres, un Normand, très épris de sa province, justement celle-là dont l'ex-employé du gouvernement de la capitale était originaire. Or, grâce à cette circonstance qu'ils étaient nés l'un et l'autre sur la même terre, le libraire et le peintre s'entendirent à merveille au sujet de maints paysages de la Manche et du Calvados, et l'espoir renaquit dans le cœur ulcéré de mon coreligionnaire politique en la poche de qui sonnaient une centaine de louis ; oui, mais, hélas ! il n'y restèrent guère et bientôt il lui fut démontré que si les détenteurs du pouvoir, nos adversaires, n'avaient rien appris, ils n'avaient, non plus, rien oublié. Pour lui, pas la moindre commande officielle, et chaque tableau qu'il présentait à l'Exposition, impitoyablement refusé ! Semblables à ces directeurs de journaux dont l'Auguste Vacquerie (qui descend sans doute de quelque humble vacher du Cotentin ou du Bocage), est le prototype et qui, jaloux d'accaparer pour eux, oh ! non pas seulement tous les tambours, mais encore toutes les trompettes de la renommée et tout l'orchestre de la réclame, ne permettent pas à leurs Ulbach extraordinaires, voire ordinaires, tremblant qu'on ne leur ôte la plume des doigts et le pain de la bouche, de citer dans un article bibliographique ou dans un banal entrefilet, le nom de tel ou tel de leurs confrères, qui les perça très délibérément à jour, eux et leurs mercenaires, les gens de l'Académie l'avaient signalé, lui, le *communard*, comme un pestiféré, qu'il était prudent d'inhumier avant sa mort.

Ils furent écoutés, ces chevaliers de l'éteignoir, et de telle sorte que leur bête noire, ce paria, laissant là sa palette et ses brosses obscures, ne lui fournissant pas de quoi vivre, se mit en quête d'un emploi quelconque qu'il ne trouva nulle part. « Ah ! me dit-il un soir, en s'efforçant de retenir ses sanglots et ses pleurs ; ah ! que vont devenir ma femme et mes bébés ? » Sans ressources et le pain manquant en sa maison, il perdit la tête et résolut d'en finir.

En ce moment, j'étais en Belgique, et je me rappelle l'émoi qui me saisit un soir, une ou deux minutes après être remontés, Paul Heusy, Camille Lemonnier et moi, du fond d'un puits de mine, à Mariemont, où nous étions descendus.

Atablés, mes chers confrères et moi, à la porte d'un estaminet, je ramassai machinalement un numéro du *Petit Journal* traînant sous la table, et j'y lus que celui que j'avais vu dans la misère à Paris, avait été victime la veille d'un « accident de chemin de fer ». A mon retour en France, on me renseigna complètement à cet égard. A la fin de juillet et vers la tombée de la nuit, Héreau, le pauvre Héreau, s'était rendu seul à la gare de l'Ouest,

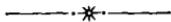
et là s'était juché sur l'impériale d'un wagon roulant. Trois ou quatre fois les voyageurs d'en haut aperçurent à côté d'eux un homme qui se levait vite et se rasseyait plus vite encore au moment où le train s'engouffrait sous un tunnel. Au-delà de Neuilly, près de Courbevoie, il resta longtemps debout et la tête penchée au-dessus des rails.

Elle fut fracassée contre la voûte d'une arche, et, vingt minutes après, un garde-barrière ramassa sur la voie, non loin de sa guérite, le corps défiguré de l'artiste, assassiné plus par ses confrères les obscurantistes que par lui-même.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis son suicide qu'on octroyait bruyamment à sa veuve un bureau de tabac..., en sorte que celle-ci, sous peine d'être accusée d'ingratitude, est tenue de témoigner quelque reconnaissance aux saints-n'y-touche, dont les manœuvres infâmes avaient entraîné la mort de son mari.

Seuls, les jésuites rouges qui trônent sur les bords de la Seine en ce temps-ci pouvaient être capables d'une telle simplesse et d'une telle magnanimité!

LÉON CLADEL.



## FIN DE SOCIÉTÉ

Les esprits les plus conservateurs estiment qu'il y a quelque chose de détraqué dans cette « fin de siècle ».

Ce qu'il y a en réalité, c'est une démonstration d'impuissance contre l'ordre existant; c'est la banqueroute des vieux principes. « Religion, famille, propriété : autant de balançoires », s'est, un jour, écrit certain magistrat de son siège de procureur.

Brutus dit : « Vertu, tu n'es qu'un mot », et découragé, il se replonge dans le néant. Notre société démoralisée s'exprime de même et retourne à l'état de nature.

La famille, c'est la vieille Berland, enseignant à son fils le vol et le meurtre.

La propriété, c'est cette fermière de Gyseghem, dont je lis à l'instant l'horrible fin dans les faits divers et que ses enfants, âgés de quatorze à dix-huit ans, ont assassinée pour avoir son bien.

La religion... il devient banal d'en parler.

Ce travail de décomposition a pénétré toutes les couches, depuis le faite où siégeaient les Grévy et les Wilson jusqu'au bas-fonds où travaillent les détrousseurs vulgaires. L'adminis-

tration est livrée au pillage et à la trahison. Les Triponé exercent sous l'aile protectrice des Commissions officielles. Les fonctionnaires traitent les deniers publics comme un banquier l'argent de ses clients. Les trous à la lune administrative ne se comptent bientôt plus, tant ils sont fréquents. Un journal a eu la patience de relever ceux qui s'étaient produits dans les quatre derniers mois. Il en a trouvé vingt. Vingt découverts qu'on n'a pu dissimuler. Et les autres ?...

La France n'a pas le monopole de cette corruption. C'est la pudibonde Angleterre qui a eu le privilège du procès le plus retentissant. Le procès de Bochum, en Allemagne, a ouvert une série qui est bien loin d'être close. Il n'est pas jusqu'à nos excellents voisins de Belgique qui ne fassent parler d'eux. A elle seule, leur magistrature vient de nous fournir d'un coup un voleur, un tricheur au jeu et un sodomiste.

Ceux qui ont encore un peu de respect humain se suicident ou vont pratiquer au loin. On sait avec quelle rapidité croit le nombre des malheureux qui, à bout de fatigue, de souffrances, de honte, se donnent la mort. D'autres s'en vont courir l'aventure, au Congo, en Abyssinie, sur les bords du Nil ou de l'Oubanghi, où ils peuvent, sous prétexte de civiliser des barbares, donner libre cours à leur instinct de rapine et d'escroquerie, d'assassinat et de viol, revenir eux-mêmes à la barbarie, rendue plus atroce par les raffinements de la civilisation.

Ceux-là sont les natures d'élite, les tempéraments forts comme Livraghi, Bartelot, Stanley.

\* \* \*

Mais la masse, demandera-t-on, n'échappe-t-elle pas à cette décomposition ?

Elle en est le foyer.

Toute inégalité sociale est un ferment de dissolution qui porte en tout point son action mortelle. Vous dédaignez les tressaillements de la victime, et c'est là le point de départ de cette force irrésistible qui produit un détraquement général.

L'histoire est une terrible justicière qui ne fait grâce à aucune erreur, à aucune injustice.

Vous avez donné au peuple la notion de ses droits, vous l'avez proclamé souverain, et, cela fait, vous prétendez le maintenir dans l'esclavage de la misère ?

Singulière contradiction qui a eu pour effet d'implanter en son cœur l'esprit de révolte.

Autrefois, il était admis que c'était la faute à l'ouvrier ; on lui disait : « Epargnez, c'est la clef du bonheur ». Aujourd'hui, l'antienne est un peu démodée. Les plus dévots sectaires de l'économie politique hésitent devant cette absurdité.

Un journal qui n'est pas suspect d'hérésie, *les Débats*, a reproduit le livre de comptes d'un ouvrier de Londres qui, pendant trente-sept ans, avait consigné, avec un soin minutieux, ses gains et ses dépenses. Je ne connais rien de plus instructif pour quiconque aurait conservé la moindre illusion sur l'efficacité ou mieux la possibilité de l'épargne.

\* \*

L'ouvrier débute avec 970 francs, soit 18 francs 75 par semaine. Quelques années après, devenu plus habile, il gagne 1,275 francs. Il se marie. Ses gains s'élèvent à 1,600 francs. Un enfant survient. La gêne commence. L'enfant tombe malade et meurt. Pharmacien, médecin, croque-morts, ça coûte. Mauvaise année pour le budget.

On se relève peu à peu. D'autres enfants viennent. Il faut un logement plus grand. Mais on gagne 2,500 francs. On prend un sous-locataire. On noue les deux bouts ; on paye ses dettes.

Ses enfants commencent à travailler ; mais il faut venir en aide à la mère et à un vieil oncle. La jeune fille se marie ; les fils grandissent et se séparent. Leurs gains ne figurent plus au budget.

Après trente ans d'un labeur acharné, le père a 625 francs de dettes. La famille s'augmente peu après de la fille aînée, revenue comme pensionnaire avec ses deux enfants, et de la femme d'un des fils ; la grand-mère est morte, les enfants gagnent davantage. Mais, à ce moment, le père voit son salaire tomber à 1,400 fr. Bref, au bout de trente-sept ans, cet ouvrier, type du travailleur honnête et laborieux, se trouve dans une situation plus précaire qu'au début. Plus de charges et moins de salaire. Le loyer n'est plus payé que par acompte ; il reste toujours un arriéré.

Cependant la vieillesse avance, les forces s'épuisent, sans autre perspective que la misère et l'abandon final, comme couronnement de toute une vie de labeur et de probité.

Voilà l'odyssée des travailleurs.

\* \*

Le mal est si profond et si menaçant qu'on reconnaît l'urgence d'y porter remède. Les médecins même abondent. Un empereur, un pape ont proposé leurs bons services. Des diplomates se sont assemblés pour examiner la question. MM. Léon Say, Jules Simon, Yves Guyot, Carnot, Constans, toutes les lumières du pays ont donné leur opinion.

Une bonne logique, l'organisation de la prévoyance sous toutes les formes, sociétés de secours, caisses de retraite, etc., la vie à bon marché, les sociétés alimentaires, les habitations ouvrières, la participation aux bénéfices : toutes les drogues de la philanthropie ont été recommandées.

L'hygiène, c'est-à-dire le travail de nuit imposé aux femmes. La vie à bon marché, c'est-à-dire les droits sur les céréales et autres objets de première nécessité. La prévoyance, c'est-à-dire l'impôt toujours plus lourd et frappant de préférence le plus misérable.

Ce n'est pas encore là qu'est le remède.

\* \* \*

Nos gouvernants se disent ennemis du socialisme d'Etat. En réalité, ils n'ont jamais cessé d'en faire, mais à rebours. Ils invoquent le principe de liberté pour se refuser à protéger le travail, mais ils oublient ce principe dès qu'il s'agit de protéger le capital.

Or, la tendance naturelle de celui-ci est d'extraire du travailleur le maximum d'effet utile. Souvent on a agité cette question: « Est-il préférable d'abuser du travail des ouvriers ou de ménager leurs forces? » Ce n'est presque jamais la solution la plus humaine qui a été considérée comme la plus économique.

Voilà pourquoi l'exploitation se fait sans merci, en vertu de cette autre loi, reconnue par les économistes et attestée par l'histoire, qu'il n'est aucune œuvre de spoliation et d'iniquité qui n'ait été commise lorsque des hommes ont cru trouver profit à la commettre.

Voilà pourquoi, aussi, le régime du laisser-faire doit disparaître et faire place à un régime de protection. A l'égoïsme et à l'anarchie individualiste doit succéder, dans le domaine économique, la responsabilité et la solidarité collective.

Ainsi la justice deviendra la règle des intérêts, l'égalité sera garantie sous sa double forme économique et politique. La société nouvelle aura trouvé sa véritable base,

V. JACLARD.

---

*Valeur brute de la propriété foncière soumise à l'impôt sur le revenu de 1857 à 1877*

Angleterre : en 1857, 1,029,315,000; en 1877, 1,395,275,000; augmentation : 365,960,000.

Ecosse : en 1857, 148,300,000; en 1877, 192,250,000; augmentation : 43,950,000.

Irlande : en 1862, 218,675,000; en 1877, 258,456,000; augmentation : 39,781,000.

Total : en 1857, 1,396,290,000; en 1877, 1,845,981,000; augmentation : 449,691,000.

# MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

## LE CONGRÈS DE BRUXELLES

Le fait le plus important de l'année est, sans contredit, la réunion du Congrès socialiste international de Bruxelles.

Des délégués de tous les pays du monde y représentaient l'élément le plus vivace de chaque nation.

L'union des prolétaires de tous les pays est un fait accompli, car une des résolutions prises et qui honore tout particulièrement le Congrès est *la lutte des classes*. Cette résolution a été non seulement acceptée par les délégués de tous les pays, mais elle a été votée par acclamation et sans aucune opposition.

Ce fait seul a mis en fureur les Jules Simon et autres philosophes salariés de la bourgeoisie.

Mais qu'importe ! Cela nous plaît, au contraire, et prouve que le Congrès a accompli là une bonne besogne.

Il a été pris, en outre, des résolutions sur l'Etat de la législation protectrice du travail, sur le droit de coalition et ses garanties, sur les grèves, le *boycottage* et sur le mouvement corporatif au point de vue international.

A ce propos, le Congrès a décidé de fournir à la solidarité ouvrière des divers pays un moyen commun de se manifester par la création d'un *Secrétariat du travail*.

Dès qu'un conflit se produira en quelque endroit, entre le capital et le travail, les travailleurs des différentes nationalités pourront ainsi en être avertis et mis en mesure d'aviser.

Le Congrès, s'est encore prononcé sur une question qui a soulevé quelques discussions : celle du militarisme, de la guerre ou de la paix.

Mais là, croyons-nous, le Congrès n'a pas été tout à fait à la hauteur des circonstances.

Nous savions bien qu'il s'est unanimement déclaré contre la guerre, et en faveur quand même de la paix. Mais pour décourager davantage dans leurs entreprises criminelles les préparateurs des massacres internationaux, il aurait fallu — qu'on nous permette la trivialité de l'expression — mettre la puce à l'oreille des bourgeoisies gouvernantes par une résolution plus énergique.

Nous savons que la préoccupation la plus importante des

socialistes sincères du Congrès était de maintenir l'entente des délégués de tous les pays et empêcher tout élément de division. C'est pourquoi, dans certaines circonstances on a été plus modéré qu'il ne l'aurait fallu.

Pendant nous croyons que, malgré cela, si les membres influents du congrès avaient voulu, ils auraient pu, avec un peu de bonne volonté, rendre les résolutions plus accentuées dans le sens révolutionnaire.

Et ici nous devons dire, dans l'intérêt même de l'Union Socialiste, qu'il faut abandonner aux bourgeois certaines pratiques de coulisses que le régime du parlementarisme bourgeois a introduites dans les assemblées délibérantes.

Après cette observation, tout amicale du reste, nous pouvons dire à tous ceux qui nous liront, que le Congrès de Bruxelles est digne d'attention.

Il a, ainsi que nous l'avons dit plus haut, scellé l'union des prolétaires de tous les pays, et l'a opposée à ceux qui, pour maintenir leur exploitation abusive et leurs privilèges révoltants, se préparent à envoyer les travailleurs au massacre.

Et cela donne à réfléchir à toutes les bourgeoisies capitalistes et gouvernementales.

Le Congrès de Bruxelles et ceux de Paris en 1889 marquent une étape nouvelle dans le progrès social, car ce sont les seules assemblées délibératives internationales qui se soient occupées des intérêts supérieurs de l'humanité tout entière, de l'humanité indivisible.

Seules, se basant sur la science, la raison et la justice, ces assemblées ont demandé la cessation de la barbarie dans les prétendues nations civilisées, c'est-à-dire des maux qui affligent aujourd'hui les hommes, et qui sont : la misère, la prostitution et le crime, résultats de l'exploitation de l'homme par l'homme.

De même que les précurseurs de la Renaissance, de même que les encyclopédistes, bravant le fanatisme religieux et la tyrannie, éclairaient dans sa marche la civilisation, de même les socialistes d'aujourd'hui, allant à l'encontre de la science officielle, bravant toutes les foudres des bourgeoisies coalisées, ouvrent des horizons nouveaux et montrent sa voie au vrai progrès qui mettra fin à l'injustice sociale, à l'inégalité et à la misère des hommes.

P. ARGYRIADÈS.

## LE SOCIALISME EN BELGIQUE

---

La Belgique a derrière elle un passé glorieux quant aux idées démocratiques et socialistes. Les Communes belges ont lutté pendant des siècles pour leur autonomie et leurs libertés, contre les comtes de Flandre, les ducs de Brabant et les évêques de Liège ; contre les rois de France, les ducs de Bourgogne et les rois d'Espagne ; et alors elles défendaient les libertés communales de l'Europe tout entière et tenaient haute et ferme la bannière démocratique, acclamée de partout. Mais si, d'une part, la période des Communes et les guerres de religion ont vu combattre nos compatriotes pour la souveraineté du peuple et la liberté de conscience ; d'autre part, au douzième siècle, nous voyons Tankelyn prêcher à Anvers un communisme religieux et rallier la ville tout entière aux hérésies qui le firent poursuivre, avec ses principaux disciples, par l'autorité ecclésiastique, aidée de son bras séculier. Nous voyons Blœmærdine fonder dans le Brabant la secte des « Esprits libres », qui défendit les droits populaires ; celle-ci se rattache à « l'Anabaptisme », dont les principaux propagandistes furent Belges et qui formèrent de nombreux prosélytes en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Nous nous rappelons aussi les luttes acharnées des « Petits » contre les « Grands », des métiers populaires contre les gros bourgeois, qui s'étaient servis longtemps des masses pour combattre les seigneurs laïques et ecclésiastiques, mais qui, faisant la paix avec leurs anciens adversaires, se mirent d'accord avec ceux-ci pour tondre de concert la gent misérable des artisans. L'esprit de révolte et les tendances démocratiques ne furent point étouffés par de longues années de domination espagnole et autrichienne, où les gouvernements étrangers se sont efforcés, semble-t-il, de les noyer dans un fleuve d'ignorantisme. La Révolution de 1789, qui ébranla si fortement l'autorité impériale de Joseph II et qui ne dégénéra que par la seule cause des dissensions intestines, et la Révolution de 1830, où des républicains démocrates jetèrent à bas le roi Guillaume de Hollande, le prouvent surabondamment, quoique, cette fois-ci encore, les menées souterraines de la politique internationale nous donnèrent une royauté avec une constitution censitaire, en lieu et place de la République démocratique qu'on s'attendait à voir fonder. Mais nous espérons bien pouvoir envoyer bientôt notre roi et la Constitution qui nous régit encore, rejoindre dans les magasins de bric-à-brac les chapeaux et les habits de 1830 qui s'y trouvent relégués.

Aussitôt qu'on s'aperçut que dans la Révolution de 1830, comme dans tant d'autres d'ailleurs, le peuple n'avait prodigué son sang et la vie de ses enfants que pour amener au pouvoir une bourgeoisie

— 102 —

avide et sans vergogne, qui considérait le pays comme son domaine particulier et le mettait en coupes réglées, une opposition se forma qui demanda des réformes politiques pour donner à tous les droits de citoyen, et des réformes économiques pour combattre la misère sans cesse grandissante et les famines qui, en six années, enlevaient 30,000 habitants aux seules Flandres. Une propagande active, par la plume et par la parole, fut entreprise dans tout le pays, où se distinguèrent surtout Adolphe Bartels, Lucien Jottrand, Jacob Kats, Napoléon de Keyser et Joseph Charlier, tous démocrates à tendances nettement socialistes. De plus, Saint-Simon et Fourier comptaient en Belgique de nombreux disciples et avaient exercé une influence considérable sur l'évolution des esprits. D'ailleurs, la Belgique possédait aussi ses théoriciens socialistes comme De Potter et Adelson Castiau, préconisant dans tous leurs écrits, une forme spéciale du collectivisme qui, quoiqu'en ait dit un théoricien socialiste que le Parti ouvrier de France s'honore à juste titre de compter parmi ses plus énergiques défenseurs, n'est pas une contrefaçon du communisme, mais nous est essentiellement propre et s'adapte fort bien à l'esprit pratique qui distingue la nation. Ce sont ces doctrines qui, partiellement, ont donné naissance aux superbes rapports présentés aux Congrès de l'Internationale par César de Paepe, et dont nous parlerons tout à l'heure.

La période de 1848 fut caractérisée par une propagande active des idées républicaines, démocratiques et socialistes, dans laquelle nous voyons Houzeau, le savant astronome; Moyson, l'étudiant qui mit tant d'ardeur à l'organisation des forces ouvrières à Gand et à Bruxelles; Coulon, le tailleur qui consacrait ses heures de sommeil à rédiger un journal socialiste révolutionnaire, tous morts aujourd'hui, occuper une place prépondérante.

En septembre 1864, les prolétaires organisés de Belgique, envoyèrent à Londres César de Paepe pour jeter les fondements de l'Association Internationale des Travailleurs, de commun accord avec les délégués d'Angleterre, de France et d'Allemagne. Déjà avant cette époque, résidaient en Belgique Proudhon, Blanqui et tant d'autres réfugiés socialistes français qui, sans doute, causèrent autour d'eux un mouvement d'idées qui ne fut pas sans porter de fruits. Mais, d'autre part, le mélange de ces opinions si diverses amena une période de confusion, où nous voyons un mouvement réformiste combattu énergiquement par les socialistes nettement révolutionnaires.

Cependant, de tous ces éléments disparates, il se forma une doctrine qui rallia autour d'elle la totalité des prolétaires socialistes de Belgique; c'était le collectivisme, se rapprochant toujours davantage du communisme, énoncé par César de Paepe au Congrès international de Bruxelles (1867), au nom de la Section bruxelloise, et

dans le rapport sur les services publics qu'il déposa au Congrès international de 1874.

« En matière de propriété, disait de Paepe, les mots communisme et individualisme expriment deux extrêmes : l'un la propriété commune ou sociale, l'autre la propriété individuelle ; et, il n'y a et n'y aura jamais — les plus grands utopistes, communistes ou individualistes, n'ont jamais pu le supposer — une société où il n'y ait une certaine dose de communisme, celui-ci ne consistât-il que dans la propriété des rues et une certaine dose d'individualisme, celui-ci ne consistât-il que dans le pain que mange l'individu. »

Les sections belges de l'Internationale ont toujours fait une opposition énergique à toutes les tendances autoritaires et se sont toujours montrées fédéralistes et autonomistes, sans cependant pouvoir être rangées parmi les anarchistes, dont elles se distinguent par certains points fort importants. L'Internationale comptait Bruxelles comme un de ses centres intellectuels les plus importants, où paraissait *La Liberté*, dont les principaux rédacteurs, à côté de César de Paepe, furent Hector Denis, actuellement professeur d'économie politique et de philosophie à l'Université libre de Bruxelles, et Guillaume de Greef, professeur de méthodologie des sciences sociales près la faculté de sociologie annexée tout récemment à la même Université. Tous deux disciples d'Auguste Comte et d'Herbert Spencer, sur qui les idées de Proudhon ont agi partiellement, mais possédant une foule d'opinions qui leurs sont toutes personnelles, cherchent à mettre les sciences naturelles matérialistes en rapport direct avec les sciences sociales et à donner à l'organisation principielle des socialistes belges des bases positives qui lui assurent une évolution scientifique normale et certaine. Nous devons à Hector Denis un livre superbe sur « *l'Impôt* » auquel est adjoint un atlas de statistique graphique, dont, à l'exemple de Quételet, il s'est attaché à populariser l'usage, et de nombreux opuscules, brochures, articles dans des journaux et des revues. Nous ne pouvons que regretter qu'il n'ait pas voulu se résoudre encore à publier les cours qu'il donne à l'Université de Bruxelles. Parmi les œuvres de Guillaume de Greef, qui ont fait graver son nom parmi ceux des théoriciens socialistes les plus éminents, nous devons citer *Le Rachat des Charbonnages*, une série d'articles parus dans *La Liberté* et réunis en volume ; *l'Ouvrière dentellière*, une monographie sociologique qui est un chef-d'œuvre de méthode et de précision, et son *Introduction à la Sociologie*, deux forts volumes où il s'occupe de la genèse de la sociologie, prouvant son existence comme science distincte, et où il fait une classification des sciences qui se rapproche de l'énumération de César de Paepe dans son *Cours d'économie sociale*.

César de Paepe, Hector Denis et Guillaume de Greef forment une trinité de savants socialistes (au milieu de laquelle de Paepe se distinguait encore parce qu'il était théoricien et propagandiste), que le

Parti ouvrier s'honorait de pouvoir compter parmi ses maîtres les plus dévoués.

C'est entre 1865 et 1870 que l'Internationale avait atteint son apogée en Belgique; les journaux circulaient nombreux, les sections étaient fondées de toutes parts et plus de 300,000 travailleurs s'étaient rangés sous le rouge drapeau de l'Association. Mais alors vint la chute retentissante de la Commune de Paris et les dissensions intestines de l'Internationale à l'agonie; le mouvement, un instant si brillant, perdit toute sa splendeur et il ne resta que quelques vestiges informes de ce qu'avaient été un jour les sections belges.

Cependant, les lutteurs qui avaient connu des temps meilleurs ne perdirent pas courage. En 1874, César de Paepe, Gustave Bazin, un proscrit de la Commune, et Louis Bertrand, alors ouvrier marbrier, maintenant rédacteur au *Peuple* et un de nos publicistes les plus distingués, fédérèrent les associations de métiers, les chambres syndicales, les cercles de propagande etc., et formèrent « La Chambre du Travail, fédération des Sociétés ouvrières bruxelloises. »

D'un autre côté, à Anvers, paraissait toujours le *Werker*, fondé en 1868, par la Section anversoise de l'Internationale et qui, par des articles sur la situation à Gand et des conférences, tâchait de redonner la vie au mouvement ouvrier qui semblait éteint dans la vieille ville révolutionnaire des Flandres. Ces efforts ne restèrent pas infructueux et nous voyons une pléiade de jeunes gens dévoués, ceux qui maintenant sont à la tête du Parti ouvrier, sous la direction de Ph. Cœnen, le premier rédacteur du *Werker*, qui s'inspirait surtout du mouvement socialiste en Allemagne, faire une propagande active dans toute la région flamande du pays. Les condamnations pour insultes au roi prononcées contre Maghermans, Paul de Witte et Paul Verbauwen donnèrent lieu à une tension extrême des esprits qui ne fit qu'augmenter la propagande de nos idées.

La section gantoise fit des progrès considérables en un espace de temps relativement fort court et bientôt Gand posséda aussi son journal socialiste hebdomadaire *De Volkswil* (la Volonté du Peuple). A Bruxelles paraissait en même temps *La Voix de l'Ouvrier*.

Le mouvement socialiste, un jour si vif et si prospère dans la vallée de la Vesdre, n'avait pas entièrement perdu sa vigueur. Les sections de Verviers publiaient chaque semaine le *Mirabeau*; mais il y avait ici une nuance révolutionnaire autonomiste plus ou moins anarchiste qui ne voulait pas s'allier aux autres groupements du pays. Des congrès furent tenus à Gand et à Anvers pour fonder l'Union ouvrière belge, mais les Verviétois ne voulaient pas qu'elle s'occupât de propagande politique, quoique l'évolution économique en faveur des travailleurs fût rendue impossible en Belgique par le régime censitaire qui nous écrase et que nous soyons obligés d'employer une partie importante de nos forces pour acquérir le suffrage universel, c'est-à-dire notre émancipation politique, parce que toutes nos reven-

dications économiques et nos essais d'organisation souffriront toujours de notre état de dépendance vis à vis des censitaires, de la tutelle où nous maintiennent les bourgeois par le bulletin de vote, qu'eux seuls possèdent. Quant à l'organisation du parti lui-même, les délégués de Verviers voulaient une fédération où les groupes conserveraient une autonomie qui irait jusqu'à ne point devoir se conduire d'après les décisions des congrès, tandis que les délégués flamands s'efforçaient de fonder un parti sur des bases semblables à celles des démocrates socialistes d'Allemagne. L'Union ouvrière belge ne put être fondée, mais le Parti ouvrier socialiste flamand naquit, et par l'adjonction de groupes et d'associations de la Wallonie, devint, en 1873, le Parti ouvrier socialiste belge. Le programme était le même que celui adopté par les socialistes allemands ; dès cette époque une propagande active et vigoureuse fut commencée contre le régime censitaire. Une manifestation nationale en faveur du suffrage universel réunit 20,000 adhérents à Bruxelles, le 15 août 1880. La propagande en faveur des droits politiques du peuple a été continuée depuis lors avec la même énergie et après la manifestation de 1887, où se trouvaient réunis 35 000 hommes, nous avons pu contempler, le 10 août 1890, 70,000 prolétaires accourus de tous les points du pays pour exiger leurs droits, du gouvernement censitaire, que la vue de ces masses déterminées et disciplinées a frappé de terreur, et nous espérons bien que notre victoire sera prochaine.

Les idées socialistes ont fait en Belgique des progrès immenses. Il existait encore, avant 1885, des associations ouvrières dont les idées étaient moins avancées ; à un congrès tenu le 16 août 1885, à Anvers, la fraction modérée s'allia à la fraction franchement socialiste pour fonder le Parti ouvrier belge, avec un programme électoral de réformes politiques et économiques immédiatement réalisables et ayant pour but la remise à la collectivité du sol, du sous-sol et des moyens de production. Depuis lors le Parti ouvrier marche de succès en succès : des organisations fortes existent dans tous les centres du pays, des Flandres aux Ardennes, de la Campine agricole aux régions industrielles du Hainaut, et tous les jours nous fondons de nouveaux syndicats, de nouveaux cercles de propagande, des sociétés ouvrières de toutes sortes. Les coopératives qui existent sont organisées sur une base purement socialiste et soutiennent de leurs deniers la propagande par les journaux et la propagande par les conférences et les meetings. Nous avons des représentants socialistes dans certains conseils communaux, conseils de prud'hommes, conseils de l'industrie et du travail. Lors du 1<sup>er</sup> mai, déjà fêté deux fois par tous, nous avons fait preuve d'une organisation syndicale de premier ordre et réuni des milliers de travailleurs pour la revendication des quatre huit. Le Parti ouvrier compte plus d'un demi-million de membres, avec deux journaux quotidiens et dix autres publications socialistes.

Il a montré sa force dans les derniers mouvements de grève, où

plus de cent mille mineurs quittèrent les chantiers, suivis des métallurgistes, des travailleurs du bois, des carriers, des dockers, pour revendiquer leurs droits publics.

Le Congrès international de Bruxelles, qui vient de se terminer, peut faire foi de l'énergie qui anime la fraction belge du Socialisme international. Nous pouvons dire que c'est, en partie, grâce à elle que nous ne verrons plus deux congrès socialistes se tenir en même temps, l'un adversaire de l'autre.

L'Internationale existe plus forte que jamais, comprenant le prolétariat organisé du monde entier, sans arrière-garde timide, sans avant-garde de francs-tireurs le plus souvent inutiles et malfaisants; elle a déclaré la guerre au capitalisme et au militarisme, les deux plaies hideuses de notre civilisation; c'est en masse serrée, en bataillons aguerris et disciplinés que nous combattons la lutte des classes

Un seul regret nous attriste. Pourquoi César de Paepé n'a-t-il pu voir le travail de ses élèves, de ses enfants? Son corps s'est confondu dans l'infinie matière, mais le souvenir de ce père spirituel du Parti ouvrier belge restera toujours intense parmi nous.

Les funérailles que lui fit un peuple tout entier ne furent qu'une mince part du tribut de reconnaissance que nous lui avons voué. Si nous agissons bien un jour, nous dirons : « C'est à César de Paepé que nous le devons. »

En 1887 se produisit une scission. Des associations du Borinage et du Hainaut formèrent le Parti socialiste républicain, mais au congrès tenu à Louvain, les 6 et 7 avril 1889, les dissidents avaient pris fin et tous les groupes dissidents étaient de nouveau affiliés. Con vaincu de sa puissance, fort de ses convictions, le Parti ouvrier belge suit sans broncher la route droite et bien délimitée qu'il s'est fixée, le drapeau rouge fièrement déployé, les yeux fixant au loin le but qu'il s'est prescrit, qu'il atteindra, parce que l'avenir est à lui!

Les *Knights of Labour* d'Amérique ont fondé diverses sections en Belgique. Les Chevaliers du Travail sont nombreux dans le bassin de Charleroi, où ils ont une organisation modèle. Sans être affiliés au Parti ouvrier, ils marchent d'accord avec lui à la réalisation d'un programme politique et économique, le même pour les deux groupes de travailleurs.

Comme je vous le disais plus haut, la généralité des groupements ouvriers belges ont toujours été antiautoritaires et fédéralistes, sans cependant pouvoir être rangés parmi les anarchistes. Depuis plusieurs années d'ailleurs, il existe aussi en Belgique des groupes anarchistes. En 1878, parut à Anvers *De Opstand* (la Révolte), journal communiste anarchiste, dont une nouvelle série fut éditée à Gand en 1887. A Verviers parurent *l'Étincelle* et *le Cri du Peuple*. Les groupes de Bruxelles soutenus par des groupes de Liège, Verviers et Morlamvelz ont fait

paraître *Ni Dieu ni Maître*, en 1889 *le Drapeau noir*, *la Réforme sociale*, revue communiste anarchiste bi-mensuelle. Maintenant nous avons encore *l'Homme libre*, journal hebdomadaire anarchiste de Bruxelles.

Anvers, août 1891.

ERN. HENRION.

---

## LE MOUVEMENT SOCIALISTE DANS L'ALLIER

---

Le Parti socialiste est, aujourd'hui, fortement constitué dans l'Allier. Aussi la réaction multicolore ne sait qu'imaginer pour entraver notre propagande, jeter la désunion dans nos rangs, flatter la vanité de celui-ci, soudoyer celui-là pour lancer l'injure et tendre des pièges aux militants du Parti.

Mais elle ne peut réussir à désorganiser nos groupes fidèles à la tactique adoptée par les Congrès socialistes ouvriers.

L'organisation ouvrière de notre région date de 1880.

C'est à cette époque que Guesde vint y faire des conférences et que les groupes de Montluçon, Commentry, Bézenet, Doyet et Montvicq, prirent du développement.

Ce qui est nuisible dans toutes les organisations socialistes, ce sont les individus qui veulent arriver à tout prix à décrocher une timbale électorale, et qui, pour satisfaire leur ambition, ne craignent pas de faire des compromissions avec nos adversaires. C'est ainsi qu'ils en arrivent à décourager de bons citoyens prêts à se dévouer pour une cause juste, mais qui s'éloignent dès qu'ils voient qu'un ambitieux veut s'imposer, se faire passer pour le chef du Parti et devenir le candidat perpétuel.

C'est depuis que nous avons combattu ces tendances et que nous avons pris des citoyens dévoués et non ambitieux pour nous représenter, que le Parti a pris plus de force.

Ainsi, dès 1880, après les conférences de Guesde, une élection au Conseil général eut lieu. Le Parti socialiste voulut entrer en ligne avec un candidat appartenant au Parti ouvrier, mais, par suite d'une combinaison politique, certains socialistes — à peine sortis des langes de l'opportunisme — trouvèrent très *opportun* de nous présenter comme candidat collectiviste-révolutionnaire, un notaire, qui n'avait jamais été adhérent au Parti, n'était pas collectiviste, et encore moins révolutionnaire.

Ce notaire-candidat avait accepté une *partie* des articles de notre programme socialiste parce que l'un des membres influents — à cette époque — du Parti, lui avait fait espérer que, de cette façon, il aurait les voix des socialistes et serait certainement élu... Mais il lui demandait, en échange, l'appui des amis politiques et l'engagement de le choisir comme candidat au premier siège vacant dans la circonscription.

C'était une mauvaise tactique, c'était se jouer des soldats du Parti, c'était tromper la Révolution.

En effet, notre programme est un programme de « revendications intégrales du collectivisme révolutionnaire » et il ne s'agit pas — comme le disait notre ami Guesde — d'enfoncer les portes du Parlement, pas plus qu'il ne s'agit de substituer au parlementarisme bourgeois un parlementarisme ouvrier, condamné aux mêmes défailances et à la même stérilité.

Nous ne devons pas ouvrir la porte à toutes les compromissions avec la politique et les partis bourgeois ; nous ne devons pas embourgeoiser nos revendications. Notre devoir est de rester sur le terrain de la lutte de classes

Nos groupes l'ont compris et ils ont répudié les ambitieux et leurs compromissions. Le drapeau rouge des revendications ouvrières a été arboré, et c'est ainsi que, en 1888, la lutte fut engagée contre la bourgeoisie. Le Conseil municipal socialiste-révolutionnaire de Commeny fut élu avec le drapeau et le programme du Parti ouvrier.

« L'unité de programme une fois brisée et l'autonomie des groupes proclamée en matière électorale, — écrivait Guesde en 1881 — adieu toute garantie, tant au point de vue socialiste qu'au point de vue révolutionnaire. C'est le Parti ouvrier ouvert — comme la gauche ouverte de M. Ernest Picard en 1869 — à toutes les faiblesses et à toutes les spéculations. »

En 1881 comme en 1891, nous sommes toujours du même avis et nous déplorons les socialistes qui, par *faiblesses* ou *spéculations*, font cause commune avec les différentes fractions du parti bourgeois.

C'est ainsi qu'après le notaire-candidat présenté comme collectiviste-révolutionnaire dans la circonscription de Montluçon, nous avons pu voir, avec non moins d'étonnement, certains socialistes patronner la candidature du boulangiste Octave Justice, sous le fallacieux prétexte qu'il avait accepté « quelques articles du programme socialiste ».

Il ne faut pas que le programme des revendications ouvrières serve à décrocher des timbales électorales, ni de « pavillon à couvrir toutes marchandises bourgeoises, tous les possibilistes conservateurs ». Il faut qu'il reste un programme de revendications ouvrières

C'est, du reste, ce qu'ont bien compris nos amis de l'Allier en rompant complètement avec les politiciens avides de pouvoir, en arborant le drapeau rouge de l'émancipation sociale et internationale, en n'acceptant aucune compromission avec la classe bourgeoise et en marchant à visage découvert avec le programme du Parti ouvrier.

Si la valetaille opportuniste — soit Chantemille (sénateur de l'Allier), soit Aujame (ex-député de l'Allier), ou le sieur L. Deslinières, plumitif opportuniste et administratif — acceptait quelques articles de notre programme, devrions-nous, pour cela, soutenir les candidats qu'elle nous présenterait ?

Ne doit-il pas en être de même pour les radicaux, les bonapartistes et autres monarchistes ?

M. Jules Ferry, un Cassagnac, pourraient alors se présenter, mettre dans leur programme « quelques articles » du nôtre pour obtenir le concours et les voix du Parti ouvrier.

Non, cela n'est pas sérieux, et les groupes de l'Allier ont bien fait de répudier les spéculations inavouables de quelques individus.

\* \* \*

Après que le Parti ouvrier se fut emparé de la municipalité de Commentry, le citoyen Thivrier fut envoyé au Conseil général au lieu et place du député Aujame. La lutte devenait de plus en plus vive.

Déjà, le Parti socialiste révolutionnaire s'était emparé des municipalités de Larequille, La Celle. Les groupes se constituaient, des tournées de conférences s'organisaient jusque dans les plus petits hameaux, lorsque l'administration opportuniste organisa une série de procès aux Syndicats, à Thivrier et à l'auteur de ces lignes.

Nous venions de fonder (avril 1889) le *Socialiste*, organe du Parti ouvrier de la région du centre. Aux attaques et poursuites de nos adversaires, nous répondîmes par une propagande plus active et des ripostes très vives.

Le *Socialiste* disparut pour faire place au *Travailleur*.

Puis, le *Socialiste* reparut. Poursuivi, il devint le *Réveil social*, puis enfin le *Tocsin*.

Grâce à notre journal, à nos conférences, à notre campagne active, Thivrier, l'ancien mineur, fut nommé député. Les militants du Parti, ceux qui luttèrent avec courage et furent nos collaborateurs étaient tous des travailleurs : Victor Mazuel, Jean Mazuel, ouvriers mineurs ; Bouchard, cordonnier, à Bézenet ; Mansat, maire, à Larequille ; J. Dumazet, P. Dumas fils, Métenier, de Doyet ; Lafanchère, de Montvicq ; Létang, Jouannet, de Montluçon, etc., etc.

La rage de la bourgeoisie ne connaissait plus de bornes. Thivrier vint un jour en correctionnelle avec trente-deux procès de régie ; notre gérant Prosper fut condamné à quinze jours de prison.

Fréjac en eut pour cinq mois, après un mois et demi de secret, pour avoir défendu les grévistes de Commentry, puis encore six mois pour avoir qualifié, comme ils le méritaient, deux officiers du 10<sup>e</sup> chasseurs qui avaient brutalisé les femmes des grévistes.

Méténier, un mois de prison ; notre gérant et ami Graillot, trois mois de prison, puis trouvant la condamnation insuffisante, et voulant à tout prix faire disparaître l'organe du Parti socialiste dans l'Allier, les policiers, d'accord avec quelques prostituées firent condamner Graillot à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour, comme auteur d'un coup de dynamite préparé par la police.

Ce mensonge infâme n'a pas diminué notre estime et notre amitié pour le citoyen Graillot, car nous le savons innocent.

Pour lui, comme pour moi, pendant qu'il subit son emprisonnement, un ignoble plumitif, soudoyé par les fonds secrets, déversa sa bave sur le prisonnier, et chercha à faire retomber la responsabilité de l'acte idiot organisé par la police sur le Parti socialiste.

Mais nous sommes habitués à leurs sales injures et les travailleurs savent très bien que le jour de l'action nous ferons autre chose que de casser quelques carreaux.

C'est pour protester contre les poursuites exercées contre le ci-

toyen Thivrier que les travailleurs socialistes révolutionnaires de l'Allier l'envoyèrent à la Chambre des députés.

C'est également pour protester contre les canailleries bourgeoises que les mêmes électeurs me nommèrent conseiller général. Le Comité électoral socialiste révolutionnaire de Commeny disait, dans son appel: « Le gouvernement bourgeois, impuissant à dompter le flot populaire, fait des victimes parmi les nôtres, par basse vengeance.

« A vous de souffler la justice des repus, par la justice humaine basée sur la conscience. »

Et la justice bourgeoise reçut le soufflet qu'elle méritait.

La Fédération des travailleurs socialistes de l'Allier et des départements limitrophes est aujourd'hui très importante et nous pouvons affirmer qu'aux prochaines élections municipales nous nous emparerons de plusieurs municipalités.

Commeny, Désertines, Malicorne, Colombier, Larequille, Laclelle, Bezenet, Doyet, Montvicq (Allier).

Saint-Eloy, Brassac (Puy-de-Dôme); Sainte-Florine, Vergongheon (Haute-Loire); Lavaveix-les-Mines (Cher), partout enfin où nous comptons des groupes fédérés, la victoire est certaine.

Nous voulons nous emparer des pouvoirs publics et cela sans aucune compromission avec les partis bourgeois.

Le Parti ouvrier de la région du centre rejette de son sein les intrigants qui, pour satisfaire leur vanité, ne craignent pas de s'encoquiner avec nos adversaires. Le suffrage universel n'est pour nous qu'un moyen de propagande et d'agitation. Notre devoir, l'intérêt du Parti, exigent que toute alliance avec les radicaux, les opportunistes ou les monarchistes, soit énergiquement répudiée.

Les ambitieux sont appelés à devenir des traîtres, c'est pourquoi notre Fédération veut faire respecter les décisions de nos Congrès socialistes révolutionnaires. Elle a tenu à se faire représenter au Congrès international ouvrier socialiste de Bruxelles par le citoyen Thivrier, pour combattre l'article 6 porté à l'ordre du jour: « De l'alliance des partis ouvriers socialistes avec les partis bourgeois »

On ne fait pas alliance avec les bandits versaillais, avec les assassins de Fourmies, avec les exploités, ni avec leurs souteneurs.

Le Parti socialiste révolutionnaire ne sera fort qu'autant qu'il restera sur le terrain de la *lutte de classe*.

C'est la lutte des volés contre les voleurs. Ne soyons pas les dupes des *spéculateurs*.

RAOUL FRÉJAC.

*Conseiller-général socialiste-révolutionnaire  
de l'Allier.*

---

## LE MOUVEMENT SOCIALISTE DANS LE MIDI

Dans le Midi, comme partout en France, un réveil socialiste très accentué s'est produit cette année. De Bordeaux à Cannes, de Lyon à Marseille, partout des Groupes se sont créés, des Chambres syndicales se sont organisées.

A Marseille, nos amis ont pris part à la lutte électorale en présentant comme candidats aux élections du conseil général et du conseil d'arrondissement les citoyens Elzéar Reynier et Bernard Cadenat, qui ont obtenu de très imposantes minorités affirmant les principes socialistes.

A Toulouse, plusieurs Groupes nouveaux se sont fondés, les Chambres syndicales existantes se sont fédérées et ont organisé une importante Bourse du Travail. Il en a été de même à Béziers, à Nîmes, à Montpellier, à Albi où de nombreuses Chambres syndicales ont été créées et des Bourses du Travail organisées et inaugurées avec beaucoup d'éclat.

A Montpellier, tout spécialement, le nombre des Associations corporatives qui était de *deux* seulement au commencement de l'année, est à présent de *quatorze*, comptant de nombreux adhérents, et la Bourse du Travail, inaugurée le 26 juin, est en pleine prospérité.

A Toulon, le mouvement socialiste s'accroît aussi, bien qu'il soit beaucoup entravé par l'abstention des ouvriers de l' Arsenal qui n'y ont pas pris part encore.

A Marseille, la Bourse du Travail fonctionne admirablement. Le nombre des Chambres syndicales adhérentes est de quatre-vingt-deux et la force ouvrière grandit tous les jours dans la cité phocéenne.

Mais les ouvriers socialistes sentant que le temps de leur affranchissement est venu, ne se contentent pas d'organiser des Chambres syndicales et de créer des Bourses du Travail, ils prennent part aussi, et d'une façon victorieuse souvent, à la lutte électorale. C'est ainsi qu'à Narbonne l'ancienne municipalité opportuniste ayant été obligée de donner sa démission, le Conseil municipal a été composé exclusivement de nos amis les socialistes — moins un — qui ont tous été nommés avec une écrasante majorité : le maire de Narbonne est, de ce fait, notre vaillant ami le docteur Ferroul, l'énergique socialiste, député de l'Aude.

A Cette aussi, le pouvoir municipal est entre les mains des socialistes qui sont revenus plus nombreux au conseil de la ville cette année, en suite d'une démission exigée en masse de tous les conseillers municipaux à la suite des manœuvres de la minorité opportuniste.

Les travailleurs de Cette ont vengé leurs élus de toutes ces intrigues en les renvoyant au Conseil municipal et même en plus grand nombre qu'auparavant.

Malheureusement, les conseils socialistes de Narbonne et de Cette ne peuvent agir comme ils le voudraient pour les travailleurs entravés qu'ils sont par préfet et sous-préfet qui mettent toujours leur *veto* pour empêcher toutes les mesures socialistes d'être pratiquées.

Cependant ces conseils ont pris l'initiative de la fête du Premier Mai dans leurs villes, et à Narbonne, on a nommé une voie principale : rue du Premier Mai.

Du reste, la fête ouvrière a été fêtée dans presque toutes les villes du Midi avec beaucoup d'entrain : à Toulouse, Carcassonne, Lézignan, Albi, Cannes, Narbonne, Béziers, Cette, Montpellier, Lodève,

Beaucaire, Arles, Nîmes, Toulon, Marseille, d'importantes manifestations ont eu lieu en ce jour de fête ouvrière, des pétitions ont été présentées aux pouvoirs publics et le soir des punchs et des réjouissances populaires ont attiré l'attention de la population et affirmé l'intention bien arrêtée de la classe ouvrière de poursuivre la revendication de ses droits.

A Marseille seulement le pouvoir central a voulu empêcher la manifestation et plusieurs de nos amis ont été arrêtés. Cependant, les délégués ont passé malgré la troupe, et sont parvenus à la Mairie et à la Préfecture apportant les pétitions des ouvriers de Marseille, signées de quatre-vingts Chambres syndicales pour la journée des huit heures.

La presse socialiste s'est aussi développée dans le Midi pendant cette année-ci : Bordeaux a le journal *la Question sociale*, comme organe des travailleurs ; Toulouse a *le Quatrième Etat* ; Cette *l'Avenir social*, puis *le Réveil social* ; Marseille a *le Socialiste* et *la Lutte*, plus *l'Ouvrier syndiqué* ; Toulon a *la Voix du Peuple* ; Nîmes a *la Voix des Travailleurs* ; Narbonne *l'Emancipation sociale*, qui existe déjà depuis dix ans, et l'on vient de créer à Montpellier *l'Echo social*.

On le voit, le Midi n'est pas en arrière de ses frères du Nord et du Centre, de l'Est et de l'Ouest, et lorsque le cri d'affranchissement des travailleurs retentira, il trouvera un ardent écho dans nos belles contrées ensoleillées.

PAULE MINK.

---

## Lettre de M. Pierre Lavroff au Congrès international de Bruxelles

---

Il y a deux ans de cela, j'ai eu l'honneur de présenter au Congrès de Paris, où m'avaient délégué plusieurs groupes socialistes russes, un rapport sur l'état de la lutte engagée par les socialistes russes contre l'absolutisme impérial. Je n'ai pas à ajouter grand'chose à l'aperçu succinct que j'ai donné à cette époque. Cependant mes amis de Paris et moi nous n'avons pas voulu laisser échapper l'occasion de faire entendre au nouveau Congrès international les paroles d'adhésion et de fraternité qu'envoient aux socialistes de partout leurs camarades russes. Au moment solennel où les Etats défenseurs du monde capitaliste forment une triple ou une quadruple alliance en vue de guerres fratricides, au moment où, dans l'attente de ces guerres toujours menaçantes, le chant jadis libérateur de la *Marseillaise* se mêle étrangement à l'hymne en l'honneur d'un despote qui traîne le lit des agonisants sous la potence et fait mourir sous les verges les femmes et les enfants, c'est un devoir pour nous, socialistes russes, de proclamer notre fraternité envers les socialistes de tous les pays et de toutes les races, et notre haine aussi bien contre le despotisme couronné que contre le capital exploiteur.

L'état de choses en Russie ne s'est pas beaucoup modifié. L'absence de tout parti ouvrier constitué, de toute organisation puissante,

reliant entre eux les groupes socialistes-révolutionnaires, voilà quel est toujours le grand obstacle au développement de notre propagande et de notre action. Du côté des libéraux, c'est toujours, en face du despotisme, le même manque d'énergie qui les rend impuissants à former un parti politique influent dans le pays ; et cette impuissance montre bien que c'est seulement parmi les socialistes, proclamant haut et ferme leurs convictions, que se recrutera le noyau d'un tel parti dans l'avenir.

Les arrestations en masse, les internements en Sibérie et dans les provinces du nord, sans jugement et sur des soupçons le plus souvent mal fondés, continuent de frapper la jeunesse intelligente russe. Tout professeur qui acquiert de l'influence par des travaux véritablement scientifiques, tout homme de lettres dont les œuvres contiennent une note vivifiante, deviennent par cela même l'objet de suspensions policières et risquent d'être traités comme ennemi de l'Etat.

Ce n'est que de la destruction radicale du régime actuel de la Russie, régime réactionnaire et démoralisateur dans tous ses éléments, qu'on pourrait attendre quelque amélioration dans l'existence de notre malheureux pays. Aussi les socialistes russes se voient-ils forcés, par la logique même des choses, à ne pas reconnaître d'autre drapeau que celui du socialisme révolutionnaire ; ils ne peuvent chercher le salut de leur patrie en dehors des principes du socialisme hautement affirmé ; ils continuent et continueront leur lutte contre le despotisme impérial, lutte qui n'admet pas de transactions.

Les socialistes-révolutionnaires russes sont heureux de constater qu'ils rencontrent dans leurs luttes des sympathies effectives chez leurs frères des autres nations et même parmi les classes qui, dans le mouvement russe, ne veulent apercevoir que d'anciens éléments des révolutions politiques. Ces sympathies se sont affirmées même en des occasions qui ne touchaient que d'une manière accidentelle au vrai mouvement de notre pays. Quelques jeunes réfugiés russes ont été accusés de préparer des engins explosifs à Paris ; ils ont nié le fait et n'ont été condamnés à la prison que sur des présomptions fort insuffisantes. C'est alors que les secours aux prisonniers sont venus non seulement des socialistes (entre autres du Congrès de Halle), mais aussi des individus et des groupes libéraux de divers pays. Un ancien policier russe a été frappé à Paris, et malgré les poursuites officielles, malgré l'emballement patriotique qui enivre les partis politiques français assoiffés de revanche et flattés par l'illusion d'une alliance possible avec le despotisme archaïque de la Russie impériale, ce fait a trouvé des sympathies inattendues dans la société et dans la presse française. De l'autre côté de l'Océan, il s'est rencontré un Kennan pour prendre hautement et publiquement en main la cause des révolutionnaires russes dans des discours et dans des œuvres littéraires magistrales. En Angleterre et en Amérique, des groupes nombreux se sont organisés pour aider au mouvement révolutionnaire en Russie, tout en se laissant un peu égarer par une presse qui veut ignorer l'élément socialiste chez nos révolutionnaires et aime mieux les présenter comme des revenants des partis qui luttaient en Angleterre en 1688 et en France en 1789. Sans doute, les socialistes russes n'ont qu'à exprimer leur reconnaissance

la plus chaleureuse et la plus sincère à tous ceux qui, quelque soit le motif qui les pousse, sympathisent à leurs luttes. Mais ils ne veulent pas cacher que leur drapeau, le seul, c'est le drapeau rouge du socialisme international ; qu'ils luttent contre le despotisme parce que ce despotisme, en Russie, est un empêchement fatal à la propagation du socialisme scientifique ; que ce n'est qu'en leur qualité de socialistes qu'ils s'affirment comme les vrais continuateurs actuels de toutes les luttes antérieures pour le progrès humain, livrées en Russie et ailleurs ; que ce n'est que comme socialistes encore qu'ils se sont organisés jadis, et espèrent s'organiser de nouveau pour former le noyau d'un parti politique influent ; qu'enfin, c'est dans les rangs de ce parti qu'ils appellent tous les ennemis du despotisme pour renverser, bientôt peut-être, le régime réactionnaire russe actuel.

C'est cette conviction qui nous unit aux socialistes de tous les pays et de toutes les races. C'est elle qui nous permet, à mes amis et à moi, d'envoyer un salut fraternel à nos frères réunis au Congrès international de Bruxelles. Leur organisation est la seule base politique sur laquelle nous comptons construire l'édifice de notre avenir. Leur victoire sera la nôtre. Chaque pas en avant que fait le socialisme international nous met au cœur un nouvel espoir. Frères socialistes de tous les pays ! rappelez-vous toujours que nos luttes, quelle que soit leur forme, sont des luttes pour les mêmes causes que celles qui vous animent, des luttes pour l'émancipation définitive du travail !

9 août 1891.

CHARLES LAVROFF,  
Paris, 328, rue Saint-Jacques.

---

## RAPPORTS

AU

Congrès international de Bruxelles<sup>(1)</sup>

---

### ALLEMAGNE

La décision prise par le Congrès ouvrier international de Paris de convoquer des Congrès internationaux à de certains intervalles et de créer ainsi un organe qui permettrait au prolétariat socialiste de tous les pays de s'entendre, de formuler ses désirs et ses griefs et de prendre toutes mesures qui paraîtraient nécessaires pour secouer l'oppression politique et économique du prolétariat, a trouvé l'adhésion la plus cordiale parmi les ouvriers allemands.

Dans des centaines de réunions ouvrières auxquelles assistèrent les délégués du Congrès de Paris, les résolutions votées par celui-ci

(1) Nous ne donnons ici que les passages les plus saillants de ces rapports. — P. A.

furent acceptées avec enthousiasme, et la propagande pour l'introduction d'une législation de protection ouvrière internationale, avec la journée de travail normale de huit heures, prit un essor puissant.

Comme la démocratie socialiste allemande se trouvait alors sous le coup de la loi d'exception de 1878, un certain nombre de gouvernements locaux essayèrent d'entraver la propagande pour les résolutions du Congrès de Paris en déclarant la seule présence des délégués au Congrès suffisante pour interdire les réunions.

Chose curieuse à noter : ce fut à l'occasion de la recherche des moyens propres à combattre la démocratie socialiste qu'éclata brusquement l'antagonisme entre l'empereur et le chancelier, qui aboutit au congé du chancelier. Tandis que Bismarck, grand propriétaire foncier et grand industriel, était un ennemi juré de toutes les mesures de protection ouvrière paraissant devoir refrener la rapacité patronale si peu que ce fut, l'entourage de l'empereur était disposé d'accorder de légères concessions.

\*  
\*

Au beau milieu de ces luttes parurent subitement, le 4 février, les rescrits impériaux que l'on sait, adressés au chancelier Bismarck et au ministre du commerce et de l'industrie.

Le premier de ces rescrits, afin de parer aux difficultés que rencontre la réglementation des questions ouvrières par suite de la concurrence étrangère, chargeait le chancelier de l'empire :

« De provoquer une conférence des gouvernements des pays dont l'industrie domine avec la nôtre le marché mondial, afin d'amener une réglementation *internationale*, limitant le travail exigé des ouvriers ».

Le second rescrit au ministre du commerce déclare que la tâche du gouvernement est :

« *De régler le temps, la durée et la nature du travail*, de telle sorte que la santé, la moralité, les besoins matériels des ouvriers et leur droit à l'égalité devant la loi soient sauvegardés. »

Les rescrits causèrent tout d'abord une surprise générale. La presse gouvernementale s'était moquée mille fois de la possibilité de mesures de protection ouvrière.

Le monde semblait être tout d'un coup mis sens dessus dessous. Dans le rescrit adressé au chancelier on se réfère aux résolutions internationales du Congrès ouvrier de Paris. La confusion et l'insécurité régnèrent dans les rangs des partis bourgeois. Bien que les rescrits impériaux n'eussent rien proclamé en faveur de la protection ouvrière qui ne fût déjà article de loi dans plusieurs Etats industriels, les chefs de la bourgeoisie n'en perdaient pas moins la tête à l'occasion de « cette reconnaissance des revendications socialistes ». Dans leur émotion et leur frayeur ils ne s'aperçurent même pas du crime de lèse-majesté dont ils se rendaient coupables en déclarant « que les rescrits impériaux étaient destinés à battre en brèche la démocratie socialiste pendant la période électorale. »

Les « piliers de la monarchie » déclarèrent donc que la volonté solennellement manifestée de l'empereur était une manœuvre électorale destinée à capter des votes ouvriers. Jusqu'à quel point cette

appréciation des rescrits était justifiée peut être matière à doute. Mais ce qui est certain, c'est que si, en haut lieu, on s'est bercé de l'espoir de nuire à la démocratie socialiste auprès des ouvriers à l'aide des rescrits, on s'est grossièrement trompé. Et comment, de fait, l'adoption de certaines revendications de la démocratie socialiste par les rescrits aurait-elle pu réussir à détacher les ouvriers de la démocratie socialiste ?

Le Congrès ouvrier international de Paris félicitait le Conseil fédéral suisse de son initiative dans la convocation d'une conférence internationale pour la discussion de mesures de protection ouvrière. Or, si le gouvernement de l'empire allemand prenait en main la formation d'une pareille conférence, il ne faisait que hâter la réalisation d'une revendication du prolétariat socialiste international, et le triomphe des idées socialistes n'était certes pas fait pour battre en brèche la démocratie socialiste.

\*  
\*  
\*

Le jour de l'élection démontra combien nos adversaires s'étaient trompés au sujet de l'influence des rescrits impériaux. Le parti démocrate socialiste était sorti des élections de 1887 avec 11 mandats de 780,000 votes. Le 20 février il débuta avec 1,427,000 votes et 20 élus. Le nombre de votes donnés, à nos candidats s'était donc accru de plus d'un demi-million. La démocratie socialiste était devenue le parti le plus fort numériquement de l'empire allemand. Outre les sièges conquis, les candidats de notre parti étaient en ballottage en 58 circonscriptions ; dans un nombre presque aussi considérable de circonscriptions où les partis hostiles étaient en ballottage, ce sont nos camarades qui eurent à donner le vote décisif. Le mot d'ordre donné par la direction du parti aux dernières élections était de ne voter que pour des candidats qui se fussent préalablement déclarés ;

1. Contre n'importe quelle loi d'exception ;
2. Contre toute aggravation des lois pénales ;
3. Contre toute atteinte portée au suffrage direct et universel.

Le scrutin de ballottage augmenta considérablement le nombre de nos votes et nous donnait 15 nouveaux élus, en sorte que le parti démocrate socialiste est aujourd'hui représenté au Reichstag par 35 députés.

Ce qui caractérise les élections de 1890, c'est l'accroissement formidable des votes socialistes dans les circonscriptions purement rurales. Cela est vrai pour le Mecklembourg et pour les provinces de l'est de la Prusse ; cela est vrai encore pour la Bavière, où prédomine l'agriculture. En Bavière, de même que dans les deux duchés du Mecklembourg, on vota dans toutes les circonscriptions pour les démocrates socialistes. Dans les provinces de l'est de la Prusse nous n'eûmes des voix que dans quelques districts polonais. Là le mouvement national, soutenu par le mouvement religieux, domine complètement la vie politique des classes bourgeoises. Mais la noblesse et le clergé coalisés entretiennent de parti pris l'ignorance du prolétariat. Or, si l'on tient compte du peu de développement industriel du pays et de la pression politique qui s'exerce précisément dans les parties

polonaises du pays, la faiblesse du mouvement socialiste dans la province de Posen s'explique naturellement

Ainsi qu'il ressort de la nature de notre mouvement, qui est purement prolétarien et qui ne peut et ne doit être autre chose, ce sont les grandes villes et les centres industriels, avec leur agglomération d'ouvriers, qui forment les principaux foyers du mouvement.

Cet énorme accroissement de la démocratie socialiste, à laquelle s'ajoutait encore un renforcement général de l'opposition bourgeoise, ou, plus correctement peut être, des partis antibismarckiens, ainsi que la complète dissolution de l'ancienne majorité, apporta aussi une solution à la question : « Bismarck comme chancelier de l'empire. »

Le 10 mars 1890, Bismarck reçut son congé après qu'il eut remué ciel et terre pour prouver son « indispensabilité ».

La manifestation de Mai fut aussi imposante que générale. Partout où il y avait des démocrates socialistes on manifesta d'une façon ou d'une autre en faveur de la journée de huit heures et d'une législation protectrice du travail, comme le recommandait la résolution de Paris. Mais pour si générale qu'elle fût, elle fut partout pacifique. Les bourgeois qui avaient espéré que le 1<sup>er</sup> Mai amènerait des collisions entre les ouvriers et la police furent piteusement désappointés. « Le 1<sup>er</sup> Mai a porté un coup mortel à la loi contre les socialistes », écrivait un influent organe libéral, avec une colère mal déguisée, parce que les ouvriers, autant par leur attitude habile que par leur manifestation imposante, avaient contrecarré les plans de leurs ennemis.

\* \* \*

Le 6 mai, le nouveau Reichstag se réunissait pour la première fois. L'un des premiers actes de la fraction démocrate socialiste du Reichstag fut de déposer une loi de protection ouvrière dont les articles étaient conformes aux propositions du Congrès ouvrier international de Paris. Pour la première fois dans un parlement allemand on réclamait l'établissement légal de la journée de travail normale de huit heures. Comme la liberté d'exploitation illimitée qui a existé jusqu'ici, avait porté la journée de travail dans certaines industries à quatorze heures et au delà, et comme l'introduction immédiate de la journée de huit heures aurait exigé un tel saut qu'il aurait été impraticable dans les conditions de la concurrence internationale, une période de transition était fixée dans le projet même. Voici le texte du paragraphe en question :

« Du jour de la mise en vigueur de la loi, le temps de travail dans les entreprises qui tombent sous cette loi, ne doit durer que dix heures au plus pour les jeunes gens au-dessous de 16 ans et huit heures au plus les samedis et les veilles des fêtes, le temps des pauses non compris.

« A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1894, l'extrême durée du temps de travail sera de neuf heures, et à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1898 de huit heures.

« Pour les travaux souterrains (des mines, des salines, etc.), ou pour ceux des entreprises où le travail est ininterrompu jour et nuit, le temps de travail quotidien des équipes ne doit pas dépasser huit heures ; pour les travaux souterrains le temps de la descente et de la

remonte doit être compris dans le temps de travail. Les jeunes gens de quatorze à seize ans ne doivent pas être employés plus de huit heures par jour. Une réduction des heures de travail des équipes pourra être convenue entre les deux parties contractantes »

Dès l'ouverture de la session le gouvernement déposa également un projet sur la même question. Mais tandis que les rescrits impériaux, parus avant les élections parlaient de « régler le temps, la durée et le genre du travail », et se prononçaient ainsi ouvertement pour l'introduction d'une journée de travail normale, dans le projet gouvernemental il ne fut plus question de ce premier et fondamental article de toute protection ouvrière. On ne demandait la limitation du temps de travail à 11 heures, avec interdiction du travail de nuit, que pour les ouvriers adultes des fabriques. Pour les enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans et pour les jeunes ouvriers de l'âge de quatorze à seize ans le projet ne changeait rien aux prescriptions légales existantes — de 6 à 8 heures de travail par jour.

A côté de ces quelques légères améliorations de l'état de choses actuel, le projet du gouvernement introduisait au sujet de la soi-disant rupture du contrat et de l'exercice du droit de coalition des dispositions qui, dans la pratique, auraient été équivalentes à l'abolition complète du droit de coalition pour les ouvriers.

Il n'existe pas d'organisation allemande qui n'ait été forcée de se dissoudre ou de se transformer par suite des mesures policières et judiciaires.

En dépit de ces vexations, les unions syndicales allemandes ont pris des proportions considérables.

Aussitôt qu'il fut connu que l'on abandonnait l'intention de prolonger la loi contre les socialistes, la direction du parti fit tous ses préparatifs pour être en mesure, aussitôt la loi expirée, de tenir un Congrès général du parti, convoqué pour la première fois depuis douze ans.

La loi expirait le 30 septembre 1890 ; le 1<sup>er</sup> août parut l'appel signé de la fraction entière du Reichstag, invitant l'envoi de délégués au Congrès que l'on convoquait pour le 12 octobre et les jours suivants, à Halle.

\* \* \*

Dans le numéro du *Sozial demokrat*, paraissant à Londres, qui publiait la convocation du Congrès, la rédaction annonçait que les rédacteurs, conformément au conseil donné par la fraction du Reichstag, avaient résolu de suspendre la publication du *Sozial demokrat* le jour même de l'expiration de la loi contre les socialistes.

Le dernier numéro parut à la date du 27 septembre 1890. Le numéro spécimen avait été publié au mois de septembre 1879, et le journal avait paru depuis le commencement du quatrième trimestre de la même année : il avait donc vécu pendant onze années consécutives sans interruption.

Avant même l'expiration de la loi d'exception, se réunissait le 15 mars, à Berlin, la conférence pour la protection ouvrière internationale. Nous considérons comme connus les résultats des débats Sur les ouvriers allemands les malencontreuses propositions, faites de

demi-mesures, de cette « conférence de diplomates » ne firent aucune impression profonde. Si la conférence elle-même était une concession à la revendication de mesures de protection ouvrière pour tous les pays civilisés, formulée unanimement par le Congrès ouvrier international de Paris, les transactions et les propositions de la conférence démontraient clairement combien il faudra encore d'agitation et d'activité infatigables de la part des ouvriers avant que nous puissions passer des belles phrases sonores à l'action.

L'expiration de la loi d'exception fut célébrée de la manière la plus imposante dans toute l'Allemagne par des fêtes et des réunions dans la nuit du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre. Dans les districts où l'état de siège avait été proclamé les hommes expulsés, dont rien désormais n'empêchait plus le retour, furent le centre de la manifestation.

Il résulte des rapports sur les conséquences de la loi contre les socialistes, publiés vers l'époque de son expiration que environ 1,400 publications furent prohibées pendant la durée de la loi : le nombre des expulsés des districts mis en état de siège était de plus de 900, et environ 1,000 ans de prison et de maison de détention, y compris la prison préventive, avaient été infligés à la suite des divers procès basés sur la loi d'exception ou occasionnés par elle. Ces pénalités se répartissaient approximativement sur 1,500 personnes. Ces chiffres ne donnent qu'un tableau fort incomplet des souffrances endurées par le Parti ouvrier démocrate socialiste par suite et à cause de la loi infâme.

\* \* \*

Le Congrès de Halle donna au Parti une nouvelle organisation ; il déclarait le *Berliner Volksblatt* l'organe central du Parti, en lui choisissant le titre de *Vorwärts* (En Avant !), et terminait les débats par des vivats enthousiastes pour la démocratie internationale, émancipatrice des peuples.

Depuis le Congrès de Halle la réorganisation du Parti, appropriée à la situation créée par l'expiration de la loi d'exception, a occupé surtout l'activité du Parti.

Dans presque toutes les provinces et tous les pays de l'empire des conférences ont été données. Une attention spéciale a été accordée à la presse du Parti. Celle-ci, suivant l'accroissement du Parti, a pris une extension inconnue jusqu'ici. Au commencement du second trimestre de 1891 il paraissait 69 organes politiques, dont quelques-uns comptent plus de 30,000 abonnés et dont l'existence, par leurs propres ressources, est assurée, presque sans exception. Conformément à une résolution du Congrès de Halle, la direction du Parti créa un journal en langue polonaise, A côté de ces organes politiques il y a la *Neue Zeit*, revue scientifique, qui paraît hebdomadairement, ainsi que deux journaux satiriques et une série de journaux amusants et instructifs dont plusieurs sont donnés en supplément par des organes politiques.

De même qu'au parti politique, la disparition de la loi d'exception donna une vie nouvelle au mouvement syndical.

Le phénomène le plus extraordinaire sur ce terrain, c'est la rentrée des mineurs dans le cadre des organisations ouvrières modernes. Ces ouvriers, dont le nombre est de 300,000 en Allemagne, jusque dans ces derniers temps, s'étaient tenus à l'écart du mouvement ouvrier ou ne s'y rattachaient que dans des districts isolés. Cela a changé du tout au tout depuis le soulèvement des mineurs en 1889.

Le mouvement syndical possède actuellement 34 organes.

La manifestation de la fête de Mai a été des plus imposantes cette année. Il est vrai que cette fois encore, eu égard à la triste situation économique, il a été impossible de penser à faire chômer le 1<sup>er</sup> mai. C'est pourquoi la fraction du Reichstag a donné le mot d'ordre de célébrer la fête le premier dimanche de mai. Donc, le 1<sup>er</sup> Mai, on ne tint que des réunions populaires ou ouvrières, dans lesquelles on fit des conférences sur la signification de la manifestation du 1<sup>er</sup> Mai relativement à la journée de huit heures et à la législation de la protection ouvrière internationale.

Mais le dimanche suivant la fête fut célébrée par des processions, partout où elles n'étaient pas prohibées par la police, et par d'autres manifestations du même genre. Partout les ouvriers y participèrent d'une manière imposante. A Hambourg seul, d'après l'évaluation des journaux ennemis, 100,000 hommes prirent part à la procession. Une publication qui parut pour célébrer la fête de Mai fut tirée à un demi-million d'exemplaires.

A titre de phénomène significatif et caractéristique de la situation politique en Allemagne, nous croyons devoir rappeler ici ce fait, qu'à l'occasion d'une élection complémentaire dans la 19<sup>e</sup> circonscription du Hanovre, où l'ex-chancelier, le prince de Bismarck, avait brigué le mandat, il ne réussit à triompher de notre camarade, le cigariier Schmalfeldt, qu'au scrutin de ballottage et grâce à la coalition des partis que du temps de sa toute puissance, Bismarck avait combattus à outrance. La circonscription en question est un district entièrement rural, ne comptant pas une seule ville considérable.

Mais que toutes ces luttes exigent des victimes et que les puissances qui nous gouvernent disposent, en dépit de la loi d'exception, de moyens d'oppression et de répression contre notre propagande, les nombreux procès et condamnations de soi-disant droit commun, depuis octobre 1890, le prouvent abondamment, ainsi que des milliers de prolétaires qui, à l'aide des *listes noires* et du *boycott*, sont proscrits et privés de pain.

D'un calcul sommaire, il résulte que du 1<sup>er</sup> novembre 1890 jusqu'à la fin de mai de cette année, il a été infligé par les tribunaux allemands aux ouvriers, aux rédacteurs et aux orateurs démocrates-socialistes soixante-six ans et onze mois de prison, et 12,758 marks d'amendes.

On le voit, sous le nouveau régime, et bien que délivrés des lois d'exception, nous ne sommes pas encore couchés sur un lit de roses.

Mais que l'on persiste dans ces persécutions ou qu'on les multiplie, le parti démocrate-socialiste allemand ne faiblira pas dans la lutte pour l'affranchissement du prolétariat des chaînes sociales et politiques. Soucieux de ses devoirs envers les camarades de classe comme envers les prolétaires de tous les pays, prêt à se battre et à se sacrifier,

il restera, à l'avenir comme par le passé, toujours et partout à son poste de combat.

## ANGLETERRE

*Le nouvel unionisme et le socialisme.* — Les deux dernières années ont été marquées par une activité des plus extraordinaires. Elles sont, en fait, le point de départ d'une nouvelle ère dans l'histoire du mouvement ouvrier en Grande-Bretagne et en Irlande. Ce mouvement, connu généralement sous le nom de « Nouvel Unionisme », cette tendance, ont été et sont encore sans contredit socialistes. Il est vrai qu'en Angleterre les termes « Parti du travail » et « Parti socialiste » ne sont pas encore convertibles, ainsi qu'ils le sont sur le continent, mais ils le deviennent rapidement, bien que beaucoup de « nouveaux unionistes » soient les premiers à nier énergiquement qu'il en fût ainsi. Il est vrai aussi que le socialisme de — peut-être — la majorité du peuple est vague et inconscient, et que nous n'avons pas, dans le sens où il est pris sur le continent, un parti socialiste. Mais presque tous les *leaders* de ce nouveau mouvement dans le Royaume-Uni sont socialistes, et les termes socialiste et socialisme, qui furent d'abord des termes de blâme et de mépris, sont en voie de devenir la meilleure qualification pour obtenir le respect et la confiance de la classe ouvrière. Ceci est dû au fait que les ouvriers ont trouvé dans les socialistes leurs amis les plus vrais et les plus sûrs. L'enseignement des socialistes et le sentiment de confiance qu'ils ont inspiré ont fait croître chez les ouvriers l'idée qu'ils appartenaient à une classe, et ils ont commencé à comprendre qu'ils vivaient au milieu d'une guerre de classes; cette compréhension les a poussés à créer dans le Royaume-Uni un parti du travail — comme il en existe sur le continent — un parti qui combattrait pour la classe ouvrière contre la classe des patrons; un parti qui s'affirmerait dans toutes les élections parlementaires, aussi bien que dans les élections municipales, paroissiales, etc.

*Les Socialistes.* — Consciemment ou inconsciemment, le programme socialiste est maintenant celui du « Nouvel Unionisme. » Cependant, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a pas « un » parti socialiste en Angleterre. Il y a beaucoup de partis socialistes qui tous, à leur façon, font du bon travail; ce sont des sectes plutôt qu'un parti. Parmi ces partis socialistes, le plus nombreux et celui qui a peut-être plus qu'aucune autre organisation socialiste — avec l'aide de beaucoup de membres qui n'en font plus partie — aidé à répandre les enseignements du socialisme scientifique parmi les ouvriers, c'est la « Fédération Démocratique Sociale ». Il y a ensuite la « Société Fabienne », où se sont réfugiés les gens de la classe moyenne, trop honnêtes pour être satisfaits des conditions présentes de la société, trop instruits pour se jeter dans l'Armée du Salut, trop supérieurs pour s'identifier avec le vulgaire profane. Il y a aussi la Société socialiste de Bloomsbury qui, outre son travail éducationnel, peut revendiquer l'honneur d'avoir pris l'initiative de la démonstration du mois de mai en Angleterre en faveur des huit heures.

Il y a, de plus, un grand nombre d'autres sociétés socialistes, tant à Londres qu'en province, établies dans un but louable, et plus ou moins utiles.

Les *Trade-Unions* ont rendu de grands services et en elles git l'espoir des travailleurs; nous voulons parler des *trade-unions* qui reconnaissent qu'il n'existe aujourd'hui que deux classes : la classe productrice des travailleurs et la classe possédante des patrons.

Le but immédiat de ce syndicat est « d'améliorer la condition matérielle de ses membres; de les élever de l'état de simples bêtes de somme à celui d'êtres humains; de rendre plus gai et plus heureux le *home* de chaque travailleur; d'épargner aux petits enfants la dure, amère et dégradante vie à laquelle ils sont aujourd'hui condamnés; de répartir plus également entre tous les hommes et toutes les femmes les larmes et les rires, le chagrin et la joie, le travail et le loisir. »

*L'ancien et le nouvel unionisme.* — Il n'est pas nécessaire aujourd'hui d'entrer dans de longs détails au sujet de la puissance immense et de la richesse des vieux syndicats d'artisans. Le bien qu'ils ont accompli ne peut être oublié ni nié. Mais c'est un fait indiscutable que, depuis de nombreuses années, les vieux syndicats ont cessé d'être des organisations actives et militantes, et que la grande masse de l'armée du travail avait été absolument laissée par eux en dehors de toute organisation. Bien plus, le but et l'objet de ces anciens syndicats était de *limiter* le nombre de leurs membres, et ce n'est que tout récemment qu'ils ont commencé à reconnaître que leur politique était un acte de suicide. Depuis la formation des nouveaux syndicats, les anciens ont été poussés à agir de nouveau et ils commencent à admettre que les succès du passé ne les dispensent pas de faire des efforts dans le présent.

*Ouvriers agricoles.* — Il n'est malheureusement que trop vrai que les ouvriers agricoles anglais sont moins bien organisés qu'ils ne l'étaient il y a quelques années. On a essayé maintes fois et sans succès d'organiser ces travailleurs.

Mais, de jour en jour, cette situation s'améliore, et ces campagnards et campagnardes semblent reconnaître la nécessité de se protéger contre leurs exploités. Au moment où nous écrivons, nous apprenons qu'il s'organise une nouvelle campagne qui promet. L'agitation est encore trop récente pour avoir déjà un résultat défini, mais on peut au moins dire ceci : c'est que dans un seul comté, 2,000 membres ont été enrôlés en huit semaines.

*Proletariennes.* — S'il a été difficile d'organiser les ouvriers agricoles, il a été peut-être plus difficile encore d'organiser les prolétariennes des villes et surtout celles de Londres. La raison ne doit pas en être cherchée bien loin. L'ouvrier lui-même regarde en grande partie la ménagère comme un animal domestique, lui appartenant plus ou moins. Et cependant, durant ces dernières années, la logique inexorable des faits a accompli pour les femmes ce qu'elle a accompli pour les manœuvres : elle leur a ouvert les yeux sur leur vraie situation. Depuis deux ans, des centaines de femmes ont été enrôlées soit

dans des syndicats de femmes, soit dans les organisations socialistes, où, comme nous l'avons déjà dit, elles sont admises au même titre que les hommes.

*Fédération des capitalistes* — Ici encore les capitalistes montrent la voie aux ouvriers par la solidarité dont ils font preuve et par leurs efforts pour se fédérer. Depuis quelques mois, on entend beaucoup parler d'une « Fédération d'armateurs », instituée dans l'intention avouée de combattre les syndicats en général et la « Fédération des Matelots et des Chauffeurs » en particulier. Le combat entre cette fédération des patrons et celle des ouvriers devient de jour en jour plus acharné. Mais il a déjà eu un admirable résultat : la fédération des travailleurs, qui semblait ne devoir se faire que dans un avenir très éloigné, sera une réalité d'ici peu de temps. Les patrons ont montré qu'en dépit de la concurrence, les intérêts des capitalistes sont les mêmes. Les travailleurs apprennent de la même façon que leurs intérêts, qu'ils soient artisans ou manœuvres, sont aussi communs.

*Liberté anglaise.* — Cette question des grèves nous conduit à une autre considération. On croit, sur le continent, — et on croyait encore tout récemment en Angleterre — que l'ouvrier anglais avait l'avantage heureux de n'être pas soumis à l'intervention et à la tyrannie de la police. De récents événements ont prouvé trop clairement qu'il n'en est pas ainsi. En voici un exemple : à Plymouth, des grévistes appartenant à divers syndicats de manœuvres ont été poursuivis et condamnés (la cour d'appel n'a pas encore décidé sur leur cas) pour « intimidation », bien que tout leur crime consistât à conseiller à leurs camarades de cesser le travail. Le principal « intimidateur » avait dit : « N'employez ni la violence ni le langage immodéré, mais refusez tranquillement de travailler et rentrez chez vous ». Ce cas très important a été pris en main par le Conseil des Métiers de Londres et sera porté devant les tribunaux les plus hauts. Le secrétaire de ce conseil a prononcé les paroles suivantes : « Si ce qu'on reproche aux grévistes est de l'intimidation légale, punissable d'emprisonnement avec travaux forcés, il est bon que nous le sachions une fois pour toutes. »

La vérité est que, dans toutes les grèves récentes, la police n'est pas seulement intervenue sans raison, mais qu'elle a tout fait pour provoquer des émeutes.

*Représentation du travail.* — Le trait le plus saillant du « nouvel unionisme » et du mouvement ouvrier est peut-être la grande importance qu'ils attachent à la représentation du travail dans tous les corps publics. La nécessité d'une telle représentation s'était d'ailleurs fait sentir jusqu'à un certain point dans des organisations ouvrières non imbues des doctrines socialistes. Mais il n'y avait eu qu'un petit nombre de grands syndicats du nord et de l'ouest de l'Angleterre — la plupart composés de mineurs — qui avaient mis l'idée à exécution. Le résultat n'a pas donné tout ce qu'on désirait au point de vue de la classe ouvrière, car, à l'exception de deux ou trois députés, tous les prétendus représentants du travail à la Chambre des Communes dépendent de l'un des deux grands partis politiques.

Le résultat le plus important du nouveau mouvement, en ce qui touche la représentation du travail, a été obtenu dans les élections municipales. On considère aujourd'hui comme centres de communes futures, les *Vestries* (corps paroissiaux élus à un suffrage très restreint), les *Boards of Guardians* (conseils d'administration de l'assistance publique), les *County Councils* (conseils généraux), et toutes les autres assemblées administratives qui touchent de près au peuple. Les travailleurs comprennent que ces assemblées doivent s'emparer des monopoles qui sont aujourd'hui sous le contrôle de capitalistes privés; et, pour y arriver, on déploie dans les élections municipales la même activité que dans les élections au Parlement. Dans beaucoup de villes de province, des ouvriers ont été élus comme conseillers de l'instruction publique, conseillers municipaux, etc., à la grande satisfaction des électeurs.

Disons, pour finir, un mot sur l'immense progrès de l'aspect *international* du mouvement ouvrier dans le Royaume-Uni. Pour cela, nous n'avons qu'à citer : les congrès de mineurs, les efforts des Matelots et Chauffeurs pour entrer en communication directe avec leurs camarades de l'étranger ; l'aide financière donnée par les ouvriers d'une nation à ceux d'une autre dans ces derniers mois, par exemple, par les ouvrières dentellières de Nottingham à celles de Calais, par Calais à Manningham, par l'Angleterre au verriers de Lyon, par l'Autriche aux poseurs de briques. Citons enfin, dans tous les pays où la loi le permet, la nomination de secrétaires correspondant avec tous les autres secrétaires internationaux. La loi le défend en Allemagne, en Hongrie et en Autriche, mais la correspondance internationale se fait par l'intermédiaire de personnes en position de la mener à bien.

*Conclusion.* — Ce qui a été accompli dans la Grande-Bretagne et l'Irlande pendant ces deux dernières années peut sembler minime quand on le compare à ce qui a été fait à l'étranger. Nous n'avons jusqu'à présent qu'un socialiste à la Chambre des Communes, et qu'un socialiste aussi au Conseil municipal de Londres. Mais, dans plusieurs villes de province, de même qu'à Londres, il y a des mandataires de la classe ouvrière dans les assemblées municipales et paroissiales, etc. Nous ne pouvons pas entrer en comparaison avec le million et demi d'électeurs démocrates-socialistes allemands et leurs trente-cinq députés, ni avec le parti ouvrier français.

Mais il y a cependant, enfin, un réel mouvement ouvrier en Angleterre, et ses progrès depuis 1889 sont d'un bon augure pour la formation d'un « Parti du travail », distinct de tous les autres partis. Par-dessus tout, ce qui a progressé au-delà de toute espérance, c'est que les ouvriers reconnaissent qu'ils forment une classe à part et qu'ils comprennent la guerre de classe et l'admission qui en découle, que les travailleurs du monde entier sont solidaires. Chaque nation a et doit avoir sa méthode spéciale et ses moyens spéciaux d'agir. Mais, quels que soient ces moyens et ces méthodes, le but est le même partout : c'est-à-dire l'émancipation de la classe ouvrière et l'abolition de toute classe gouvernementale.

Vive la solidarité internationale du mouvement ouvrier !

## DANEMARK

Au premier coup d'œil, il semble que le Danemark manque de ce qu'on peut appeler les conditions « naturelles » pour la formation d'un Proletariat moderne. Il n'a pas des mines qui réunissent des centaines ou des milliers d'ouvriers. Il n'a pas des grandes propriétés rurales dont la culture exclut tout autre moyen que celui des machines. Il n'a pas des colonies où des marchands peuvent absorber les sueurs et le sang des indigènes, les transformant en capital-argent et marchandises.

C'est pourquoi on croyait assez longtemps en Danemark que ce pays n'était pas, « par la nature », destiné à être un pays d'industrie.

Cependant, un jour les professeurs d'économie politique danois découvrirent que le moyen d'existence principal du peuple danois, l'agriculture, était devenu ou en train de devenir une industrie; que la terre devait être cultivée à l'aide de machines, pour pouvoir soutenir la concurrence étrangère sur les marchés danois même; que les moulins à vent devaient être changés en meuneries à vapeur; et, pis encore, que la production du blé, qui donne du pain à l'homme, devait faire place à la production de la viande et du beurre.

Dans les villes, la petite industrie est remplacée de plus en plus par la grande. Le charbon de Newcastle ne coûte pas plus cher dans les villes danoises qu'à Londres même. Les petites fortunes, qui existaient en grand nombre, se concentrent dans quelques mains, par la création de Sociétés anonymes et des trusts. L'exposition de 1888, à Copenhague, a montré d'une manière indéniable que la production en Danemark, dans la plupart des branches industrielles, était devenue une production de fabrique.

En même temps se montrèrent les symptômes incontestables de la production moderne : les artisans devenus ouvriers de fabrique, la concurrence des femmes et des enfants au marché du travail, le chômage forcé et périodique, les salaires insuffisants, l'augmentation de la masse des non possédants, l'antagonisme des classes, le mouvement ouvrier et enfin le socialisme.

Ce fut au commencement de l'année 1871 qu'un mouvement socialiste commença en Danemark, organisé par trois hommes : Louis Pio, Harald Brix et Paul Geleff. Les principes qu'ils exposaient étaient à peu près les mêmes que ceux des socialistes allemands, et qui étaient défendus par l'Internationale. Leurs attaques contre la société actuelle et leurs revendications pour aboutir à une forme sociale nouvelle, furent présentées dans un langage énergique, encore inconnu en Danemark, qui terrifiait les bourgeois, mais animait les travailleurs. D'une vivacité surprenante, les ouvriers, qui jusqu'alors étaient groupés dans les partis bourgeois, formèrent le nouveau parti, comprenant que celui-là seul devait être le leur.

Mais les défenseurs de la Société actuelle ne dormaient pas non plus. Ils décidèrent d'employer tous les moyens pour tuer ce mouvement. Une occasion se présenta bientôt : Les ouvriers maçons avaient cessé le travail; les leaders socialistes se proposèrent d'aider cette grève par une réunion publique, et dans ce but engagèrent les ouvriers de Copenhague à se réunir sur le champ de la ville, le 5 mai 1872,

pour discuter non seulement cette grève, mais aussi la situation générale des travailleurs. Quoique cette réunion fut parfaitement légale, les autorités la défendirent et mirent en prison les chefs, qui furent condamnés aux travaux forcés. En même temps, l'Internationale fut interdite en Danemark.

Il y avait des hommes, comme l'ébéniste Sophus Phil, — qui plus tard fut obligé d'émigrer en Norvège, — qui essayaient de tenir le mouvement sur la même voie, mais la réaction générale en Europe, ainsi que la situation politique spéciale en Danemark, l'en détournèrent de plus en plus, et peu d'années après, le mouvement ouvrier était entré dans l'opposition politique générale. Un des organisateurs du mouvement essaya bien d'empêcher ce changement de front, mais les hommes nouveaux et la situation générale étaient plus forts que lui. La question politique l'emporta sur la question principale du socialisme, mettant celui-ci au second rang. Pendant des années, l'agitation pour le socialisme moderne et révolutionnaire a été remplacée par l'agitation politique générale et syndicale.

Par l'interdiction de l'Internationale et l'emprisonnement des chefs, la situation fut critique pour l'organe du Parti. Les Chambres syndicales furent la base du mouvement. Cela avait l'avantage de porter la théorie de la question sociale en contact direct avec la vie pratique des travailleurs; d'un autre côté, les ouvriers qui n'étaient pas socialistes ne voulaient pas entrer dans les Chambres syndicales socialistes, tandis que les socialistes dont le métier n'était pas organisé, avaient besoin d'union aussi; une organisation indépendante des professions était nécessaire, et, en 1878, la Fédération sociale démocratique fut fondée; celle-ci fut le centre, d'où on pouvait prendre part à la lutte politique générale, qui de plus en plus absorbe le mouvement.

Pendant les combats constitutionnels, en 1883-84, et plus tard, lorsque le radicalisme bourgeois trompait les peuples, le Parti se perdit tout à fait dans ces querelles entre les fractions bourgeoises. Il prit non seulement le parti absolu d'une de ces fractions, mais il conclut avec lui des alliances et des ententes réciproques, ce qui dure encore, et ce que les hommes principaux du Parti déclarent vouloir continuer aussi longtemps qu'ils espèrent en pouvoir tirer profit.

En juillet 1877, le Parti tenait son premier Congrès à Copenhague. Il comptait 7,000 membres. Le programme que les social-démocrates allemands-unis avaient adopté en 1876, à Gotha, fut adopté comme le programme du parti ouvrier danois, mais on y ajoutait des paragraphes qui montraient qu'on n'était pas bien éclairé sur les tendances principales du programme. Ainsi on ajoutait la demande que « l'État devait acheter toutes les terres qui étaient à vendre, pour les louer aux petits agriculteurs et laboureurs. »

Au commencement de 1877, le Comité exécutif lança une invitation aux travailleurs pour prendre part à une grande émigration, pour fonder une colonie socialiste au Kansas (Amérique du Nord). Plus tard on demandait au gouvernement et au parlement des fonds (200,000 couronnes), pour aider les ouvriers sans travail à émigrer. Ce fut ainsi qu'on pensait avancer la solution de la question sociale.

Au Congrès suivant, qui avait lieu en 1888, la non conformité avec les principes socialistes se montrait plus clairement. Déjà dans l'invi-

tation à la participation au Congrès il était dit : « Il faut surtout faire des efforts pour avoir des réformes pratiques, qui tendent à améliorer le sort, .... , de la petite bourgeoisie. »

Mais une opposition se constitua en parti socialiste révolutionnaire avec l'*Arbeideren* comme organe. Notre activité a été propagandiste, et notre agitation a porté des fruits, ce qui démontre qu'une vue plus moderne sur la question sociale s'est étendue dans le mouvement ouvrier du Danemark.

Parmi les questions où nous avons été les plus engagés se trouve la démonstration du 1<sup>er</sup> Mai pour les Huit Heures.

Au 1<sup>er</sup> Mai 1890, la démonstration fut générale, et le travail cessa dans la plupart des ateliers. Ce jour fut fêté de différentes manières. De notre côté par une démonstration dans les rues de la capitale. Toute procession ayant été défendue, sept de nos amis furent condamnés à une amende. L'année dernière les « Social démocrate » ne voulaient plus du 1<sup>er</sup> Mai, en disant que le Congrès de Paris n'avait dit en rien que la démonstration devait avoir lieu en 1891.

Nous cherchions à organiser une démonstration quand même, et nos amis traversèrent la ville portant sur leurs chapeaux des bulletins réclamant les Huit Heures. Les ouvriers des deux plus grandes villes de la province fêtèrent aussi le 1<sup>er</sup> Mai,

Au mois d'août 1890, nous prîmes part à un Congrès scandinave, tenu à Christiania, composé de 102 délégués. A l'ordre du jour figurait : *Les moyens à employer pour obtenir les Huit Heures.*

Le Congrès a adopté la résolution suivante :

« Le Congrès en rappelant les résultats de la démonstration du 1<sup>er</sup> Mai 1890, recommande de répéter la démonstration, comme moyen effectif d'amener une diminution des heures de travail, spécialement si ces démonstrations sont combinées avec une cessation générale de travail, et non pas seulement de simples expressions d'opinions. »

L'année passée nous avons fait, parmi les ouvriers sans travail, une agitation qui avait jusqu'alors été négligée. Par un grand nombre de réunions, nous réunissions une grande masse d'ouvriers sans travail, qui, parmi eux, nommaient un Comité pour présenter les demandes des ouvriers sans travail au Parlement et à la Municipalité, l'assistance directe et le commencement des travaux municipaux, exécutés avec le système des Huit Heures.

Dans cette agitation, les ouvriers sans travail n'eurent d'autre appui que le nôtre. Les « Social démocrate » restaient muets sur cette question, et leur journal n'en parlait pas : mais à la fin il insultait même le mouvement. Quoique les réunions et les démonstrations fussent tout à fait dignes et tranquilles, le *Social démocrate* disait que l'agitation était mise en scène pour faire tapage dans les rues.

Les plus grands obstacles pour notre agitation socialiste, nous les rencontrons chez ceux qui s'appellent « Social démocrate. » Tous les moyens sales dont la presse capitaliste a usé contre les socialistes, nous les retrouvons chez eux contre nous.

Néanmoins nous continuerons de tenir haut le drapeau rouge du Socialisme international et révolutionnaire.

*Le délégué : NIC.-L. PETERSEN.*

## HOLLANDE

« Le mouvement révolutionnaire en Russie triomphera comme mouvement ouvrier ou il ne triomphera jamais », ainsi s'exprimait Plechanoff jeudi, le 18 juillet 1889, à l'occasion du Congrès international des ouvriers à Paris. On peut appliquer à la Hollande ce que ce délégué disait à ce propos de la Russie. Depuis le jour où notre délégué Domela Nieuwenhuis discuta la situation des ouvriers hollandais, aucune amélioration ne s'est encore présentée dans la marche générale des affaires. Les ouvriers sont toujours encore privés du droit de vote et par conséquent l'occasion leur manque de faire valoir directement leur influence dans les questions politiques du pays qu'ils habitent. Pourtant les efforts des ouvriers avaient pour effet immédiat que ceux-ci extorquèrent aux conservateurs les plus acharnés, craignant des manifestations plus violentes, des promesses concernant le développement du droit de vote. Et les ouvriers convaincus de leurs forces se feront un devoir constant de revendiquer ce droit.

La classe riche appelle souvent la situation économique des ouvriers hollandais une situation enviable. On demandera pourquoi alors elle ne change pas de condition avec les ouvriers. Un aperçu des salaires et de la vie de ces derniers répond à cette question.

Comme on sait, la Hollande pendant beaucoup d'années occupait le premier rang en agriculture. La position des campagnards est en général terriblement empirée. La plupart des champs n'appartiennent plus que de nom au cultivateur ; effectivement ils sont la propriété du notaire, des banques hypothécaires, etc. Les gros capitaux absorbent peu à peu tout, ici comme partout ailleurs. Pour prouver cela nous rappelons le fait que le montant des dettes hypothécaires qui était en 1867 de 462 millions de florins, est maintenant de 1,080 millions, ainsi plus que le double en 20 ans. La position des ouvriers a baissé naturellement aussi. D'après un rapport, rédigé par une commission nommée par le gouvernement, la moralité des ouvriers est bonne quoiqu'ils paraissent ne pas pouvoir faire des économies. Cette épargne est le cauchemar de la bourgeoisie qui, vivant elle-même de grandes fortunes, insiste que les ouvriers économisent encore de leur pauvre salaire. Beaucoup d'ouvriers, ajoute le rapport, sont tourmentés par des maladies. Les enfants meurent très jeunes par la mauvaise nourriture, ou s'ils restent en vie ils sont retirés en trop bas âge aux soins des parents ; c'est bien naturel, car ceux-ci, pour pouvoir vivre, doivent tous les deux aller au champ et ne peuvent donc pas surveiller les petits. Leur manière de vivre est simple, voire même quelquefois sobre et restreinte. Le travail est souvent excessivement long. Les salaires varient de 1.80 fl. — 4.50 fl., avec pension, par semaine, ou de 3 fl. — 9.50 fl. sans pension ; les heures du travail durent de 9—14 heures et dans beaucoup de contrées depuis le grand matin jusqu'au soir. Il faut pourtant remarquer que de tels ouvriers ne peuvent travailler qu'une partie de l'année et que par conséquent les salaires ne peuvent pas servir de module pour le salaire d'une année. Telle est la situation (du moins d'après le compte rendu du gouvernement) des valets de ferme à demeure. Celle des ouvriers auxiliaires est qualifiée absolument malheureuse. La pauvreté augmente proportionnellement. La grande

masse de ces ouvriers doit travailler pour un salaire variant de 30—80 cents (60 centimes à fr. 1.60) par jour.

Le rapport officiel doit être complété pourtant. Il résulte des recherches, faites en Frise par exemple et publiées dans une brochure, *La situation des ouvriers en Frise*, par le parti populaire de la Frise, que la journée de travail pendant la moisson et la fenaison dure comme règle 17 à 18 heures. Dans les localités où le bétail donne le moyen de subsistance, la journée dure, en été, 17 à 18 heures, en hiver, 14 heures. Il est vrai qu'on ne travaille pas pendant toute la journée, mais les ouvriers doivent rester dans les localités et ont, tour à tour, du travail à faire. Pour les repas on interrompt l'ouvrage pendant quelques moments, comme à l'époque de la moisson. Si la terre à cultiver est située loin de la ferme, le faneur dresse sa tente recouverte de toile et demeure à la campagne pendant toute la semaine.

Les salaires, d'après ce rapport, sont encore pires que le compte rendu gouvernemental ne le dit. Dans quelques contrées les ouvriers gagnent, en été, 5 à 7 cents (10 à 14 centimes) par heure; en hiver, 3 cents par heure; les femmes 4 à 4 1/2 cents par heure. Jamais les salaires ne dépassent 6 fl. par semaine en été; en hiver, 3 fl. par semaine, sans parler encore de ceux qui ne gagnent rien.

Ajoutons que l'achat forcé à la boutique des patrons leur ravit une bonne part du salaire si péniblement gagné. Les patrons, à la campagne, tiennent ordinairement une boutique où l'ouvrier peut acheter ses provisions. (*Peut* doit être remplacé par *doit*). En vérité, il n'est pas libre d'acheter où il veut, car quand il ne va pas chez le patron, il est sûr d'être bientôt renvoyé. Et celui-ci vend toutes ses marchandises à des prix beaucoup plus élevés que les meilleurs magasins.

Et quoiqu'il y ait déjà trois ans que le seul député socialiste D. N. présenta à la Chambre un projet de loi contre cet achat forcé à la boutique et qu'il en attend la discussion, la loi n'est pas encore promulguée, et le projet disparaît parce que celui-ci pas n'a été réolu. De même le contre-projet du gouvernement a été éliminé parce que le ministère sortira bientôt. Provisoirement les choses restent où elles en étaient.

Les soi-disant rapports officiels donnent, d'après des avis non officiels, des prix trop bas pour les salaires dans des provinces autres que la Frise, ce qui d'ailleurs ne doit pas paraître étonnant. Le point sur lequel tous sont d'accord c'est que le travail des enfants a atteint une hauteur terrible. A quelques périodes de l'année les écoles sont presque dépeuplées, parce que les enfants font le travail aux champs. On peut taxer en quelque sorte les salaires payés aux enfants d'après ceux des adultes. Il faut pourtant dire encore que dans quelques endroits les enfants rentrent chez eux avec 25 cts. par semaine, salaire pour lequel ils doivent être occupés tous les jours au travail. Pour les travaux des champs, de même que pour les travaux dans les tourbières, on peut employer les enfants sans aucune restriction dès le plus bas âge. Si la position des ouvriers campagnards est bien déplorable, celle des ouvriers dans les fabriques n'est pas non plus couleur de rose. Il résulte des recherches faites par ordre du gouvernement que les communications des socialistes depuis de longues années sur l'état misérable de beaucoup d'établissements industriels étaient vraies. Malgré tous les obstacles, les rapports de la commission ont

montré que les heures du travail sont en général trop longues, que comme règle on travaille 12 à 16 heures par jour. Il y a des fabriques où l'on travaille de 9 heures à minuit. On peut estimer à environ 7.50 fl. la moyenne des salaires dans les tisseranderies ; la journée est ordinairement de 11 heures.

Les ateliers et les fabriques, en Hollande, ne suffisent pas au point de vue hygiénique, même aux règlements les plus primitifs. Dans la plupart on n'a pas suffisamment eu soin de l'aérage ni de la purgation des exhalaisons sales et malsaines, de sorte que l'ouvrier en éprouve encore les suites fatales. La nomination d'inspecteurs de fabrique, par le gouvernement, a fait bien de la sensation, mais ceux-ci n'ont pas la sympathie des ouvriers, parce qu'ils sont notoirement incapables d'exécuter leur tâche importante et encore ils sont trop peu nombreux pour surveiller le tout convenablement.

Une situation des plus misérables est celle des gens qui, par leur travail, aident à garantir du froid pendant l'hiver. Les travailleurs de la tourbe, en Frise surtout, mais aussi dans les autres contrées tourbières, mènent une vie qui est tout simplement impossible à décrire et si l'on reçoit, étant soi-même ouvrier, des lettres de ces malheureux, on ne sait vraiment pas que faire : maudire la société qui occasionne la possibilité de semblables situations ou plaindre les malheureux qui tombent si docilement comme victimes. Les ouvriers des marais tourbières travaillent généralement 4 1/2 jours par semaine et gagnent en ce temps 7 fl. ou 8 fl. ; ces jours-là on travaille, en moyenne, 15 heures par jour. Les habitations, pendant l'extraction de la tourbe, sont des hangars ! La paille forme le coucher des hommes pendant la nuit, ils se glissent alors sous des couvertures de cheval. La nourriture est composée de farine délayée avec de l'eau puisée à la mare tourbière, ou des pommes de terre dans l'huile ou du suif et encore du pain de seigle. La position des mineurs dans les autres pays est préférable encore à celle de nos travailleurs de la tourbe. Bref, leur travail est indigne de l'homme ; aussi ils sont usés avant l'âge. Leurs mains ressemblent à des griffes ; leur dos est courbé vers la terre comme si c'étaient des quadrupèdes.

Un tableau très saisissant s'est encore déroulé ces jours derniers devant le peuple hollandais par l'exposé de la situation du personnel des chemins de fer. Le travail fatigant, la longue journée et les salaires dérisoires forcèrent ces esclaves à se coaliser dans l'espérance qu'ils pourraient, par des démarches collectives, obtenir de meilleures stipulations de salaire pour l'avenir. L'association se forma et travailla en secret : c'est-à-dire tous les membres sont numérotés et n'ont pas besoin par conséquent d'être connus.

Les agitations socialistes donnèrent surtout une impulsion pour l'union des travailleurs. En Frise s'est formé un parti d'ouvriers campagnards, nommé Confiance fraternelle, qui travaille énergiquement à l'union des ouvriers disséminés.

La propagande socialiste devint ensuite la cause de la fondation des sociétés de professeur. Une d'elles, renfermant des socialistes et des non-socialistes compte déjà un grand nombre de sections et propage énergiquement les théories démocratiques. L'autre, est une association

de professeurs purement socialistes et tâche de répandre ses principes oralement et par écrit. Celle-ci publie un journal paraissant une fois par mois. La plus forte association que l'on peut regarder comme un effet résultant de la propagande des socialistes, c'est le syndicat des chemins de fer; celle-ci compte bien plus que la moitié de tous les employés de chemins de fer parmi ses membres et, travaillant en secret, elle publie un journal bi-mensuel, *le Signal*, dont on ne connaît pas la rédaction et où l'on indique par des numéros seulement qui est l'auteur d'un article quelconque.

Ces jours derniers s'est fondé aussi un syndicat du personnel des postes et des télégraphes. Ce syndicat érigera aussi des sections par tout le pays. Dans la courte période de son existence elle a fondé deux sections.

Le parti démocrate socialiste a un organe le *Droit pour tous*, feuille quotidienne et la *Tribune du peuple*, journal hebdomadaire. En outre, dans différents endroits sont publiés les journaux hebdomadaires : le *Radical*, *Droit au but*, la *Cause du peuple*, la *Cloche*, l'*Ami du peuple* et le *Journal du peuple*; le *Journal populaire* de la Frise qui paraît deux fois par semaine; un journal humoristique le *Socialiste*. Ensuite les divers syndicats publient encore le *Signal*, de l'association des employés des chemins de fer; le *Cigarié*, le *Charpentier*, l'*Ouvrier en stuc et en pierre*, le *Professeur*. La propagande socialiste en Hollande a donc achevé, malgré tous les obstacles, ce qu'elle devait savoir réveiller chez l'ouvrier : l'instinct de ses aptitudes.

La manifestation de Mai eut des résultats magnifiques.

A Amsterdam comme à la Haye, dans la Twenthe industrielle comme dans la Frise agricole, à Groningue comme dans les tourbières la journée de huit heures fut fêtée avec enthousiasme. Une seule devise pour le même jour et dans toutes les parties du monde — c'est un événement qu'on n'a jamais vu et qui nous fait espérer beaucoup pour l'avenir.

La manifestation brillante du suffrage universel en atteste aussi ; on la tint en Mai à Amsterdam pour les élections générales. On compta entre les 40 à 50,000 manifestants et certes cela prouve ce qui vit et ce qui s'agit dans le peuple.

Nous ne reconnaissons ni maîtres, ni disciples — mais tous liés par les mêmes devoirs, ayant droit aux mêmes avantages, nous collaborons au grand but que la démocratie socialiste se propose d'atteindre.

Ce que nous faisons quelquefois pour obtenir cette coopération, pour achever la propagande, nous le faisons comme moyen et non comme but. Nous autres, Hollandais, croyons que la délivrance n'est pas à acquérir par la voie parlementaire; aussi nous ne nous soucions pas beaucoup des débats parlementaires.

Certes, nous voulons employer les élections tout aussi bien que la tribune de la Chambre si l'on peut les faire servir à notre cause, mais jamais ce ne sera pour nous qu'un moyen, un moyen dangereux même, parce que en cas de la réussite surtout, on devra redouter les aberrations, danger que le prolétariat sentant son individualité, peut écarter par une critique sévère et un contrôle sur les élus.

Ainsi, bien que nous participions quelquefois à ouvrir par la coo-

pération des ressources desquelles coulent vers nous les fonds, jamais on ne nous engagerait à ce que nous sacrifions la cause invisible au profit de résultats palpables.

Le drapeau, sous lequel nous combattons, déploie sa couleur pour toutes les nations. De même nos principes sont un, notre lutte est une; aucune différence de race ou de pays, ou de religion, ou de couleur ne peut nous séparer puisque nous sommes indissolublement liés par les mêmes souffrances que nous connaissons tous. Que personne ne tremble de peur, mais travaillons ensemble à notre émancipation! Vive le socialisme international!

## ROUMANIE

Le Socialisme collectiviste, en Roumanie, n'est pas une doctrine professée par un petit nombre, mais le programme d'un parti justifié par les conditions économiques du pays. En Roumanie, il n'existe qu'une industrie commençante et, par conséquent, un prolétariat industriel peu nombreux; mais nous avons, avec des formes politiques libérales-bourgeoises, une grande propriété terrienne, vrai *latifundia* — et un prolétariat agricole comptant plus de 4 millions de paysans.

La Roumanie étant un pays essentiellement agricole, les paysans y sont, parmi les travailleurs, la catégorie la plus importante et la plus nombreuse. L'état économique et social de cette catégorie de travailleurs a été déterminé par la manière même dont s'est effectué le passage du féodalisme (*iobagia*) à l'Etat bourgeois et puis par la manière dont on a fait la première distribution des terres aux paysans (*Loi de 1864*).

La petite bourgeoisie, composée de différents métiers, de commerçants-boutiquiers, boulangers, bouchers, y était plus puissante, sans toutefois représenter une force suffisamment grande pour amener à elle seule quelque changement appréciable dans l'ordre de choses existant; ce qui a déterminé la victoire des institutions féodales, ce ne furent donc pas les conditions intérieures du pays, mais les circonstances extérieures; ce n'est pas la bourgeoisie roumaine qui a vaincu les féodaux roumains (les *boyards* et les *ciocoi*); c'est la bourgeoisie triomphante dans l'occident de l'Europe qui a assuré la victoire à la bourgeoisie roumaine, relativement très faible, sur la féodalité (*boerimea*) roumaine, relativement très forte.

..... Jusqu'en 1874, le socialisme n'existait pas dans le pays, le mot même y était inconnu. D'ailleurs, les conditions économiques qui l'auraient pu y faire naître n'existaient pas, aussi, l'action socialiste ne pouvait commencer par la Roumanie.

Le socialisme européen y fut importé des pays occidentaux, non pas directement, mais par l'intermédiaire de la Russie.

..... En 1881, le 18 mars, les socialistes de Jassy décidèrent de célébrer par une manifestation l'anniversaire de la Commune de Paris. Les préparatifs en furent connus par la police.

Le consul de Russie à Jassy en eut vent; il protesta auprès du gouvernement roumain, sous prétexte que cette manifestation, faite

en partie par les émigrants russes six jours après l'exécution du czar Alexandre II, semblait approuver les terroristes russes. Le gouvernement libéral fit interdire la manifestation. Les réfugiés russes furent arrêtés et expulsés ; quant aux socialistes roumains, ils eurent à subir les perquisitions du parquet et les persécutions du gouvernement. Les frères Nadejde, professeurs au Lycée National, furent destitués ; des étudiants, compromis dans le mouvement, exclus de l'Université. Telle fut l'inauguration des persécutions dirigées contre le socialisme roumain.

L'année 1884 est une date importante dans l'histoire du développement de notre socialisme. Il a été dit comme quoi les socialistes, abandonnant les formules anarchiques, évoluaient rapidement vers le socialisme scientifique européen. En 1884 apparut à Jassy la *Revista sociala*, revue placée sous la rédaction de Jean Nadejde, et dont la partie théorique fut écrite par le marxiste roumain C. Dobrogeanu-Gherea.

Cette revue, telle qu'elle était écrite, n'influença que les cercles cultivés. Il est évident que ceci était un grand inconvénient, car, la grande majorité du public, n'ayant pas une instruction suffisante, ne pouvait, par cela même, saisir les théories exposées et était ainsi placée hors cadre de la propagande socialiste. Cette lacune fut comblée par l'apparition d'un journal quotidien *Drepturile Omului* (les droits de l'homme) publié à Bucharest. Ce journal fut créé par le cercle de Bucharest, grâce à l'intelligence et à l'activité duquel le journal devint l'heureuse expression du parti socialiste, popularisant ainsi les théories exposées dans la *Revista sociala*. Dirigé par des avocats, des journalistes et des étudiants il fut très bien accueilli, non seulement par les intéressés, mais ce qui plus est, par la petite bourgeoisie. Malheureusement de grandes difficultés matérielles étant survenues, le journal cessa de paraître.

La première manifestation de l'activité pratique de notre parti se traduisit par une vive agitation parmi les paysans, faite par le cercle socialiste de Jassy, grâce surtout à notre infatigable ami J. Nadejde. Cette agitation, commencée en 1887, tâcha d'intéresser et d'attirer les paysans en s'occupant de leurs intérêts immédiats, c'est-à-dire en demandant l'application des lois agraires. Ces lois, faites du temps de C. A. Rosetti, avaient un caractère favorable aux paysans, mais, grâce à la pression exercée par les intéressés, l'administration communale les cacha dans ses cartons, et elles restèrent ignorées.

L'agitation socialiste eut le mérite d'en faire prendre connaissance aux paysans, aussi ses succès furent remarquables. L'affluence des paysans venus à Jassy pour réclamer du terrain fut grande. On se vit forcé de créer un club de travailleurs, en même temps qu'un journal hebdomadaire, *Muncitorul*, destiné spécialement à la propagande parmi ceux-ci. C'est au club, au milieu des travailleurs, que les socialistes apprirent à ceux-ci la véritable cause de leurs maux et le moyen de faire triompher leurs justes revendications. Rien de ce qui les intéressait ne fut négligé, et ces mêmes paysans, avec lesquels boyards et bourgeois s'étaient depuis longtemps habitués à ne plus compter, comprirent l'agitation socialiste et permirent de jeter les fondements du nouveau parti politique des travailleurs. Une propa-

gande identique se fit à Roman, notamment par V. Mortzun, actuellement député du parti. La propagande se répandit rapidement à Bacau, Vaslouï, Poutna, etc. Les effets de cette agitation se tradurent, à Roman, par l'élection de Mortzun et son envoi au parlement roumain. En la même année, après la chute du gouvernement de Jean Brătianu, après les révoltes agraires, Jean Nadejde devint le mandataire du troisième collège de Jassy (*collège des paysans*), et cela malgré l'odieuse pression de l'administration. Les Chambres ayant été dissoutes, V. Mortzun se présenta encore une fois devant les électeurs et cette fois-ci, il devint le mandataire du troisième et du deuxième collège (*collège de la petite bourgeoisie et des professions libres*) et vint ainsi siéger au parlement à côté de Nadejde. A Bucharest, l'avocat socialiste C. Mille et les socialistes de l'endroit réussirent à former un club qui devint le centre du socialisme roumain, surtout après les élections dont nous avons parlé.

La capitale étant la ville la plus industrielle du pays, forcément le socialisme y prit le caractère qu'il a en occident. Autour de ce club se créèrent des syndicats corporatifs : selliers, cordonniers, typographes, etc. Une des particularités du club des travailleurs de Bucharest consiste en ce que ce club compte beaucoup d'ouvriers étrangers. Ces travailleurs, pour la plupart des pays environnants ne se fixent pas à Bucharest, mais, après un certain temps, retournent dans leur pays emportant avec eux, pour les propager parmi leurs concitoyens, les théories socialistes qu'ils ont acquises. On peut dire la même chose pour la jeunesse étrangère (*Serbes, Bulgares, Grecs*) qui vient étudier aux facultés de Bucharest ; de cette manière, Bucharest devient le foyer du socialisme en Orient.

Actuellement, le parti socialiste roumain, Parti du *Muncitorilor*, possède trois clubs principaux : à Bucharest, Jassy et Galatz, et compte beaucoup d'adhérents dans d'autres centres comme Roman, Braïla, Ploesti, Focsani, etc. Signalons aussi le club des étudiants socialistes roumains de Paris, qui a fourni plusieurs militants au parti.

Toute l'activité des socialistes roumains peut se résumer ainsi :

1<sup>o</sup> Propagande socialiste théorique, au moyen de conférences, de brochures et d'un journal hebdomadaire, *Munca* ;

2<sup>o</sup> Organisation politique des travailleurs, afin : (a). — D'obtenir les droits politiques qui leur manquent, notamment le suffrage universel. (b). — Obtenir l'amélioration matérielle immédiate de leur sort.

3<sup>o</sup> — Organisation des travailleurs pour le but final qui est l'émancipation des ouvriers de l'esclavage politique et économique.

L'efficacité de la propagande socialiste en Roumanie est démontrée par la manière dont a été célébrée la fête du 1<sup>er</sup> mai. Pour se conformer à la décision du Congrès international de Paris (1889), où le socialisme roumain fut représenté par cinq délégués, on célébra le 1<sup>er</sup> Mai à Bucharest, Galatz, etc. ; trois mille personnes en 1890, plus de quatre mille en 1891 y prirent part, rien qu'à Bucharest. Ces chiffres, bien modestes pour une ville de l'occident, sont chez nous rarement atteints dans des manifestations ayant un autre caractère.

Après quinze ans de lutte acharnée, et surtout dans les dernières années, le socialisme roumain parvint à avoir ses clubs, sa littéra-

ture et un parti politique auquel les vieux et les jeunes partis bourgeois n'hésitèrent pas à proposer des alliances électorales. Ce parti a déjà envoyé dans le parlement roumain des représentants et forcé l'opinion publique à reconnaître l'existence du socialisme roumain, et aujourd'hui ce même public l'admet comme un fait naturel, lui qui, il y a quinze ans, ignorait ou méprisait les hommes et les choses socialistes. Chaque village a son noyau socialiste ; dans les villages les plus retirés, les paysans en connaissent l'agitation, dans de nombreuses communes, ils posent des candidatures socialistes qui ont chaque jour un succès en plus à compter. Evidemment le parti, trop jeune et rencontrant d'énormes difficultés, ne saurait avoir sur le pays une influence prépondérante. Pourtant, les résultats obtenus sont encourageants et permettent aux socialistes roumains d'être une minime fraction de la grande armée du socialisme international.

---

## UNE PAGE DE MÉMOIRES INÉDITS

---

*A Emile Zola.*

J'avais pris cette fois, toujours au faubourg Germain, une petite chambre garnie au troisième et dernier étage du numéro 3 de cette modeste rue des Canettes, où trônait alors madame Cardinal en son « Cabinet de lecture », le dernier des « Cabinets de lecture ». Dès qu'un livre nouveau avait paru le matin chez Souverain ou Renduel, toute la pléiade romantique s'abattait là, et c'était à qui le dévorerait le premier. La bonne dame nous fut souvent propice.

Juste en face de moi, dans un autre petit hôtel meublé, perchait Mürger, Busquet, Vitu, Fauchery, qui délivra plus tard avec moi la Pologne, tous gens de compagnie joyeuse et même de gaieté un peu formidable. L'ami Champfleury y venait souvent, sans y demeurer. Comme il faisait dès lors dans la faïence, il s'était mis dans ses meubles, à côté, rue du Cherche-Midi ; mais déjà je n'étais pas précisément d'accord avec lui sur sa littérature.

La rue étant étroite, il nous était commode de causer de fenêtre à fenêtre — on en entendait de belles ! — et de nos petites affaires, et de mesdemoiselles Anna (nous traversions à ce moment une série d'Anna), et du cours de notre bourse qui n'avait rien de commun avec le monument de la rue Vivienne, — mais surtout d'esthétique, la grosse question d'alors, toujours première inscrite à notre ordre du jour en ces temps d'innocence.

Je n'avais qu'un pas à faire et la rue du Four-Saint-Germain à traverser pour aller prendre mon repas, quand je le prenais, dans l'échoppe d'un gargotier enfumé de la rue des Ciseaux, tout à côté de la vieille prison de l'Abbaye, encore à moitié debout.

En ce temps-là, les gargotiers ne s'étaient pas avisés d'inscrire somptuairement : CRÈMERIE sur les boutiques où ils vendent du vin et de l'eau-de-vie.

Aujourd'hui l'Abbaye, démolie, a fait place à des maisons de « rapport. » La rue des Ciseaux est morte : ils l'ont appelée « rue Gozlin » (?) — Léon Gozlin, au moins ! — Morte aussi depuis longtemps et enterrée, la bonne maman Cardinal ; Mürger est mort ; notre — si vivant alors ! — Fauchery dort à deux mille lieues de la rue des Canettes, sous la terre du Japon ; le poète des *Heures*, Busquet, est libraire, et Vitu, qui avait tant d'esprit, s'est fait bonapartiste. Seul je survis . . . . .

Le plus considérable et le plus considéré des cinq ou six fidèles de la gargote était un vieux bonhomme tout sec qu'on appelait avec déférence « Monsieur Macard » ou Macard, jamais le père Macard.

Ce vieux Macard n'était pas sans titres au respect général. D'abord son âge ; ensuite il était né dans cette même rue des Ciseaux où ses parents étaient morts, où il achevait de vivre sans l'avoir jamais quittée plus d'un jour et dont il connaissait l'histoire en détail depuis deux générations au moins. Enfin, il représentait parmi nous, oiseau rare ! le parti des rentiers, c'est-à-dire qu'il avait eu la prudence et la résignation, tout le long de sa longue vie d'ouvrier, de se mettre de côté une réserve de quelques trois francs, je suppose, ou trois francs cinquante par jour pour le temps où il ne pourrait plus travailler de son métier d'éperonnier, ainsi dénommé parce qu'on y fabrique à perpétuité des boucles de ceinturon.

C'était une petite fortune en effet, trois francs par jour, dans ce milieu et par un temps où le liard comptait sérieusement dans la monnaie courante ; où le pain de quatre livres ne nous coûtait pas plus de huit sous : où les marchands à petites voitures assourdissaient les rues avec leur chasselas de Fontainebleau — très authentique, s'il vous plaît ! — à douze sous le panier, trois sous la livre ; où, pour un sou, la marchande du Pont-au-Change nous délivrait une livre, gras-pesée, de bonnes pommes de terre à l'étuvée, toutes chaudes !

Mais ce qui valait principalement à ce brave « Monsieur Macard » la considération générale, c'était sa gravité bienveillante, son humeur toujours égale, son infinie douceur, son esprit de modération en toutes choses ; et, pour ne rien omettre, c'était aussi sa tenue toujours parfaite en son éternelle redingote bleu-de-roi, vieux drap honnête que les dimanches avaient renoncé à user et que son digne propriétaire arborait « à tous les jours » depuis qu'il avait renoncé au travail ou que le travail avait renoncé à lui.

Bien qu'il parlât peu et qu'il ne se livrât guère, M. Macard

m'avait gagné. C'était un bonhomme, un homme respectable, dans le vrai sens du mot, et il avait vu tant de choses ! Je ne négligeais aucune petite occasion de lui témoigner ma déférence et surtout d'aller planter mon « bœuf aux choux » à côté de son assiette.

Je passais un soir d'été, jour encore, devant notre petite gargote. M. Macard, assis comme un habitué sur une chaise devant la porte, prenait le frais, très relatif, de la rue des Ciseaux. Je lui dis bonjour, en lui proposant de venir avec moi jusqu'aux quais. Il accepta, « histoire de se dégourdir un peu les jambes, » — et nous voilà remontant vers la rue Sainte-Marguerite.

Nous nous trouvâmes un moment tous deux le nez levé vers la petite fenêtre carrée à gros barreaux de fer rouillé qui plongeait de la vieille Abbaye sur la rue des Ciseaux.

— C'est égal ! les pauvres gens qui se trouvaient derrière ces barreaux-là ont passé un rude quart-d'heure aux massacres de Septembre !

Monsieur Macard s'était arrêté court :

— Qui appelez-vous « les pauvres gens ? » me demanda-t-il.

— Mais les victimes de cette abominable tuerie.

Le vieillard me regardait fixement, un peu plus pâle que d'habitude, et son œil terne paraissait se ternir encore, comme s'il voyait non en dehors mais en dedans..... — Il resta muet un instant, puis, reprenant mon bras et se remettant en marche, il me dit, très gravement :

« — Assurément le sang répandu sera toujours une chose abominable ; mais il faut savoir avant de plaindre, et il faut savoir avant de condamner. Regardez bien cette fenêtre, jeune homme ! — et je vais vous dire ce que j'y ai vu de mes yeux et de mes oreilles entendu...

» J'avais juste seize ans moins deux mois, reprit le vieux Macard, au trente août mil sept cent quatre-vingt-douze, étant né le trente juin mil sept cent septante-sept.

» J'étais donc bien jeune. Mais les événements de ce temps-là vous mûrissaient vite et ils étaient de ceux qui laissent leur empreinte assez profonde pour qu'elle dure. Encore faut-il dire que je vivais avec mon père, à côté de qui je travaillais du même métier sans nous séparer jamais. Je l'accompagnais partout, à la Section, au club, et il avait même tenu à me faire faire à côté de lui mon apprentissage de soldat citoyen : j'étais garde civique volontaire avant mes seize ans révolus, et chaque fois que mon père montait sa garde, j'étais au poste avec lui. Il m'apprenait ce que je ne savais pas, il m'expliquait ce que je n'avais pu comprendre, et comme c'était un bon patriote, vous jugez de quoi nous pouvions éternellement parler quand nous nous trouvions à notre établi. J'ai donc vécu toujours avec ces souvenirs,

et, plus tard, en lisant dans les livres d'histoire des faits auxquels j'avais assisté, j'ai pu voir mieux encore et affirmer ce que j'avais vu.

» Savez-vous bien, jeune homme ce qui se passait au temps dont vous parlez? On vous a assurément appris, comme à tout le monde, qu'après l'invasion des Tuileries, au 10 août, les papiers trouvés au Château avaient été publiés, constatant l'appel du roi et de la reine aux souverains étrangers et leur entente parfaite avec les souverains ligués contre la France.

» Que les rois s'entendent et s'entraident contre les peuples, puisque les intérêts des peuples et des rois sont à jamais contraires et inconciliables, cela est tellement dans la nature humaine qu'il n'y a pas à s'étonner ni à s'indigner : c'est aux peuples de supprimer les rois. Quant à la reine, comme reine, étrangère et femme élevée à leur façon, elle ne pouvait agir que comme elle a agi. — On les avait pris tous deux, on les tenait, on faisait bien.

» Mais tout n'était pas là.

» Savez-vous, — savez-vous assez que l'arrestation du roi et de la reine, loin d'abattre, n'avait fait qu'animer davantage les contre-révolutionnaires, c'est-à-dire les hommes aveugles, corrompus ou scélérats qui s'obstinaient encore à nous disputer le premier des droits, pour tout peuple comme pour tout homme : celui de disposer soi-même de soi.

» Non seulement la conspiration était générale et permanente, mais encore elle s'arborait flagrante, à ciel ouvert.

» Pendant que les journaux royalistes, la *Sentinelle*, l'*Ami des citoyens*, le venimeux *Journal de Paris* et une grêle d'abominables pamphlets anonymes insultaient ou raillaient notre grande Révolution, c'est-à-dire notre chose vitale, semant l'inquiétude et l'agitation par les faux bruits, propageant la discorde et le malentendu, soufflant la menace, — en plein centre de Paris, en face même des Tuileries, dans une des maisons de ce dédale de petites rues qui couvraient alors la place du Carrousel, le Club français défiait audacieusement les bons citoyens. Là, se réunissaient tous les officiers et les soldats de l'ancienne cour. Des manufacturiers royalistes de Paris y envoyaient leurs ouvriers, soldés avec l'or anglais : cinq livres aux officiers, quarante sols aux ouvriers pour les jours où ils seraient employés, dix sols pour les autres jours. Cela, au su et vu de tout Paris ; et, disait-on, ces hommes déterminés, n'ayant plus rien à perdre, devaient, au jour décisif, se mêler au peuple, le bonnet rouge en tête, la pique au poing, pour diviser la foule et amener la confusion.

» Tous les moyens étaient bons pour nos mortels ennemis. Au Châtelet, on découvrait une énorme quantité de faux assi-

gnats avec les planches de fabrication : plus fort encore, dans la Conciergerie même, il y avait une fabrique d'assignats. Durfort, chargé de l'apposition des scellés, en rapporta une malle pleine de planches gravées.

» À chaque coin de rue, on se rencontrait avec des visages d'aristocrates notoires, avec des prêtres inassermantés à peine déguisés sous des habits civils, vous narguant du sourire ou du regard.

» La justice de la Haute-Cour et des tribunaux se taisait ou semblait de connivence avec les accusés. On ne condamnait pas, on ne jugeait même plus les criminels de lèse-nation.

» On saisissait chez des particuliers, malgré les terribles et inutiles menaces du décret contre les détenteurs d'armes, jusqu'à deux mille fusils en un seul jour.

» Conspirer n'était pas assez ; ces gens nous provoquaient, Ils venaient, par une nuit, en plein jardin des Tuileries, dégrader les statues de la Loi et de la Liberté. — Le procureur royaliste Séron, pendant la perquisition générale où les portes de Paris furent fermées, bravait la foule, jouait de la flûte, en robe de chambre, à sa fenêtre ; — un condamné aux galères, attaché au carcan, criait à plein gosier : « Vivent nos libérateurs les Autrichiens ! » — Cela se passait le 1<sup>er</sup> septembre, jeune homme : la veille même du sac des prisons !

» Dans les départements, la conspiration s'affirmait bien plus audacieusement encore. Les Ardennes, la Meuse (Nancy surtout), l'Isère, la Seine-Inférieure étaient ouvertement royalistes. Le duc de Liancourt offrait publiquement à la famille royale l'asile en Normandie, et sa fortune d'un million. La Vendée, travaillée par ses nobles et ses prêtres, grondait, guettant le moment de mordre, et le Morbihan était en pleine insurrection.

» Les chefs de nos corps d'armée, presque tous royalistes et à tort conservés, daignaient à peine dissimuler leur hostilité, et l'Assemblée était forcée de leur envoyer des commissaires. Mais Lafayette, d'accord avec le Directoire des Ardennes, faisait arrêter les commissaires de l'Assemblée avant de s'enfuir vers la frontière. La Belgique venait d'être perdue, évacuée par Luckner. Le commandant Lavergne rendait à l'ennemi la place forte de Longwy, une des clefs de la patrie, sans brèche ni assaut, avec ses deux mille hommes de garnison. Déjà les Allemands étaient sous Verdun, notre dernière place forte entre la frontière et la capitale, — à trois jours de marche de Paris ! — Et les Girondins épouvantés proposaient déjà au Pouvoir exécutif et à l'Assemblée de désertier Paris et de se retirer derrière la Loire ..

» A tout ce qui se voyait et se touchait, ajoutez les bruits et les rumeurs : « — On a découvert une vaste conjuration. Le sol

est miné sous l'Assemblée. Les bataillons des Petits-Pères, des Filles Saint-Thomas, et celui de l'Arsenal, connus pour leur esprit contre-révolutionnaire, viennent de fouler aux pieds les couleurs nationales et de reprendre le drapeau blanc. — Des meneurs travaillent les quarante-huit sections de Paris, le faubourg Antoine est toujours bon, les Marseillais aussi et d'autres encore, mais suffiront-ils pour tenir contre les brigands ! — Une flotte russe est dans la mer Noire, venant sur la Méditerranée par Arkhangel et bondée de munitions. — On vient d'arrêter trois émissaires anglais porteurs de correspondances chiffrées et chargés de guinées, etc., etc.

» La trahison nous entourait de toutes parts, et on ne pouvait compter sur rien. L'Assemblée elle-même, divisée, indécise, suivant au jour le jour les inspirations du parti le plus fort, reculait dès qu'elle avait avancé.

» La nation devait-elle donc se décider à se sauver toute seule ? (1)

» Et la misère ! Pas de travail, pas d'argent, pas de pain, pas d'armes, pas d'acier, pas de plomb, pas de souliers, pas de cuir pour en faire, et le tannage demandait dans ce temps-là deux ans pour rendre les peaux en état.

» Et l'ennemi avançait toujours, grossissant d'heure en heure ! Et le manifeste de Brunswick, ce monstrueux défi à l'honneur, à l'existence de tout un peuple, ce manifeste était affiché dans Paris : nous avons pu le savoir par cœur ce chef-d'œuvre d'insolence !

» Écoutez bien cela, jeune homme : il est des choses qu'il faudrait toujours avoir présentes, sans jamais les quitter des yeux ! — Je cite textuellement :

« Les souverains alliés marchent pour sauver le trône, défendre l'autel, rendre au roi sa liberté et son pouvoir.

» *Jusqu'à l'arrivée* des troupes de la coalition, les gardes nationales et les autorités sont rendues responsables de tout désordre.

» Les habitants qui oseraient se défendre seront punis sur-le-champ comme rebelles et leurs maisons démolies ou brûlées.

» Si on ne rend pas au roi le respect qui lui est dû, les princes coalisés en déclarent personnellement responsables sur leurs têtes, pour être jugés militairement, *sans espoir de pardon*, tous les membres de l'Assemblée nationale, du département, du district, de la municipalité, de la garde nationale.

» Si le château était forcé ou insulté, les princes en tireraient une vengeance exemplaire et à jamais mémorable en livrant Paris à une exécution militaire, à une *subversion totale*.

(1) *Histoire de la Révolution française*, par Louis Blanc.

Mais qu'est-ce que cela ! poursuivit le vieux Macard, dont l'œil gris devenait flamboyant. — Ce n'est rien à côté de ceci : entendez l'outrage des outrages :

» Que si, au contraire, les habitants de Paris obéissaient promptement aux ordres de la coalition, les princes fédérés s'emploieraient auprès de S. M. Louis XVI pour OBTENIR LE PARDON de leurs fautes ou de leurs erreurs !!! .. »

Le vieux Macard s'arrêta un instant, étouffant... — Il avait raison : puisque nos ennemis sont les mêmes, toujours ! il est de ces pages d'histoire qu'il faudrait toujours avoir sous les yeux...

» Eh bien ! reprit-il, — quand il en était ainsi, quand l'Assemblée, enfin électrisée, levait en toute hâte 30,000 hommes dans la capitale seule ; quand elle décrétait la peine de mort contre tout citoyen qui parlerait de se rendre dans une ville assiégée ; quand elle créait le camp sous Paris, et que l'élan des enrôlés volontaires était si unanime qu'elle était obligée elle-même de contraindre à rester les gens de métier, car Paris, tout à l'heure désert, allait, à la lettre, se trouver même sans ouvriers boulangers ; au moment où nous fondions les cloches pour faire des canons et le plomb des cercueils pour des balles, — je vais vous dire, comme je vous l'ai promis, ce qui se passait derrière cette fenêtre de l'Abbaye et derrière bien d'autres fenêtres.

» Vos « pauvres gens », jeune homme, vivaient bien, mangeaient chaud et buvaient frais sous leurs verroux, pendant que chez nous tout manquait. Ils n'étaient jamais de plus belle et de plus bruyante humeur que quand nous étions tristes : c'est vous dire que les occasions de gaieté ne leur manquaient pas. Nous entendions de chez nous, de nos maisons, de la rue, leurs cris de triomphe à chacun de nos nouveaux désastres, — et bien des fois c'est par les explosions de leur joie que nous apprîmes qu'un nouveau coup frappait le pays.

» Ils chantaient les choses les plus infâmes contre la Patrie, et quand, de grand matin, je partais pour la Section, avec ma buffleterie et mon sabre, à côté de mon père, je les entendais nous crier à tous deux, — de cette même croisée que vous voyez là. devant nous, où leurs têtes se pressaient :

» Va, va, vieux coquin ! Nous te reconnaitrons bien ! Avant dimanche, tu seras pendu à ta porte quand nos amis de là-bas vont être ici ! Tu seras pendu, — et pendu, toi aussi, le petit, enfant de chienne!...

» Quoi ? l'ennemi à trois jours de Paris, et encore l'ennemi dans Paris ! Et la générale battait, et les cloches sonnaient, et le canon d'alarme retentissait, et pendant que nous allions combattre au dehors, fallait-il donc laisser à ceux-là, derrière nous, la capitale abandonnée ?

» Alors, comme il n'y avait plus ni répression, ni tribunal, ni juges, ni justice, ni rien, — rien que la nécessité suprême de sauver la Patrie en écrasant nos ennemis jusqu'au dernier, on est entré chez les beaux chanteurs derrière les grilles...

» Et voilà ce qui explique, jeune homme, comment on massacre les «pauvres gens» dans les prisons à certain mois de septembre!...

NADAR.

---

## DANS LE MONDE DES POUPEES

---

Sur le boulevard, un attroupement à la devanture d'un magasin. Je joue des coudes, je m'approche, je regarde. C'est éblouissant, c'est féérique.

Derrière la grande glace, qui fait une barricade de chaleur et de lumière contre l'humidité grise du dégel, sous des ruissellements de gaz, parmi l'or qui flambe, la soie et le satin qui miroitent, le velours qui rutille, les métaux et les cristaux qui poignent l'œil, un salon de poupées étale son luxe, ses falbalas, ses meubles en miniature, ses tapis, son opulence élégante, et pose, et semble vivre.

Sur les fauteuils et le canapé capitonnés, des messieurs et des dames continuent une causerie précieuse, il y a un officier, avec des fines moustaches brunes, qui gesticule du bras droit et fait ainsi s'éparpiller le filigrane de son épaulette, tandis que sa main gauche, appuyée sur sa cuisse, froisse un gant glacé à deux boutons imperceptibles. Une grande blonde l'écoute attentivement, langoureuse, la tête penchée, les yeux en coulisse, la gorge gonflée sous sa robe de bal en faille mauve. Une veuve, je parie! A côté d'elle, noyé dans les volants de sa traîne qui bouffe, un collégien croise ses bras sur sa tunique, d'une coupe gauche, où il est boudiné, comique, paquet.

Devant la cheminée discutent deux diplomates sans doute, ou deux garçons de café, qui se sont faulxés là, grâce à leur frac irréprochable, et à leurs favoris en éventail. Debout, les jambes au feu, la poitrine en avant, le gilet boutonnant au nombril, le plastron de chemise raide comme une cuirasse, ils échangent des phrases toutes faites en tenant une mignonne tasse de thé. L'un porte un monocle, et, tout en causant, lorgne le groupe de jolies femmes qui entourent le piano.

Oh! ce piano! une merveille, un chef-d'œuvre. Il doit résonner. J'ai cru l'entendre.

En bleu-clair et blanc, une jeune fille, probablement à marier, est assise sur le tabouret à vis. Les mains effleurent le clavier.

Une partition bijou est ouverte. Du Gounod ! Je m'en doutais. Pour tourner les pages, une autre jeune fille se penche et fait saillir un pouf rose dont le fouillis à l'air d'une fleur aux pétales entr'ouverts. Elle avance une menotte aux doigts prétentieusement écartés, avec l'auriculaire tout raide. De ces deux échappées du Sacré-Cœur, l'une est blond cendré, l'autre brune. Pour tous les goûts, quoi !

Mais la plus belle, la plus éblouissante, c'est cette rousse en satin vert-pomme. La crinière fauve jette des éclairs, les yeux aussi. La bouche minaude dans un sourire sanglant. Le corps se développe, s'exhibe, s'offre, allongé aux bras d'un crapaud bas et large.

A qui cette admirable et perverse créature ? Les deux diplomates louchent vers elle. L'officier lui lance parfois un rapide coup d'œil. Le collégien n'ose pas la regarder, mais il la sent présente. Les femmes semblent ne pas la voir. Un brave, un dompteur a seul le courage d'affronter la lionne. Quel joli gommeux ! comme il est fin, distingué ! comme il s'incline amoureusement vers la nuque de la charmeresse, en lui soufflant dans l'oreille on ne sait quels mots chatouillants ! Petit, petit, prends garde ?

Et de quoi prendrait-il garde ? C'est une mère de famille, cette mangeuse. Voici près d'elle deux amours de bébés, tout en chiffons, en pompons, en dentelles ! Hum ! de l'adultère, alors ?

Décidément, c'est comme dans le monde. Je m'en vais.

Brusquement, je me retourne, les yeux aveuglés encore par cette opulence papillotante. Devant moi, faisant face à la boutique somptueuse, une malheureuse baraque se tient, toute honteuse, au bord du trottoir, dans la brume, sous la petite pluie sournoise du dégel, éclairée par une lampe à pétrole, avec son débâlage de pantins à treize, dix-neuf et vingt-neuf. Les gens passent sans s'y arrêter.

Et pourtant ils vivent aussi, ceux-là. C'est Polichinelle bossu, grimaçant, enluminé de gros vermillon. C'est Pierrot, clair-de-lunaire. C'est Arlequin bariolé, la batte à la main, le corps souple, le museau noir. Ce sont les soldats de bois, massifs, raides, les poupons bouffis, les caniches effarés, les béliers en boule, les matous en peaux de lapin. Oui, ils sont épais, mal dégrossis, taillés à coups de couteau, peinturlurés par taches voyantes. Mais comme c'est robuste, et comme ça sent bon la résine, la nature !

Et j'ai rêvé que tous ces va-nu-pieds, tous ces vêtus de rien, tous ces pantins pauvres envahissaient soudain la belle devanture d'en face. Ils arrivaient, après la traversée du trottoir, sales, boueux, humides, et se ruiaient dans le satin, la lumière et la chaleur du salon. Polichinelle rossait les deux diplomates.

Pierrot s'asseyait sur le piano. Arlequin donnait un coup de batte sur le derrière du gommeux et embrassait la femme aux cheveux jaunes. Les demoiselles étaient forcées de danser un galop avec les lourds soldats avinés. Le bélier bousculait le collégien. Le matou en poil de lapin se faisait les griffes sur le tapis d'Aubusson. Le caniche levait la cuisse contre les meubles. L'officier courait chercher la garde pour mettre le holà.

A côté de moi, sur le trottoir, deux messieurs parlent politique :

— Vous avez beau dire, faisait l'un, la bourgeoisie a fini son temps. Il faut en prendre son parti.

— Mais alors, quoi ? Vous êtes pour la Commune !

— Je ne dis pas cela. Mais je crois fermement à l'avènement du Peuple. Cela se fera en douceur, peu à peu.

Et je vis que les pantins à treize, dix-neuf et vingt-neuf étaient restés tranquillement sous leur maigre lampe, en plein air, grelottants, et qu'ils regardaient sans envie le beau salon du grand monde. Ils se consolaient de leur pauvreté en se disant :

— Nous ferons le bonheur des enfants pauvres.

JEAN RICHEPIN.

---

## UN MOT SUR LA COOPÉRATION

---

Les coopérateurs gantois ont de la chance. Ils sont félicités de tous les socialistes, ou, pour mieux dire, de la plus grande majorité, et applaudis de tous les coopérateurs. D'où cela vient-il ? Cela vient de ce qu'ils ont fait servir une arme que les bourgeois avaient employée pendant des années contre les socialistes à la propagande du mouvement socialiste. La coopération produit un peu de bien-être aux ouvriers, et tout bien-être relève. Chaque classe qui a régné sur le monde a possédé avant de grandes richesses et beaucoup de connaissances,

Si le régime capitaliste ne permettait pas à la classe prolétarienne d'arriver à des richesses, la coopération aidant au relèvement matériel de la masse ouvrière, à son organisation pour la lutte de classes, lui ferait obtenir de hauts salaires pour avoir le moyen d'acheter des livres, et une diminution des heures de travail pour avoir le temps de les lire.

La coopération montre que les ouvriers peuvent se passer de patrons, et le travail ou la production de capitalistes ; si, maintenant, le socialisme vient montrer aux ouvriers coopérateurs que leur idéal ne doit pas être d'arriver à une position d'ouvriers un peu aisés ou de petits bourgeois, mais que la classe ouvrière doit devenir maîtresse dans les hôtels de ville, dans les banques et les usines. La coopération aide puissamment à la grande révolution socialiste des ouvriers et a bien mérité du mouvement socialiste révolutionnaire.

E. ANSEELE.

## LE QUATRIEME ÉTAT

I

Le roi, le clergé, la noblesse  
Furent vaincus par les bourgeois;  
Au pouvoir monta la richesse,  
Le Tiers-Etat bâta des lois,  
Il se gave et le peuple crève.  
Aussi, pour un dernier combat,  
Devant l'Etat bourgeois se lève  
Le quatrième Etat.

II

Le quatrième Etat se forme,  
Ce sont les gueux, les pauvres gens,  
Nous tous, enfin, la masse énorme  
Des ouvriers, des paysans.  
On nous prend tout : l'outil, la terre;  
L'usure, par cet attentat,  
A fait esclave et prolétaire  
Le quatrième Etat.

III

Car, de quoi vit-il? D'un peut-être.  
Il doit, louant sa force à bail,  
Jour à jour se trouver un maître  
Ou mourir faute de travail  
Il prend le peu qu'on lui propose  
Pour son salaire, et ce contrat,  
C'est la loi d'airain qui l'impose  
Au quatrième Etat.

IV

Son garde-chiourne est la famine;  
Il vit pis que les criminels  
Dans les noirs cachots de la mine,  
Dans les bagnes industriels.  
L'outillage changeant de base,  
La vapeur le fait son forçat  
Et sous la machine elle écrase  
Le quatrième Etat.

IX

Alors, abolissons les classes,  
Partageons devoirs et plaisirs;  
Reposez-vous, épaulés lasses,  
La vapeur vous fait des loisirs.  
La matière entre dans sa gloire;  
Nous mangeons tous au même plat,  
Et Pantagruel verse à boire  
Au quatrième Etat !

V

Le juge vendu suit sa piste;  
Le prêtre encense les écus,  
Laquais-mouchard, le journaliste  
Dénonce et salit les vaincus.  
S'il se débat dans l'agonie,  
On saoult police et soldat  
Et l'on massacre et calomnie  
Le quatrième Etat.

VI

C'est assez ! En rangs, camarades !  
Par l'étude, il faut nous mûrir !  
Au vote ou sur les barricades  
Savoir vaincre ou savoir mourir.  
Soyons la force, étant la masse !  
Misère, arme ton syndicat  
Et l'éboulement fera place  
Au quatrième Etat.

VII

A bas les Juifs ! A bas les Corses !  
Tu veux, puissante égalité,  
Socialiser toutes forces,  
Capital et propriété.  
Ta formule est juste et précise :  
« Abolir le salariat,  
« Rendre la nature indivise  
« Au quatrième Etat. »

VIII

Elle viendra, notre journée !  
Partout ou s'étend le ciel bleu,  
Va faire alors une tournée,  
Beau drapeau rouge aux plis de feu !  
Tout fiévreux de la grande flamme,  
Réalisons notre mandat.  
Toi, Révolution, proclame  
Le quatrième Etat.

## LES LOIS NATURELLES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Les pères de la science ont tenté de remonter directement aux causes ultimes des phénomènes et d'en déduire le vaste enchaînement des vérités économiques. Ils ont adopté en cela une méthode opposée à celle des sciences expérimentales, et ils l'ont fait précisément parce que les phénomènes sociaux sont d'une complexité que Condorcet qualifiait d'effroyable, et qu'ils ne peuvent être soumis à une expérimentation rigoureuse. Leur œuvre était préparatoire, mais elle était nécessaire; sans cet audacieux effort de simplification, la science ne se fût pas constituée.

Ils ont donc ramené l'explication de ce vaste ensemble à un petit nombre de causes irréductibles; Adam Smith est l'un des beaux génies qui ont concouru à cette construction scientifique. Il a emprunté à la psychologie individuelle et sociale l'une de ces causes; il a constaté chez l'individu un effort constant, jamais interrompu, pour améliorer son sort, et c'est cet effort incessant qu'il a transporté dans l'ordre économique comme *cause ultime* à laquelle il a rattaché, avec une incomparable puissance de déduction, une vaste chaîne de phénomènes. Il a supposé un homme abstrait, exclusivement mû par son *intérêt personnel*; il n'a vu en lui que le désir général du bien-être, celui de la richesse pour arriver au bien-être, et la tendance à y atteindre par les moyens les plus faciles. Cette donnée fondamentale, une fois recueillie dans la psychologie sociale, l'économie politique ne lui faisait plus d'autre emprunt, elle en devenait indépendante.

L'homme abstrait ainsi créé par la science, animé d'un sentiment défini, était dès lors lié invariablement à un mode déterminé d'agir qui n'était autre chose que *sa loi*. Il opérait dans l'ordre économique sollicité par une force unique, à peu près comme les corps graves dans le vide soumis à l'unique force de la gravitation.

C'est là la véritable signification des *lois naturelles* en économie politique, c'est le nom que l'école classique donne aux lois économiques, problème autour duquel s'agitent toutes les doctrines, et de la solution duquel dépend tout l'avenir de la science.

Les lois économiques naturelles sont de véritables lois physiques, et l'analogie est d'autant plus saisissante que Smith et son école considèrent cette tendance rectrice de l'homme comme *universelle, uniforme, invariable, commune à toutes les époques, à tous les milieux, et dont ni la race ni les antécédents historiques n'altè-*

rent la nature. De là ces qualifications d'immuables, d'inéluctables attachées par ces écrivains aux lois naturelles.

C'est de cette conception abstraite que les économistes ont déduit les règles de conduite économique : aux lois naturelles correspond logiquement le principe absolu du *laissez faire, du laissez passer*.

Cependant, ces lois naturelles ne sont évidemment vraies que dans le monde *abstrait*, où le sentiment de l'intérêt personnel agit seul, sans résistance et avec son inflexible uniformité théorique ; dans le monde réel, *les lois naturelles* sont modifiées par un nombre énorme de circonstances dépendantes du milieu, de l'état de civilisation, des institutions juridiques, de la distinction des classes.

Si l'homme était animé par cette force unique de l'intérêt personnel, la mobilité et la circulation du travail seraient, par exemple, aussi rapides que celles des produits, l'équilibre de l'offre et de la demande de travail serait toujours le plus parfait possible, il y aurait tendance énergique au nivellement des salaires et des profits, au moins dans les mêmes industries et le même pays. Et cependant une foule de résistances d'ordre moral, intellectuel et social, contrarient d'une manière incessante cette mobilité du travail.

Frédéric List a montré, dans son système national d'économie politique, l'importance qu'il faut attacher au *temps* et au *milieu* dans le développement économique des nations, et c'est pour cela qu'il a opposé l'économie *nationale* à la conception abstraite et cosmopolite de l'économie.

Mais c'est dans l'étude de la répartition des richesses que l'on peut mesurer la distance qui sépare le monde abstrait du monde réel. Adam Smith avait admis que l'homme, mû par ses intérêts, réalise sans le vouloir même, l'intérêt de tous ; cette conception optimiste, Frédéric Bastiat l'a transportée avec un caractère encore plus absolu dans les phénomènes de répartition, et affirmé une tendance inflexible à l'harmonie des intérêts. C'est ainsi que, de l'action de l'intérêt personnel combinée avec la loi d'accumulation des capitaux, il a déduit une prétendue loi naturelle de la répartition des richesses, selon laquelle la part des travailleurs, dans le revenu de la nation, tendrait à croître d'une manière *absolue et relative* à la fois : ce serait là une marche progressive et spontanée vers l'égalité. Bastiat déclare, d'ailleurs, cette loi inflexible, nécessaire autant que consolante et admirable. C'est sur la foi de Bastiat, quand la crise économique éclata en Belgique, qu'un économiste distingué et beaucoup plus philosophe que Bastiat, M. E. Pirmez, ne vit, dans cette crise redoutable, qu'un déplacement de la richesse au profit de la classe

des travailleurs; il y applaudissait d'ailleurs avec joie. Ce fut aussi une vive satisfaction, dans la classe dirigeante, de voir la nature elle-même se charger du soin de nous rapprocher de l'égalité. J'ai repris les faits observés par M. Pirmez, et vrais pour un petit nombre d'années, mais j'ai embrassé un nombre beaucoup plus considérable d'années, en prolongeant les observations jusqu'aujourd'hui. Dans un ensemble d'observations considérable, où l'allure réelle des faits devait se dégager, je n'ai nullement retrouvé cette loi d'évolution *inflexible et nécessaire*; j'ai constaté qu'à chaque dépression des prix de la houille, par exemple, la part relative du travail s'élève, mais qu'elle s'abaisse avec la hausse, et loin de surprendre une loi d'évolution qui nous rassurât définitivement sur l'avenir, j'ai vu au contraire le monde industriel livré à des fluctuations périodiques élevant ou abaissant alternativement les parts relatives du capital et du travail, et je me suis plus préoccupé que jamais de rechercher par quel effort de solidarité nous réaliserions l'équilibre.

La théorie du salaire s'est complètement transformée en se pénétrant du principe de *relativité*. Qui donc oserait soutenir encore cette doctrine inflexible de l'offre et la demande qui admettait un *fonds des salaires*, à chaque moment prédéterminé, et assignait un caractère purement mécanique à la fixation du taux du salaire? Aujourd'hui, c'est le jeu de forces morales, variables en énergie, qui réalise l'équilibre de l'offre et de la demande. Et la loi d'airain du salaire, qui assignait au principe de population un mode invariable, inflexible d'agir, qu'est-elle devenue?

Sismondi, l'un des purs génies de la science, a, dans les temps troublés du début du siècle, peint en traits déchirants l'action de l'intérêt personnel dans les sociétés où des classes distinctes s'opposent l'une à l'autre. En supposant que l'intérêt de chacun fût, dans un tel état social, *au fond* identique à l'intérêt général et à la justice, encore faudrait-il, pour que cette convergence se traduisit dans les faits, de si vives lumières répandues pour chacun sur les rapports prochains et surtout éloignés et complexes de son intérêt avec la justice, et en outre une telle énergie morale pour suivre cet intérêt ainsi éclairé, qu'il est impossible de les attendre de la généralité des hommes dans l'état actuel de la civilisation.

Dans la société moderne, le maître et l'ouvrier isolé sont des personnes juridiques égales, et en *droit* elles poursuivent librement leur intérêt; en fait, dans les conditions *historiques* où elles sont placées, elles sont *inégaies en puissance*: le maître poursuivant son intérêt ne rencontre pas un contre-poids suffisant dans l'intérêt de l'ouvrier, et celui-ci subit la loi, les conditions du maître; voilà l'aspect historique de la question ouvrière proprement dite au XIX<sup>e</sup> siècle. Quand Victor Considérant écrivait, en

1848 : « Qu'est-ce que la liberté de l'homme sans culture intellectuelle et sans fortune, contraint d'engager chaque jour à son maître ses bras, son travail, son activité, de renouveler chaque jour le contrat de vente de sa personnalité, c'est-à-dire le contrat de son esclavage ? » — Quand il écrivait cela, il était trop souvent un simple déclamateur pour les disciples d'Adam Smith ; mais, depuis lors, des économistes comme F. Harrisen et Thornton ont analysé avec profondeur et impartialité la situation relative du maître et de l'ouvrier individuel. L'inégalité de leur situation effective et toutes les conséquences redoutables qui en résultent pour l'ouvrier, au point de vue de ses conditions économiques, morales, politiques même, ont été exposées ; elles forment le fond des travaux modernes sur la question sociale, du livre de Brentano, par exemple, sur la *question ouvrière*, et M. Schœnberg reprend cette même doctrine dans la vaste monographie qu'il vient d'y consacrer. Telle est la marche irrésistible de la science. Aujourd'hui, des écrivains loyaux, comme M. de Molinari, économiste classique, apportent ce correctif à la science de Smith, que l'ouvrier ne peut trouver que dans l'*association* la garantie de l'égalité vis-à-vis du maître avec lequel il contracte. Ainsi, l'intérêt individuel, dans un état social comme le nôtre, ne devient un artisan de justice que lorsqu'il se subordonne à un sentiment distinct de l'égoïsme, la *solidarité*. Mais là où cette solidarité ne peut s'affirmer par l'association, encore même qu'il n'y eût pas d'obstacle légal, la science ne rencontre-t-elle pas un champ d'investigations nouveau, car il s'agit de rechercher les causes de toute nature, dans le domaine de la science sociale tout entière, qui empêchent le travailleur d'être vraiment libre dans le débat du salaire ?

C'est ainsi que les *lois naturelles*, placées en présence de la réalité, sont devenues des lois purement *hypothétiques*, le mot est de Cairnes, le grand disciple de Stuart Mill. C'est ainsi que la règle pratique absolue du *laisser-faire*, descendant des hauteurs de l'abstraction dans la *réalité*, révèle non seulement sa radicale insuffisance, mais son caractère antiscientifique, puisqu'elle ne tient pas compte de toutes les causes qui, dans la réalité, modifient la manifestation des prétendues lois naturelles. Aussi Cairnes l'a-t-il justement condamnée en n'y voyant qu'un prétentieux sophisme, dépourvu de tout fondement dans la nature et dans les faits, et qui n'est plus qu'une obstruction et une nuisance dans la solution des plus graves problèmes.

Mais il reste un pas décisif à franchir dans cette théorie essentielle des lois économiques ; les lois naturelles sont devenues lois *hypothétiques*, leur forme définitive est d'être des lois *historiques*.

Cette transformation dernière est l'une des plus grandes

révolutions scientifiques des temps modernes : c'est la fin de l'âge métaphysique de l'économie politique qui, devenue positive, recevra désormais légitimement le nom de sociologie économique.

En effet, les penseurs qui, comme Cairnes, corrigent si profondément dans la pratique les lois naturelles, conservent cependant l'hypothèse même du maître, celle de cet homme abstrait mù par son intérêt, et qui sert de lien à toute la chaîne des faits économiques.

Cependant, derrière cette abstraction de l'intérêt personnel, derrière le désir abstrait de la richesse, se dissimulent tous les besoins, tous les désirs de l'homme que la richesse peut satisfaire. Or, le profond Cliffe Leslie a montré, par une riche accumulation de faits, que la genèse des besoins de l'homme, à l'exception des plus impérieux de la nature humaine, se rattache tout entière à l'évolution de la société, c'est-à-dire à un ensemble de causes *sociales*, morales, intellectuelles et politiques. Voulez-vous, par un exemple frappant, constater cette succession ? J'ai dressé les diagrammes des budgets comparés des ouvriers aux Etats-Unis, en Allemagne, en Belgique, d'après d'admirables travaux statistiques. Si l'on divise les dépenses d'après les classes de besoins qu'elles satisfont, on constate que la place des besoins intellectuels, esthétiques, moraux, des besoins de luxe, nulle dans les budgets misérables, est, comparativement aux besoins matériels, d'autant plus grande, en général, que le budget des recettes est plus élevé. N'est-ce pas, en raccourci, l'histoire de la civilisation tout entière ? Et cette civilisation, qui se traduit par une succession de besoins qui seront les causes excitatrices de l'activité économique, substituée aussi un homme historique formé sous l'action lente des générations, à l'homme abstrait d'Adam Smith.

L'*intérêt personnel* est considéré par la science classique comme le moteur moral essentiel de l'activité économique. Elle le considère comme invariable, absolu, analogue aux forces physiques qui, selon la belle expression de Turgot, n'ont pas d'histoire.

Cependant, Sumner Maine a montré que le sentiment personnel se perd originairement dans le sentiment collectif. La famille antique, la communauté de village ont une existence collective, une personnalité propre qui absorbe toutes les individualités. L'individu ne s'en est dégagé que lentement. L'intérêt personnel, comme force motrice, ne présente pas, dans l'histoire, cette universalité et cette permanence qui en feraient une cause naturelle au sens des économistes classiques, ou plutôt une cause physique, et qui feraient de ses manifestations invariables une loi physique. Les phénomènes physiques n'ont pas d'histoire, et

l'intérêt personnel, que l'on a placé d'abord en dehors de l'histoire, y rentre aujourd'hui. Toutes ses manifestations sont modifiées par les conditions historiques dans lesquelles il se développe.

Le plus grand modificateur est cette autre tendance de la nature humaine qu'Adam Smith avait appelée sympathie et qui, sous les noms de solidarité, fraternité, amour, altruisme et surtout justice positive, forme l'âme de toutes les doctrines socialistes. Ce sentiment collectif se traduit sous nos yeux par des manifestations multiples et énergiques dans l'ordre économique, et sous l'influence de l'état économique.

Le sentiment de l'impuissance de l'individu, dans le débat du travail et du capital, a déterminé la subordination plus ou moins rapide de l'individualisme à un sentiment collectif approprié à régler la conduite individuelle. A mesure qu'il acquiert de la généralité et de la constance, il détermine la formation de nouveaux groupements économiques qui réagissent sur le milieu social et modifient les rapports économiques. Nous pouvons suivre pas à pas l'évolution de ce sentiment moral qui tend à contre-balancer l'égoïsme dans ce qu'il a de funeste, à le fortifier en ce qu'il a d'organique et de positif. Rien n'est plus profondément intéressant que cette psychologie morale des *Trades' Unions* en Angleterre ou des sociétés coopératives de production à Paris. Qu'est-ce autre chose, en définitive, que l'évolution progressive d'une psychologie morale économique, trop large pour être contenue dans les formules primitives de l'école ?

Les écoles socialistes ont toutes tenté de dégager la loi du développement des tendances morales dans les faits économiques, tantôt opposant dans les *corsi* et *recorsi* de l'histoire l'individualisme et l'altruisme, avec les Saint-Simoniens, ou dans l'évolution historique avec L. Blanc, tantôt reconnaissant leur légitimité et recherchant dans leur développement la forme finale de leur équilibre, comme Proudhon, Colins ou Marx. Quoi qu'il faille penser de ces efforts, on ne déduira plus la psychologie économique des nations d'une conception *a priori* de l'homme ; basée sur des faits *complexes* observables, elle déborde les barrières des conceptions abstraites, elle envahit le domaine de la science économique et c'est ainsi que se pénètrent intimement deux parties de la Sociologie : la Psychologie morale et l'Economie politique.

Les tendances de l'homme social qui déterminent les phénomènes économiques cessent d'être des modes d'actions invariables, uniformes, constants des masses humaines.

Elles ne se vérifient pas également dans tous les temps et dans tous les milieux, elles ne sont uniformes que pour les individus placés dans les mêmes conditions de *temps* et de *lieu*. Elles sont historiques, et l'enchaînement historique de ces mani-

festations morales nous donnera l'explication positive de l'évolution économique des nations.

Auguste Comte avait, il y a près d'un demi-siècle, prévu, avec une pénétration merveilleuse, comme l'ont montré MM. Ingram et Schatarella, cette transformation de la science : toutes les écoles socialistes autant que l'école historique en économie politique y ont concouru : les socialistes de la science et, avec eux, toutes les écoles qui se rattachent à la méthode inductive consomment en ce moment une révolution qui puise sa légitimité dans ce concours merveilleux de tant d'efforts et d'efforts si divers.

La puissance de l'homme sur la nature et sur son propre développement grandit à mesure qu'il connaît mieux les lois qui les régissent. C'est pourquoi la véritable conception des lois économiques aura une influence incalculable sur l'avenir de l'humanité ; quand la conception d'un être humain abstrait et absolu planait au-dessus de la science, l'action de l'Etat était paralysée, elle ne pouvait être que *négative* ; mais pendant que les économistes attendaient de cet être abstrait la réalisation d'un ordre naturel immuable, l'observation directe révélait combien imparfait est l'ordre social qui se réalise spontanément. Avec la conception des lois historiques, les tendances de l'homme, causes indirectes des phénomènes économiques, sont toujours relatives à l'ensemble des conditions sociales, morales, juridiques et politiques correspondantes : toute modification de ces facteurs retentit en fortifiant, contenant, coordonnant nos tendances morales. L'action *modificative* de la société, par les associations et par l'Etat, sur son propre développement, dans des limites traitées, par les directeurs mêmes de l'histoire, peut toujours être positive et énergique, et ce but sublime de la subordonner à la loi morale peut être systématiquement poursuivi.

H. DENIS.

---

## MINISTÈRE ET MÉLINITE

---

L'oubli déjà s'appesantit sur l'affaire si grave de la mélinite. Déjà un silence mortuaire enveloppe les personnages, acteurs de ces événements où le sociologue voit nettement, en toute son impudeur, le fonctionnement de la société capitaliste. L'attention est appelée de tant de côtés qu'à peine quelques instants elle se peut fixer. Les grèves si fréquentes, ininterrompues pour ainsi dire, les Congrès internationaux, scientifiques ou socialistes, indices d'un internationalisme croissant, les visites bruyantes des

souverains ou des flottes, ont empêché le grand public de s'appesantir, comme il aurait fallu, sur l'affaire Turpin-Tripone-Ladvoat.

Cette affaire qui, en mai et juin de cette année, a fait tant de bruit, est un des meilleurs exemples que jamais nous ayons vu, des vilénies, des ignominies de la classe bourgeoise. C'est un enseignement vivant qui prouve la nécessité de la disparition de la société capitaliste. Possesseur de documents et connaissant les dessous de cette affaire, nous avons écrit, avec notre ami G. Bachot, l'histoire impartiale de ces événements, en y ajoutant une série d'autres faits analogues, moins connus du public.

*Ministère et Mélinite*, tel est le titre de notre ouvrage de sociologie, a fait, dans le public spécial de la politique et de l'armée, une certaine sensation. Aussitôt de cette étude sociologique, écrite en un but socialiste pour montrer au peuple l'égoïste conduite des dirigeants, de cette étude sociale où nous écrivions que, quels que soient les hommes, les mêmes actes se reproduiraient tant que la forme capitaliste serait la forme sociale, de cette étude, dis-je, on a fait un plaidoyer pour Turpin, un génial inventeur, à l'esprit essentiellement bourgeois. D'autres y ont vu un livre spécialement écrit contre M. de Freycinet, un livre que certains disaient avoir été commandé par M. Constans, tant la concorde règne dans le cabinet bourgeois qui préside aux destinées de la France capitaliste. Ces racontars et d'autres encore, puis le silence de la presse parisienne, silence imposé par les directeurs de journaux ou voulu par certains rédacteurs candidats aux fonctions et aux décorations gouvernementales, avaient pour but de discréditer notre œuvre, d'en empêcher l'extension. C'étaient là les prétextes, mais le motif véritable, avoué par un conseiller municipal, directeur d'un journal, était le socialisme dont *Ministère et Mélinite* était imprégné, pour ainsi dire à chaque page.

Cela ennuyait les défenseurs du désordre social actuel de voir étaler, en une œuvre d'histoire, les agissements antisociaux, antihumains des possédants.

Qu'il s'agisse de l'adoption des cartouches métalliques et de leurs fournitures, des canons en acier, des transports militaires par chemins de fer, des fournitures de blé, d'avoine, de fourrage, des obus en acier chromé, des blindages, du fusil Picard, de la poudre sans fumée, de la mélinite, etc., on constate toujours les mêmes procédés, le même fonctionnement. Il suffit de lire *Ministère et Mélinite* pour en être convaincu, car les preuves abondent, et s'y étalent lumineuses.

Aussi pouvions-nous écrire justement, à la fin de notre œuvre de sociologie, ces conclusions socialistes :

Dans toutes ces affaires intéressant la défense nationale, et

par suite la collectivité, apparaît, lumineux, l'oubli de cette collectivité au profit d'une classe et d'individus de cette classe. Cette classe est la bourgeoisie capitaliste, industrielle ou financière qui possède la direction des affaires du pays, soit sous la forme républicaine, comme en France, soit sous la forme royaliste ou impériale, comme en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie, etc.

Ce capitalisme, dirigeant partout les affaires intérieures et extérieures, enfante les mêmes effets, aussi bien à l'étranger qu'en France.

Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Italie ne peuvent se réjouir de l'immoralité des dirigeants français. Ce que nous disons de ceux-ci, de leurs actes que nous avons exposés, peut être dit pour les actes des dirigeants anglais, italiens, allemands ou autres.

Rappellerons-nous les révélations du colonel Hope, les scandales des faux poinçons de Bochum, des fournitures militaires Wollank, des affaires du conseiller Paache, etc., des tripotages exposés si lucidement dans l'ouvrage de notre confrère Xavier Merlino, *l'Italie telle qu'elle est*, et *la Russie politique et sociale*, de Tikhomirov.

Donc, partout, c'est la même chose ; l'internationalisme du capitalisme du capital a provoqué l'identité ou l'analogie de faits antinationaux ou antihumanitaires.

L'intérêt individuel, l'appétit de jouir vite et beaucoup, la libre concurrence non retenue par le souci de léser la collectivité, l'âpreté de la lutte pour la vie, dans cette société individualiste, où tous les intérêts se contrarient, où pas un progrès, pas un acte ne s'accomplit sans léser quelqu'un, la multiplicité des besoins que la civilisation a créés, le non accroissement des moyens de les satisfaire, ont généré les agissements antisociaux, dont nos lecteurs ont eu une idée en parcourant ce volume de sociologie.

Cette société, égoïste et antihumanitaire, a pour base la propriété individuelle quiritaire. Toutes les immoralités, tous les inconvénients et les défauts de cette société, qui régit le monde judéo-aryen, en dérivent.

Vouloir réagir partiellement, vouloir empêcher le renouvellement des faits analogues à ceux que nous avons cités, dans cette œuvre sociologique, faits que réprouvent même les esprits les moins ouverts à l'idée socialiste et altruiste, est logiquement absurde.

Ces événements sont des effets, et, tant qu'on n'aura pas supprimé la cause, ils se reproduiront avec plus ou moins d'intensité, avec plus ou moins d'identité de détails, mais toujours analogues.

C'est ce qu'est obligé de constater tout homme de bonne foi, c'est ce qu'ont si bien compris les socialistes de toutes les écoles.

C'est ce que commence à comprendre la masse qui s'agite de plus en plus vivement, et qui, inéluctablement, marche à une révolution sanglante ou non. Des faits indéniables sont là, qui prouvent que la société actuelle va à une transformation sociale. Elle sera remplacée par une société dans laquelle ne se verra plus l'exploitation de la masse par une minorité et où l'intérêt individuel concordera exactement avec l'intérêt collectif.

Depuis la publication de notre ouvrage *Ministère et Mélinite* (1), où en détail, avec pièces à l'appui, nous racontions l'histoire de M. Turpin, celui-ci a été condamné en appel. Là, encore, se sont vus les mêmes agissements. La Cour a condamné cet homme dans le silence du huis-clos, sans vouloir entendre les témoins, sans permettre l'ouverture des scellés de pièces saisies. La presse est restée muette, à quelques exceptions près. L'infamie était consommée, les dirigeants tranquilles pouvaient digérer en paix les millions volés à la masse prolétarienne.

Les possédants, en cette affaire de la mélinite ont entassé illégalités sur illégalités, mensonges sur mensonges, crimes sur crimes.

Ils ont violé la loi, ils ont condamné un innocent et laissé hors de cause des coupables, ils ont, pour ainsi dire, assassiné Turpin, le génial découvreur de la loi des explosifs. Ils ont commis une infamie rappelant celle des juges condamnant Calas et Labarre. Ils ont étouffé ou tenté d'étouffer la vérité, mais c'est en vain, et elle se fera jour comme s'est fait jour, au siècle dernier, l'innocence de Calas et de Labarre, si éloquemment défendus par Voltaire.

A. HAMON.

---

## LA VIE DE CÉSAR DE PAEPE

### Notices biographiques

L'homme que la démocratie socialiste vient de perdre, César De Paepe, était né à Ostende, le 12 juillet 1842 : il n'avait donc que quarante-huit ans !

Le jeune César était le second enfant d'une nombreuse famille. A l'âge de douze ans, il fut envoyé au Collège des Jésuites où il fit ses humanités. A dix-huit ans, il obtint à l'Université de Bruxelles le diplôme de candidat en philosophie et entra à l'École de droit. Il se destinait au barreau.

(1) Volume paru chez Savine, éditeur.

Quelque temps après, De Paepe perdit son père ; il fut forcé d'abandonner ses études et entra comme apprenti typographe chez feu **Désiré Brismée** dont il épousa une des filles. De Paepe travailla plus tard dans les imprimeries Mertens, Vanderauwera et Lacroix-Verboeckhoven, l'éditeur bien connu.

C'est chez cet éditeur que De Paepe fit la connaissance de Proudhon, qui habitait Bruxelles à cette époque, et faisait éditer ses œuvres chez Lacroix. Proudhon s'intéressa au jeune ouvrier typographe et lui confia la correction des épreuves de ses ouvrages, entre autres du fameux travail en six volumes de la *Justice dans la Révolution et dans l'Église*.

Cette nouvelle besogne donna des loisirs à De Paepe et lui permit de continuer ses études. Il rentra à l'Université et abandonna le droit pour les sciences naturelles et, plus tard, la médecine.

C'est là qu'il fit la connaissance des frères Janson, de Robert, de Greef, Hector Denis.

Les débuts de De Paepe comme médecin furent difficiles. De Paepe, en effet, était un socialiste militant, et alors, il y a vingt ans de cela, socialiste était synonyme de bandit, d'assassin.

Il n'eut donc qu'une clientèle de pauvres gens, qui, la plupart, ne pouvaient payer le médecin et qui, souvent, n'avaient pas de quoi acheter les médicaments que celui-ci prescrivait !

Il fut pendant quelques années le médecin de la Fédération des Sociétés de secours mutuels, mais sa maladie l'empêcha de continuer l'exercice de cet emploi.

\*  
\*

A une séance de l'Internationale, nous lui fûmes présenté par Brismée qui imprimait la *Persévérance*, organe de la Chambre syndicale des ouvriers marbriers, que nous aidions Flahaut à rédiger. La connaissance fut faite de suite, car De Paepe aimait les jeunes, surtout ceux qui avaient la passion de l'étude. Le dimanche suivant, répondant à son invitation, j'allai chez lui.

De Paepe me montra sa bibliothèque, très garnie déjà, la mit à ma disposition et me fit cadeau d'une série de brochures et de livres — qu'il avait en double, bien entendu, — car il avait la passion des livres, et s'il aimait à en emprunter aux amis, il ne se dessaisissait pas facilement des siens.

Il nous donna des conseils précieux, comme à tous les gens du reste, nous conseillant d'étudier surtout l'économie politique, « que tout socialiste sérieux, disait-il, devait connaître à fond. » Ses causeries, si familières, étaient d'un enseignement précieux. Car avant tout, De Paepe avait le tempérament du professeur et aimait à répandre, sans compter, les trésors de son intelligence et de son vaste savoir.

Ce qui caractérisait De Paepe, c'était la bonté. Il était devenu socia-

liste par sentiment, par pitié pour les pauvres. Peu à peu, l'étude approfondie des questions sociales et économiques en firent un socialiste par science.

## Le socialiste

De Paepe entra dans la vie politique dès 1858 ; il avait 17 ans. Il se fit recevoir membre de la société *Vlamingen Vooruit!* (Flamands en Avant !) et, en 1859, aux *Solidaires*, une des plus anciennes sociétés rationalistes.

A partir de ce moment, De Paepe était de toutes les sociétés démocratiques et socialistes. En 1860-61 il aida à la fondation de la société *Le Peuple* et du journal *La Tribune du Peuple*. C'est dans ce journal qu'il fit ses premières armes comme écrivain, à côté des Brismée, des Voglet, des Steens, des Verrycken, que l'on retrouve plus tard à la tête de l'*Association internationale des Travailleurs*.

De Paepe collabora également au journal la *Rive Gauche* et y publia une série d'articles sur la condition des ouvriers belges.

En 1864, il fut un des délégués qui allèrent à Londres jeter les bases de la grande Association internationale des travailleurs.

Il participa à tous ses congrès, à Lausanne, en 1867 ; à Bruxelles, en 1868 ; à Bâle, en 1869 ; à la Conférence de Londres, en 1871 ; à Bruxelles, en 1874 ; à Berne, en 1876, et à celui de Gand, en 1877, qui fut le dernier congrès que tint officiellement cette association.

Dans ces Congrès, à partir de celui de 1868 surtout, De Paepe tint une place considérable. C'est lui qui rédigea le fameux Rapport sur la propriété collective qui fit tant de bruit. L'année suivante, la même question fut reprise à Bâle et De Paepe y lut et défendit un nouveau rapport sur la question de la propriété.

Il nous est impossible de parler de tous ces faits en détail, des polémiques qui suivirent ces Congrès d'où l'idée collectiviste sortit victorieuse. Notons cependant la série d'articles que De Paepe publia dans le journal l'*Internationale*, en réponse à des articles de la *Liberté*, dans laquelle Denis, Arnould, De Greef, combattaient le principe de la propriété collective.

Au Congrès de Bruxelles de 1874, De Paepe présenta son *Rapport sur l'organisation des services publics dans la Société future*. Cette théorie des services publics, si claire et d'une compréhension si facile, est l'œuvre la plus considérable de De Paepe, car cette théorie est admise maintenant par les socialistes des Deux Mondes.

Vers 1875-76, l'organisation ouvrière à Bruxelles était tombée bien bas. Quelques sociétés de résistance seulement avaient survécu au choc subi par l'*Internationale* et les nombreuses grèves de 1872-1873. C'est alors que nous entreprîmes, avec l'aide de De Paepe, de reconstituer une fédération sous le titre de *Chambre du Travail*. Des conférences, des meetings, des cours furent organisés et, parmi les conférenciers, De Paepe était le plus souvent sur la brèche. De Paepe, lui,

donna deux cours, un sur l'hygiène et la physiologie, un autre d'économie sociale, dont Denis et de Laveleye ont fait le plus grand éloge.

De Paepe a collaboré à de nombreux journaux et revues. Il est un des fondateurs de la société coopérative qui fonda le journal *Le Peuple*. Il assista aux Congrès de Bruxelles et d'Anvers — 1885 — où le parti ouvrier belge fut constitué définitivement et qui, depuis, a fait tant de progrès.

## Démocrate et libre penseur

Naturellement, De Paepe réclamait des droits politiques pour le peuple et fut de tous les mouvements, de toutes les manifestations qui eurent lieu dans ces toutes dernières années.

Il aida à la fondation de nombreux cercles démocratiques revendiquant le suffrage universel et si, aujourd'hui, nous sommes sur le point de réussir dans cette juste revendication, il est bon de se souvenir des précurseurs du grand mouvement actuel.

Comme libre penseur, De Paepe a fait également une énorme propagande par la plume et par la parole. Il a donné de nombreuses conférences dans les sociétés rationalistes, a aidé à fonder la Fédération belge des sociétés rationalistes, a assisté aux nombreux congrès nationaux et internationaux de la libre pensée et, dans ces congrès, il aimait à développer cette idée, que le véritable libre penseur devait être démocrate et socialiste ; car, disait-il, l'homme ne pensera jamais sainement, librement, que lorsque sa vie matérielle sera assurée, lorsqu'il n'aura plus à subir la misère et la faim.

N'est-ce pas encore à De Paepe que l'on doit le mouvement créé par la *Libre Pensée* de Bruxelles pour les infirmières laïques. On sait que c'était De Paepe qui était chargé du cours qui a déjà fourni tant d'infirmiers et infirmières.

Actuellement, De Paepe était encore vice-président de la société la *Libre Pensée*.

Mais ce libre penseur était un sage, un homme d'une tolérance extrême et c'est ce qui le fit aimer et estimer non seulement par ses fidèles amis, mais même par ses adversaires, car on peut dire que De Paepe avait la sympathie de tous ceux qui l'ont connu.

L. BERTRAND.

---

## LE NATIONALISME

---

Je viens de lire une brochure que les étudiants hongrois adressent aux nations civilisées pour protester contre un mémoire des étudiants roumains

Il faudrait d'abord savoir à quelles nations la brochure en question a été adressée. Je parie que les jeunes Magyars — naïfs, puisque

encore étudiants — ont adressé leur protestation à ceux qui, sous prétexte de les civiliser, vont importer des coups de fusil perfectionné, de l'opium et de l'eau de feu (dite eau-de-vie) aux soi-disant sauvages. Ce doit être, puisque c'est en ma qualité de député d'une nation civilisée que j'ai reçu la réponse des Magyars aux Roumains.

Mais passons outre. Où est l'objet du litige ?

Les Roumains, comme les Magyars, se prétendent plus civilisés, plus humains et chacun revendique, *pour sa race*, le privilège de la supériorité intellectuelle et humanitaire comme conséquence. Par une déduction louche — chaque partenaire veut prouver qu'une bande de sol déterminé doit leur appartenir. Des efforts de dialectique inouïs sont faits, de part et d'autre, pour démontrer l'excellence de leur thèse, voire de leur cause. On nous donne pour exemple l'entraînement des masses autour d'une idée sentimentale exploitée indistinctement et par les gouvernants aussi bien des républiques que des monarchies.

Braves jeunes gens, qui — pleins de sève et de générosité — n'ont pu encore arriver à dominer un préjugé à tous égards antiprogresse et se chamaillent, s'enveniment au point de se quereller, et (qui sait) de se battre demain, peut-être.

Nous sommes une poignée de fous qui avons cru que la civilisation réclamait la cessation du moyen barbare des guerres, partant le désarmement et l'arbitrage international, et finalement la grande fraternité des peuples. Les sages, ceux qui sont encore écoutés, qui nous dirigent et nous gouvernent — la plupart du temps malgré et contre nous — démontrent qu'il est mieux de se dévorer, et, pour se tenir prêt à cette œuvre excellemment humanitaire et philanthropique, qu'il faut dépenser des sommes fabuleuses, dont la perception engendre la misère. Bravo !

Slaves mangez les Germains, Germains mangez les Francs-Gaulois, Anglo-Saxons mangez les Slaves, Hongrois mangez les Roumains, Chrétiens mangez les musulmans, bouddhistes mangez les fétichistes.

Décidément les hommes commencent à devenir intelligents.

ANTIDE BOYER, député.

---

## LES PROGRÈS DE L'IDÉE

---

Presque ignoré il y a vingt années, le socialisme est connu aujourd'hui dans le moindre village ; c'est que, partout, ceux qui travaillent et qui souffrent ont compris que dans le socialisme était l'espoir et l'avenir.

Les pauvres ont cessé d'espérer en la politique et, les yeux tournés vers le nouveau soleil qui perce les nuages, ils attendent tous

des idées, des formules et des conceptions nouvelles qui sont les bases du socialisme.

Dans les courses à travers la France pour aller jeter la semence socialiste dans les cerveaux, j'ai pu constater ses immenses progrès ; j'ai rencontré, aux confins de la Normandie comme dans les villages du Berry, des révolutionnaires et des propagandistes qui éduquent les malheureux, les secourent, et qui répondent, quand on les remercie des services rendus :

« C'est ce que dans notre parti on appelle la solidarité, vous ne nous devez rien, pas même un remerciement : faites pour d'autres ce que nous avons fait pour vous. »

Et l'armée des conscients grossit tous les jours, recrutant ses soldats parmi les cœurs généreux que les monstruosité de notre ordre social émeuvent, et parmi les exploités qui ont eu à se plaindre d'une injustice ou d'une iniquité et qui parviennent à englober, dans la même réprobation et la même haine, tout le fonctionnarisme, c'est-à-dire tous les rouages qui constituent, réunis, cet assemblage monstrueux qu'on appelle la loi, qui broie et déchire inconsciemment les malheureux qui se laissent prendre dans ses terribles engrenages.

\* \* \*

Dans nos villes nous avons à souffrir, soit de la police, soit du patronat, soit du propriétaire, toutes sortes de vexations et d'abus ; encore nous connaissons un peu les Codes, et il arrive quelquefois que nous pouvons nous défendre contre la meute d'ennemis qui s'acharnent après nous.

Mais dans la campagne, le paysan a partout des ennemis, et, dans son idée simpliste, il éprouve une crainte superstitieuse à approcher des hommes de loi.

Le grand propriétaire dont il cultive les terres est un ennemi, l'huissier est un ennemi, le gendarme est un ennemi, tout ce qui est fonctionnaire est ennemi du paysan, puisque c'est son travail qui nourrit tout le monde.

Brochant sur tous les autres vient le prêtre qui, investi d'une autorité surnaturelle de son église, repaire du mensonge et de la fourberie, enseigne aux pauvres, aux humbles et aux déshérités qu'ils doivent se résigner, souffrir en silence, et qui emploie tous les artifices de son éloquence pour persuader aux malheureux que leurs souffrances sont des épreuves et qu'ils doivent se courber devant toutes les autorités.

Malgré toute la rhétorique du prêtre, malgré les menaces de l'huissier et du gendarme constamment suspendues sur la tête du paysan, malgré toutes les exploitations dont il est victime, le socialisme a germé dans son cerveau. Et maintenant, à la lecture d'une brochure ou d'un journal qui parle de révolte et d'affranchissement, il jette à la dérobée un regard d'espoir sur le vieux fusil accroché au mur ; s'il est aux champs, alors que l'huissier passe en voiture, le

paysan serre, en ricanant, le manche de sa fourche en fer avec le désir de s'en servir dans une prochaine jacquerie.

\* \* \*

Le vieux monde tremble sur ses bases et le jour n'est pas éloigné où, de tous côtés, en tous pays se lèveront les révoltés.

Cette fois, il nous faudra triompher.

Le prolétariat écrasé, deux fois déjà : en juin 1848 et en mai 1871, le prolétariat ne doit pas subir une nouvelle défaite.

Il est donc indispensable, avant d'aller à la bataille, que nous unissions dans la même pensée les différents corps de l'armée socialiste.

Il faut, et c'est une condition absolue de victoire, que ceux qui jusqu'à ce jour ont été considérés comme des chefs rentrent dans le rang.

Nous savons reconnaître les mérites de chacun ; les savants sont utiles dans notre parti ; nous avons besoin d'orateurs et de publicistes pour la propagation de nos idées. Mais il faut qu'on s'habitue à ne voir, parmi ceux qui ont fait et font encore le recrutement de l'armée socialiste par la parole ou par la plume, non des chefs, non des directeurs, non des généraux, mais de simples soldats, mieux partagés que d'autres sous le rapport du talent, mais qui ne sont, malgré tout, que des camarades de combat qui donnent à la cause commune leur éloquence et leur dévouement, en attendant qu'ils donnent, comme tous les autres, leur vie.

Il y a, en France seulement, plus d'un million de socialistes qui sont décidés à user de tous les moyens pour hâter l'avènement d'une société nouvelle, et, parce qu'il plaît à quelques individus d'être les pontifes d'une religion ou d'une confession nouvelle, ce million d'individus est divisé en fractions et sous-fractions qui se neutralisent les unes les autres.

Il est temps que cela cesse, les temps sont proches où nous aurons besoin de compter les uns sur les autres ; il faut que les dévoués, ceux qui ne veulent rien être, ceux qui ont fait à la cause tous les sacrifices qu'ils pouvaient faire tentent un dernier effort, il faut que, sur des bases nouvelles, avec des éléments nouveaux, se reconstitue le grand parti révolutionnaire, où, désormais, il n'y aura de place que pour les dévouements.

Le Congrès de Bruxelles a décidé la création d'un secrétariat du travail : si ceux que l'on considère comme des chefs savent être à la hauteur de leur mission, si véritablement ils ont pour but d'amener le triomphe de la cause, ils disparaîtront de l'organisation nouvelle et lui laisseront son exacte signification. Alors, de tous les coins du pays nous verrons venir les adhésions au parti nouveau, notre propagande prendra un essor formidable, et, quand le tocsin révolutionnaire appellera aux combats tous les meurtris déshérités, nous irons à la bataille avec une armée formidable qui nous assurera la victoire définitive

E. ODIN.

## BIBLIOGRAPHIE

*Nous rendrons compte, dans la revue LA QUESTION SOCIALE et dans l'Almanach de l'année 1893, de tout livre socialiste ou s'occupant de questions économiques et sociales qui nous sera envoyé.*

### CRIME ET SUICIDE

*Etiologie générale. — Facteurs individuels, sociologiques et cosmiques*  
par le D<sup>r</sup> A. CORRE (1)

Le docteur Corre peut être classé parmi nos célèbres criminalistes. Dans son dernier ouvrage, ainsi que dans celui qu'il a publié précédemment, *les Criminels*, il se livre à une enquête approfondie sur les causes occasionnelles et déterminantes des délits, des crimes et des suicides. Il accumule des faits et des preuves qui rendent ces ouvrages très précieux à consulter. Il examine toutes les idées, toutes les données avec une clairvoyance et une hauteur de vue très remarquables et démontre, dans beaucoup de cas, que la justice s'acharne à condamner, pour crimes ou délits, des hommes qui sont complètement irresponsables, devenus tels par l'influence de l'affreux milieu où ils se trouvaient.

Néanmoins, et c'est là la seule critique que nous nous permettrons, l'auteur rapporte trop à l'hérédité et à l'atavisme des délits et des crimes qui, croyons-nous, sont simplement le résultat du milieu dans lequel vivent ceux qui les commettent.

La misère est la grande déterminatrice de la plupart des crimes et délits. Nous donnerons, comme preuve de ce que nous avançons, le nombre effrayant et toujours croissant des prévenus âgés de moins de 21 ans qui, de 1871 à 1881, s'est élevé de 28 0/0. Cette augmentation est certainement due à l'état de misère dans lequel se trouvent les familles des détenus.

Nous recommandons le livre du D<sup>r</sup> Corre à toutes les personnes qui se livrent à des études sérieuses, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue sociologique.

### LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE (Année 1891).

La période qu'actuellement nous traversons étant, de l'aveu de tous, une période de transition, d'enfancement de temps nouveaux, il est fort intéressant, pour le public, de connaître les événements politiques et sociaux de l'année écoulée.

MM. Hamon et Bachot, conscients de cet intérêt, ont entrepris une œuvre de longue haleine: Retracer annuellement l'état politique et social de la France. Ils viennent de publier l'année 1890, la première de la série, sous le titre *La France politique et sociale*.

En ces deux volumes qui forment près de 900 pages d'un texte serré, édités par Savine, 12, rue des Pyramides (Envoi franco contre 7 fr. mandat ou timbres-poste) se retrouvent tous les grands événements de l'année dernière: Graves discussions des Chambres, 1<sup>er</sup> Mai, la Conférence de Berlin, le Boulangisme, les Coulisses des coulisses, le

(1) Paris, Octave Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

Budget, les Affaires de bourse, les principales Interpellations, les Campagnes de presse, les grands Procès, les Evénements littéraires, les discussions académiques sur les questions de sociologie, etc., etc.

MM. Hamon et Bachot ont voulu, sans emphase, sans parti pris, avec l'impartialité de l'historien, mettre sous les yeux de leurs lecteurs la vie sociale et politique de la France, avec ses dessous, ses causes, ses aboutissants. Ils y ont réussi pleinement et c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de cette œuvre : *La France politique et sociale (année 1891)*.

Nous ne saurions donc trop recommander à tout homme soucieux des intérêts de son pays, et nous devons tous l'être, de lire le livre de MM. Hamon et Bachot.

---

Sous ce titre : *Le Mouvement socialiste en Amérique et en Allemagne et Révolution de la vapeur* M. Michel Savigny, publiciste, vient de faire paraître un petit volume rempli de détails intéressants pouvant servir de documents utiles aux études socialistes. Ne pouvant analyser ce travail, nous nous contentons de le recommander à nos amis. Ils y verront que sur tous les points de la France s'accomplit le réveil du prolétariat et se poursuit l'étude des grands problèmes sociaux.

---

Le Dr Robinet dont les nombreuses études sont connues par tout le monde, a publié un livre ayant pour titre : *Danton Emigré*. Cet ouvrage est une réponse nette et précise aux historiens qui prétendent que les hommes de la Convention s'étaient fait remarquer par la faiblesse de leur diplomatie.

L'auteur qui, depuis de longues années, s'est livré à de consciencieuses études sur le grand révolutionnaire, a fait également des recherches aussi laborieuses que savantes sur la diplomatie de la première République. Aussi démontre-t-il victorieusement à ceux qui ont prétendu que l'action diplomatique de la France avait été nulle à cette époque, les efforts faits par Danton pour s'assurer l'appui des Whigs, que les idées et les tendances de ce parti rattachaient au grand mouvement de réformation sociale du dix-huitième siècle.

S'il ne put empêcher la coalition qui s'était formée contre la République, si ses efforts vinrent se briser contre une opposition systématique, Danton, par son action diplomatique, fit tout ce qu'il était en son pouvoir pour triompher et ne se préconisa de la force que quand il y fut contraint.

Les traités de Bâle en l'an III étaient son œuvre. Cette grande figure, qui a incarné en lui le génie de la Révolution, apparaît cent ans après dans un tableau avec des ombres. Ces ombres, le docteur Robinet a pris à cœur de les mettre en pleine lumière. Et ce n'est là encore qu'un premier jalon d'une étude considérable.

D'autres recherches, plus complètes et plus suivies encore, viendront rendre au grand révolutionnaire la justice qui lui est due.

Aussi recommandons-nous ce volume de 280 pages à tous ceux que passionnent les vérités historiques.

Dans un autre ordre d'idées, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un petit volume dû à la plume de François Guy et ayant pour titre : *les Préjugés et l'Anarchie*. Prix : 1 franc.

Ce livre, trop petit pour aborder tant de sujets philosophiques, se fait cependant remarquer par la hardiesse de ses idées et dans bien de cas par la vigueur de sa logique.

Le lecteur ne regrettera pas son achat et puisera dans cette lecture fortifiante les arguments nécessaires pour réfuter les sophismes bourgeois et la philosophie officielle et résignée de certains auteurs.

---

*La Grande prostituée* (1). — Sous ce titre, le citoyen Odin a publié une série d'affaires scandaleuses jugées en ces derniers temps qui donnent à réfléchir sur notre magistrature, dont le prestige diminue de jour en jour.

Nous savons que le citoyen Odin ne manque pas de courage pour s'attaquer aux puissants du jour et les flétrir comme ils le méritent. Et il serait à désirer que d'autres, comme lui, fissent la guerre aux abus et aux arbitraires, d'où qu'ils viennent. Mais ils sont peu nombreux ceux qui, au risque de perdre leur tranquillité et leur liberté, dénoncent les forfaits de ceux qui détiennent, sans aucune garantie pour le peuple, le droit abusif de juger les autres.

Cependant, si nous ne marchandons pas les éloges au citoyen Odin pour son livre, nous nous permettrons de lui faire une petite critique : c'est d'avoir accueilli un peu trop complaisamment, peut-être, les documents insignifiants et sans aucune portée du nommé Prenant qui avoue, non pas ingénument, mais effrontément, avoir corrompu un fonctionnaire afin de ne pas être poursuivi pour avoir escroqué un de ses correspondants d'une somme de 3,200 fr. La place de ce misérable est à Mazas et nous lui contestons le droit de parler au nom de la société lorsqu'il invente des calomnies envers les autres.

Il est vrai que le citoyen Odin s'aperçoit bien à quel gremlin il a à faire. Et c'est pourquoi, d'ailleurs, dans l'intérêt même de son livre, il ne devait donner aucune attention aux écrits et aux dires de ce Prenant.... l'argent des autres.

---

## L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL DU MENUISIER

par Léon Jamin (2)

Cet ouvrage est remarquable par son exécution et important par les services qu'il peut rendre aux architectes, aux entrepreneurs, charpentiers, ouvriers et commis menuisiers.

Il n'y a pas, croyons-nous, jusqu'à présent une publication similaire aussi magnifique, intéressante, pratique et utile pour les hommes du métier. En publiant cet ouvrage la grande préoccupation de l'auteur, son seul but, est de répandre l'enseignement professionnel partout; de permettre aux menuisiers, par un livre nouveau, d'apprendre eux-mêmes à dessiner, à acquérir les connaissances indispensables pour faire d'excellents ouvriers, cela sans le secours d'un professeur.

(1) Un fort volume. Paris, chez l'auteur, 18, rue Richomme.

(2) Ouvrage complet forme un atlas de 200 planches. S'adresser à l'auteur, 21, rue Lamerck, Paris.

La tâche que s'est imposé l'auteur est difficile et il ne se dissimule pas tous les obstacles qu'il a à vaincre; aussi, pour la mener à bien, a-t-il besoin du concours de tous ceux qui ont à cœur le développement de l'instruction professionnelle.

Le citoyen Jamin a reçu une médaille à l'Exposition universelle, et cela sans aucune intervention de sa part, et malgré lui, en quelque sorte.

Le prix de son magnifique ouvrage serait, chez un éditeur, de 150 francs au moins.

En l'éditant lui-même l'auteur atteint le but qu'il s'est proposé : mettre son livre à la portée de toutes les bourses. Le prix en est de 100 francs payables à 3 fr. par mois, ou 90 fr. à 5 fr. par mois.

Pour paraître prochainement : *Notes sur le mouvement.* — Résumé du *Mémoire* de la Fédération jurassienne, du *Bulletin* de la Fédération jurassienne, de *l'Avant-Garde*, du *Révolté* et de la *Révolution*.

Cette brochure sera publiée en trois fascicules successifs qui seront envoyés gratuitement à tous les camarades qui donneront, à cet effet, leur adresse à l'éditeur Darnaud, à Foix (Ariège).

Nous apprenons que notre ami Bossane va faire paraître un roman actuellement sous presse : *Mademoiselle Rondecurir*. Savine, éditeur. Prix : 2 fr. 50.

Nous avons reçu de New-York une brochure contenant des chansons socialistes écrites en langue tchèques. Cette brochure est publiée par la rédaction du journal *Bezcladi*.

Nous recommandons tout particulièrement les reproductions en gravure des œuvres de notre ami Ernest Pichio (1).

On sait que, seul parmi tous les artistes, il osa stigmatiser les massacreurs de mai 1871 dans son admirable tableau *le Triomphe de l'ordre*, représentant les derniers massacres au pied du mur du Père-Lachaise où les socialistes vont chaque année raviver leurs haines et échanger leurs espoirs.

Un détail historique ignoré à propos du fameux tableau : *le Triomphe de l'ordre*; en 1873, alors que la France tremblait de la sanglante répression, au moment où l'affreux gremlin nommé Thiers était à l'apogée de sa puissance, Pichio venait de terminer son œuvre. Il en fit exécuter une reproduction et l'envoya à Thiers avec cette dédicace significative : *L'auteur du tableau à l'auteur du massacre.*

## ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE POUR 1891

Par P. Argyriadès

(2<sup>e</sup> EDITION)

Cet almanach, dont nous donnons ci-après le sommaire, a eu un véritable succès et les nombreuses demandes qui nous ont été adressées nous ont forcé à faire un second tirage.

(1) S'adresser à Ernest Pichio, 4, rue du Figuier, Paris.

Le succès moral n'a pas été moindre. Il nous a attiré les félicitations de nombreux publicistes et hommes politiques. Nous donnons ici les fragments de quelques lettres et articles concernant cet Almanach.

Cher citoyen Argyriades,

J'ai reçu votre magnifique Almanach et je vous fais mes compliments pour la façon ingénieuse dont il est disposé. Outre cela, il y a à vous féliciter des nombreux documents qu'il renferme. Je l'ai beaucoup goûté et je ne doute pas qu'il aura un grand succès.

CASSARD,

directeur de l'Action Sociale de Lyon.

Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'Almanach de la question sociale que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et pour lequel le citoyen Argyriades mérite des félicitations.

Docteur DELON (Nîmes).

On m'a remis à l'Égalité une de vos brochures ; permettez-moi de vous féliciter, car vous avez su recueillir tout ce qui en philosophie économique, en statistique documentaire et en littérature peut inculquer dans l'esprit des masses la vérité sociale et humaine.

Comme moyen de propagande et comme travail apporté, vous avez fait une belle et bonne œuvre.

LUCIEN PERRIN, avocat.

Cher citoyen,

Nous avons reçu les 15 exemplaires de votre Almanach de la Question sociale. Nous en sommes très contents et nous vous envoyons toutes nos félicitations.

ALFRED CHARMETTE (Roanne).

Cher compagnon,

Bien merci pour l'envoi de l'Almanach. Il est très intéressant.

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

Citoyen,

Je viens de lire l'Almanach de la Question sociale. Il m'a fait plaisir. Plusieurs amis doivent vous le demander.

Je vous adresse un mandat de 6 fr. pour quatre que j'ai promis pour samedi prochain.

TEXIER (Bordeaux).

Cher citoyen,

J'ai déjà parlé à quelques-uns de votre excellent Almanach dont la lecture m'a ravi. Il peut être considéré comme le *vademecum* de tout socialiste pour l'année 1891.

PIERRE DESAUNAUX (Rouen).

Mon cher Argyriades,

J'ai tardé à vous remercier de l'amical envoi de votre Almanach, mais je l'ai trouvé fort intéressant, et par son exposé si clair des principales données du communisme, et par les documents de choix qui y sont joints

Je lui souhaite donc, pour la propagande de nos idées, tout le succès qu'il mérite.

O. SOUËTRE (Paris).

## EXTRAITS DE JOURNAUX

### ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE

Le citoyen Argyriadès vient de publier un almanach appelé à rendre de très grands services au socialisme et à la propagande de la libre pensée internationale.

Depuis de longues années le besoin d'une œuvre de ce genre se faisait sentir mais les tentatives faites en ce sens n'ont amené aucun résultat appréciable.

Les groupes et les militants ne perdaient pas une occasion de demander la publication si utile.

Il est paru, et pour une innovation l'enfant est bien venu, ma foi ! Il y a de tout dans cette almanach.

D'abord trois calendriers différents : le calendrier grégorien, année 1891, le calendrier républicain an 99, et un calendrier socialiste partant du 18 mars 1871 — nous entrerons donc dans la dix-neuvième année de l'ère socialiste — avec des éphémérides socialistes et philosophiques.

Le directeur de l'almanach a changé les semaines et les décades des anciens calendriers, et a fait pour les socialistes pour l'avenir même des semaines de cinq jours, ce qui compte exactement l'année de 365 jours en 73 semaines, avec un jour de repos sur cinq.

Mais il y a de tout dans ce livre, des vers de Pottier, de Louise Michel, de Jean Richepin, des statistiques sur le travail, sur le paupérisme, des articles de combat, des pensées philosophiques, des renseignements sur le mouvement socialiste dans le monde entier.

Et ce qui sera très utile aux militants pour nouer des relations internationales, on trouvera à la fin un catalogue de tous les journaux socialistes du monde entier.

Le citoyen Argyriadès a fait là une œuvre utile au socialisme et à la libre pensée ; que les militants comprennent l'utilité d'un tel recueil. et l'an prochain, tout ce que le monde compte d'écrivains et de penseurs voudra y collaborer. Ce sera par centaines de mille exemplaires (que se tirera et se vendra l'*Almanach de la Question sociale*).

La place d'une telle œuvre était marquée dans la bibliothèque socialiste de l'*Egalité*, tous les amateurs de bons et utiles livres le voudront dans la leur.

(L'*Egalité*).

Le citoyen Argyriadès vient de publier l'*Almanach de la Question sociale et de la Libre Pensée*, revue annuelle du socialisme international pour 1891.

Quiconque s'intéresse à la propagande socialiste devra se munir de cet intéressant et intelligent volume qui ne pourra manquer de gagner aux idées que nous défendons de nombreux adeptes.

L'almanach d'Argyriadès, que l'on peut se procurer chez l'administrateur du journal la *Question sociale*, 5, boulevard Saint-Michel, constitue, nous le répétons, un excellent élément de propagande. Fort de près de deux cents pages, il contient, à côté des fragments littéraires les mieux appropriés, les études les plus variées et des documents les plus substantiels, la liste des journaux socialistes de tous les pays du monde.

— Puisque le gouvernement, dit l'auteur, tout en permettant l'Internationale des capitalistes, défend l'Internationale des travailleurs, il faut bien que les socialistes trouvent quelque moyen légal d'établir leurs relations.

Et à ce point de vue, Argyriadès a fait une œuvre parfaitement recommandable.

(*La Bataille*).

C. de S. C.

Subissant les vicissitudes nationales, l'almanach politique grandit et décroît avec la liberté, pour renaître avec elle. L'empire en amène la décadence, et il lui faut l'ère d'une nouvelle République pour reprendre son essor. Après le Deux-Décembre, il se contente d'être drôlatique, charivarique, lunatique. Avec la troisième République, reparait l'almanach social.

Celui que nous avons sous les yeux mérite une mention toute particulière. Il se nomme : *Almanach de la science sociale et de la Libre Pensée*.

L'auteur, M. P. Argyriadès, adopte en partie le calendrier que la Convention nationale a substitué au grégorien. Les modifications qu'il propose ensuite nous semblent logiques pour la plupart.

Cela fait, l'almanach socialiste passe à un autre côté de sa tâche : condenser en quelques explications, aussi brèves et aussi claires que possible, les principales données du socialisme moderne. Quelques récits, quelques pièces de vers, comme le *Mémiant*, de Richepin, entrecoupent la partie doctrinale. On y trouve encore un exposé rapide et très bien fait de la situation du socialisme à l'étranger.

L'ouvrage se termine par une liste presque complète des journaux socialistes de tous les pays, depuis la France jusqu'à Madagascar.

(*La Justice*.)

V. JAULARD.

L'*Almanach de la Question sociale et de la Libre Pensée*, revue annuelle du socialisme international pour 1891, que vient de publier P. Argyriadès, avocat à la Cour d'appel de Paris, est en même temps un exposé succinct des doctrines socialistes et une excellente publication de propagande. L'idée sociale a de nombreux sympathiques en France, mais à beaucoup l'initiation et l'éducation manquent. Ceux-là trouveront ici le résumé des idées à l'étude et des théories récentes, ainsi que nombre de documents sur la dépopulation en France, le socialisme international, les souffrances et les misères du prolétariat, écrasé par les impôts et les dépenses occasionnées par les guerres récentes ou celles qu'on prépare. Cet almanach est édité par l'administration de la *Question sociale*, 5, boulevard Saint-Michel.

(*Le Carillon*.)

LÉO TRÉZENIK.

L'*Almanach de la Question sociale* est une œuvre excellente — à tous les points de vue, — de propagande nettement socialiste, révolutionnaire et anticléricale.

Le citoyen Argyriadès a eu en outre le grand mérite de réunir, dans l'*Almanach de la Question sociale*, des œuvres des plus grands écrivains contemporains.

C'est ainsi que nous y trouvons de beaux vers du maître Richepin, ainsi qu'une nouvelle du même auteur.

A noter aussi dans l'*Almanach*, une poésie de Louise Michel intitulée *l'Atlantide*, une chanson de Pottier sur le *Chômage*, une page de

*l'Insurgé* de Jules Vallès, un article de notre ami Odin sur le rôle des socialistes.

A noter, une magistrale étude sur le socialisme due à la plume d'Argyriades et l'admirable plaidoirie qu'il a prononcée devant la Cour d'assises de la Haute-Vienne, en faveur de la femme Souhain, et qui est un éloquent réquisitoire contre la société inique des capitalistes bourgeois.

Tout, d'ailleurs, est à lire dans *l'Almanach de la Question sociale*, et nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

(*Le Tocsin.*)

Cet almanach est véritablement intéressant et instructif.

(*Le Républicain du Var.*)

M. Argyriades, avocat à la Cour d'appel de Paris, vient de publier sous le titre modeste d'almanach, un ouvrage très sérieux et très sincère sur le socialisme. La Question sociale est une de celles qui s'imposent le plus fortement à l'attention des générations contemporaines. On peut ne pas partager les doctrines de M. Argyriades, mais on consultera toujours son ouvrage avec fruit. A côté de la partie politique et économique, *l'Almanach de la Question sociale* possède une intéressante partie littéraire, c'est dire que l'agréable s'y joint à l'utile.

(*La Tribune de Genève.*)

*Almanach de la Question sociale*, par P. Argyriades.

Aucune langue n'a encore publié un *Annuaire du socialisme International* aussi important. Son « Étude sur le Socialisme scientifique » l'adresse à tous les hommes de lumière.

DÉSIRÉ DESCAMPS.

*l'Almanach de la Question sociale*, pour 1891, par P. Argyriades, est une œuvre de propagande socialiste. Nous devons ajouter, en amateur d'almanachs que nous sommes, qu'il remplace avantageusement les fades brochures de premier de l'an publiées par Vernot, Paul Dupont, Delagrave, etc. Celui-ci est bourré de vrais documents et n'est pas envahi aux trois quarts de chaque page par les réclames et les recettes de cuisine. Enfin, un souffle passionné l'anime; celui qui a écrit ces pages et compilé cette anthologie socialiste a la foi.

EMILE SAINT-LANNE

(*Dictionnaire illustré des contemporains.*)

Sous le titre *Almanach de la Question sociale* le citoyen P. Argyriades a publié un annuaire que nous recommandons à tous nos coreligionnaires politiques possédant le français. Le contenu en est très varié : outre le calendrier donnant entre autres les éphémérides socialistes les plus remarquables, ce livre offre ample matière de lecture la plus intéressante.

(*Hamburger Echo.*)

La table des matières de *l'Almanach de la Question sociale* donne une idée de l'intérêt que présente cet annuaire exceptionnel, rédigé dans un esprit tout nouveau. Tous ceux qui désirent s'initier aux questions sociales liront cet almanach avec plaisir.

(*Vereinsblatt der Bauhandwerker, de Brunswick.*)

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, la presse a été unanime à nous féliciter.

Cependant le rédacteur — quelque peu grincheux — d'un journal anarchiste, qui bourre ses lecteurs avec des idées dues à des écrivains tels que de Lanessan et auquel les vaillantes sorties du *Père Peinard*, en sa langue imagée, contre la bourgeoisie, déplaisent fort, a essayé de critiquer désobligeamment notre almanach.

Tant qu'il parle du mouvement anarchiste, nous ne lui contestons pas ses critiques; mais il a voulu aller plus loin et nous faire un reproche de ce que nous avons mis dans nos éphémérides les noms de Pythagore, de Solon, de Lycurgue.

Là il a outrepassé sa compétence, car s'il connaissait l'histoire, il saurait que Pythagore était un des premiers communistes, que c'est lui qui a dit : « Entre amis, tout est commun »; il saurait aussi que Solon se plaisait à répéter aux Athéniens : « L'inégalité fait naître la guerre, et sans l'égalité il n'y a pas de Justice »; il saurait enfin que Lycurgue était le premier fondateur, à Sparte, d'une société égalitaire et communiste.

Une anecdote nous vient à l'esprit à ce propos :

Le célèbre sculpteur Praxitèle avait fait une superbe statue. Sur la place publique où l'œuvre était exposée, un cordonnier, en présence de l'artiste, hasarda une critique :

— Ceci n'est pas exact, « dit-il en montrant un défaut à la chaussure.

— Tu as raison, répond Praxitèle, cette chaussure n'est pas bien faite. »

Notre cordonnier de s'enhardir devant un tel succès et de vouloir critiquer une autre partie de l'œuvre. Mais Praxitèle l'interrompt :

« Ah ! non, mon ami, lui dit-il, arrête-toi à la chaussure. »

## Sommaire de l'Almanach de la Question Sociale pour 1891

Historique et critique des calendriers. — Calendrier réformé, éphémérides socialistes et de la libre pensée. — Le 18 Mars — Etude sur le socialisme scientifique, par P. Argyriadès. — L'Atlantide, poésie par Louise Michel. — Les suicides en France. — Le Mendiant, par J. Richepin. — Babeuf et sa doctrine. — La dépopulation en France. — Un Fait divers, par Richepin. — Le Coup de tampon, par François Coppée. — Socialisme international : Etudes sur les partis socialistes dans tous les pays du monde. — Le Vieillard qu'on met au rebut, par Souétre. — Une Proclamation de Blanqui. — Pensées, maximes, mots de combat. — *Différentes statistiques* : Dépenses militaires en Allemagne, Dime Capitaliste, Prolétariat agricole, Millionnaires, Paupérisme à Londres, les Mendicants, Paupérisme en Italie, la Banqueroute, les Impôts. — Ce que coûtent les guerres, Armées européennes. Ce que coûte la justice. — Le Chômage, par E. Pottier. — Sauvons l'enfance. — Cause célèbre : Une mère qui, poussée par la misère, a étranglé ses cinq enfants, compte rendu du procès, plaidoirie de M<sup>e</sup> Argyriadès. — Une page de l'*Insurgé*, Jules Vallès. — Situation économique des paysans roumains — Pensées comico-philosophiques. — Les Lamentables des Halles. — Notre rôle, Odin. — Folie d'André Gill. — Un peu de religion. — La Coopération. —

Monsieur Thiers. — *Lux*, Victor Hugo. — Bibliographie. — Liste des journaux socialistes de tous les pays du monde, etc., etc.

L'*Almanach* forme un fort volume in-8° raisin, et il nous reste encore quelques exemplaires. — Prix : 1 fr. 50.

(Envoi franco après réception de cette somme)

VIENT DE PARAÎTRE : **ESSAI SUR LE SOCIALISME SCIENTIFIQUE**

par P. ARGYRIADÈS (2<sup>e</sup> édition)

Cette brochure a eu le même succès que l'*Almanach*. Nous ne pouvons pas, naturellement, reproduire ici tous les comptes rendus qui en ont été faits dans les journaux. Nous nous contenterons de donner deux petits extraits :

L'*Essai sur le socialisme scientifique* n'est qu'une petite brochure, et cependant c'est une critique valable de la production capitaliste, du système qui gouverne l'univers Aryen.

L'esprit qui a présidé à cet essai est essentiellement collectiviste. La critique sociale est impartialement faite.

A retenir cette phrase justement pensée : « Il y a entre un capitaliste et une bête fauve cette différence, qu'une fois que cette dernière est rassasiée, elle ne fait plus de victimes, tandis que le capitaliste ne se rassasie jamais. »

La brochure de M. Argyriadès mérite des éloges, c'est un exposé exact de la situation, un aperçu clair du socialisme collectiviste.

L'auteur est nettement révolutionnaire, parce qu'il a une exacte notion de la mentalité contemporaine, parce qu'il voit sainement l'égoïsme bourgeois, les aspirations prolétariennes. Antipatriote dans le sens bourgeois du mot, M. Argyriadès l'est, et franchement, il le dit. Bonne brochure de propagande qui convaincra ceux capables de penser, de sentir, en qui le désir de jouir n'a pas éteint tout autre sentiment.

A. HAMON.

Cet écrivain, ce penseur qui, on le sait bien, s'est adonné depuis de longues années à l'étude des questions économiques et sociales, a entrepris dans l'*Essai sur le socialisme scientifique*, de divulguer le socialisme moderne, le socialisme scientifique, généralement fort peu connu, aussi bien par ceux qui s'en sont faits les apôtres, que par ceux-là mêmes qui l'attaquent journellement.

M. Argyriadès, après avoir largement exposé sa critique sociale, appuyée sur des faits, passe à la partie positive et expose la doctrine collectiviste de telle sorte et avec une telle clarté, que le plus ignorant de ces spéculations n'y est plus étranger, et peut formuler son opinion sur la matière.

(Revue des livres nouveaux.)

GASTON D'HAILLY.

---

**ERRATA**

Page 80, signature de la poésie, lire *Marc Amanieux*, au lieu de *H. Marc-Amanieux*.

Page 123, lignes 7 et 8, lire *implacable* au lieu de *incapable*.

# LISTE GÉNÉRALE

DES

## Journaux socialistes du monde entier

### FRANCE

- Revue Socialiste*, 8, rue des Martyrs, Paris, mensuelle, socialiste collectiviste, 6<sup>e</sup> année. Dir., Benoit Malou. Abonn. 18 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.
- La Question Sociale*, 5, boul. Saint-Michel, Paris, mensuelle socialiste. Dir., P. Argyriades. abonnement annuel, 4 fr.
- Le Parti Socialiste*, 33, rue Gourdon, à Vierzon.
- L'Égalité*, 12, rue Paul-Lelong, Paris, socialiste, quotid., 3<sup>e</sup> année, Abonn. 20 fr. Dir., Jules Roques.
- Le Socialiste*, hebdom., Paris.
- La Révolte*, 110, rue Mouffetard.
- Le Parti Ouvrier*, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste, quotid., Dir., J. Allemane. Abonn. 12 fr.
- Le Prolétaire*, 49, r. de l'Arbre-Sec.
- La Bataille*, 16, rue du Croissant, Paris. répub. socialiste, quotid. Dir. Lissagaray.
- La Citoyenne*, 107, r. du Mont-Cenis. Paris, Journal de la revendication du suffrage des femmes. Dir., Mme Maria Martin.
- Le Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris, communiste anarchiste, hebdom., écrit en langue verte (argot parisien). Abonn. 6 fr. par an. Nous recommandons ce journal à M. Larchey, qui y trouvera plus d'un mot pour son dictionnaire.
- L'Autonomie*, 27, r. de la Procession, Paris, socialiste libre-penseur, hebdom. Dir., A. de Okecki. Ab. 5 fr. Paris, 6 fr. départements.
- L'Esprit de la Femme*, 51, r. Saint-Sauveur, Paris.
- La Revue Européenne*, 64, rue de Turenne, Paris, socialiste.
- Bulletin de l'Union universelle des Femmes*, 9, rue Gager-Gabillot, Paris. Dir., Mme Maria Chéliga-Loévy
- L'Aurore Sociale*, 58, rue du Four-Saint-Germain, Paris.
- Les Réformes*, 174, rue Faubourg-Saint-Denis, mensuel, Paris.
- Le Droit des Femmes*, 4, rue des Deux-Gares, Paris, paraissant tous les deux mois.
- L'Eclaireur*, hebdom., 8, rue des Martyrs, Paris.
- L'Action Sociale*, 3, r. de Marseille, Lyon, socialiste collectiviste, hebdom. Abonn. 6 fr. pour la France, 8 fr. pour l'étranger.
- La Voix des Travailleurs*, 24, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdom. Abonn. 3 f. 50.
- La Voix du Peuple du Var*, à Toulon, socialiste, hebdomadaire.
- La Question Sociale*, 4, r. La Boétie, Bordeaux, collectiviste, hebdom. Abonn. 1 fr. pour dix numéros.
- L'Idée Ouvrière*, Roubaix, révolutionnaire.
- Tire-Pied*, 17, r. Héré, Nancy. Tribune libre, organe des travailleurs et des revendications sociales. Abonn. 3 fr.
- Le Tocsin*, rue Saint-Antoine, à Commentry (Allier).
- Le Tirailleur Algérien*, à Alger.
- Le Radical Algérien*, à Alger.
- La Revue Algérienne*, à Alger.
- Le Tocsin*, r. de la Kasbah, Alger.
- Le Travailleur*, 21, rue de Béthune, à Lille, collectiviste.
- Le Salarial*, 74, r. Cauchoix ou 84, r. Bons-Enfants, Rouen, collect.
- La République sociale*, 8, place Voltaire, Narbonne, collectiviste.
- La Défense des Travailleurs*, 33, rue d'Ostende, Saint-Quentin, collectiviste.
- Le Peuple Picard*, 10, place Saint-Firmin, Amiens, collectiviste.

- Le Devoir*, à Guise (Aisne) revue des questions sociales.
- Bulletin mensuel de la Fédération nationale des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France*, 16, rue Sullivan, Bordeaux.
- L'Emancipation*, rue de Gonzague, à Charleville, heb.
- La République sociale*, 50, rue de la Monnaie, Troyes.
- L'Ouvrier corse*, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdomadaire.
- Le Cri social*, rue de la Kasbah, Constantine.
- La République de l'arrondissement, Saint-Claude* (Jura).
- L'Ouvrier syndiqué*, Bourse du Travail, Marseille.
- La Voix de l'Ouvrier*, Bourse du Travail, Nîmes.
- Le Progrès des Cuisiniers*, Bourse du Travail, Paris.
- Bulletin officiel de la Bourse du Travail*, Paris.
- Le Réveil des Mineurs*, place Matenzy, Saint-Etienne.
- L'Emancipation des Deux-Charentes*, 41, rue de la Loire, Angoulême.
- Le Progrès*, route Nationale, à Souillac (Lot), heb.
- Le Travailleur*, 21, place Saint-Croix, à Cholet (Maine-et-Loire), heb.
- L'Atelier*, 5, rue des Poissonnaux, à Lille (Nord), heb.
- Le Coup de Feu*, à Montdidier (Somme), mensuel.
- La Vraie République*, 31, rue Autran, Châtellerault (Vienne).
- Le Travailleur*, à Epinal (Vosges), heb.
- La Fraternité*, rue Saint-Amand, à Auch.
- La Revue Sociale*, à Dijon.
- L'Avant-Garde*, à Toulouse, 20, rue de la Colombette.
- Roubaix Socialiste*, à Roubaix.
- L'Eclairer de la Vienne*, 8, rue Colbert, à Châtellerault.
- L'Eclairer de l'Ouest*, à Nantes.

### ALLEMAGNE

- Altenbourg : *Der Wähler*, Bruder-gasse, 2 (hebdom.)
- Bant : *Die Nord-Wacht*, Adolf-strasse, 1 (hebdom.).

- Norddeutsches Volksblatt*, Adolf-trasse, 1 (3 fois par semaine).
- Berlin : *Vorwärts*, Beuthstrasse, 2, S. W. (quotid.).
- Volksblatt für Tellow, etc*, Elisabeth-Ufer, 55 (3 f. par semaine).
- Berliner Volkstribüne*, Elisabeth-Ufer, 55 (hebdom.).
- Die Jugend*, Elisabeth-Ufer, 55 (toutes les 6 semaines).
- Bielefeld : *Volkswacht*, Oberthor-wall, 23 (quotid.).
- Brandenbourg : *Volksblatt für Ost- und Westhavelland*, S<sup>t</sup> Annenstrasse, 33 (quotid.).
- Brême : *Bremer Bürger Zeitung*, Martinistrasse, 44 (quotid.).
- Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissgerbergasse, 64 (quotid.).
- Schlesische Nachrichten*, Weissgerbergasse, 64 (hebdom.).
- Brunswick : *Braunschweigische Volksfreund*, Kannegiesserstrasse, 13 (quotid.).
- Der Landbote*, Kannegiesserstrasse 13 (hebdom.).
- Burgstädt : *Die Volkstimme*, Augustusstrasse (3 f. par semaine).
- Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schaefergasse, 26 (3 fois par semaine).
- Chemnitz : *Die Presse*, Gartenstrasse, 16 (quotid.).
- Cœthen : *Volksblatt für Anhalt*, Madgebourg, Schmiedehofstrasse, 5/6 (quotid.).
- Cologne : *Kölnner Arbeiter-Zeitung*, Thieboldsgasse, 66 (bi-hebdom.).
- Crefeld : *Niederrheinische Volkstribüne*, Grabenstrasse, 58 (bi-heb.).
- Darmstadt : *Hessische Volksstimme*, Schirmgasse, 16 (quotid.).
- Dortmund : *Westfälische Freie Presse*, Lindenstrasse, 25 (quot.).
- Volksstimme*, Gelsenkirchen, Friedrichstrasse, 47 (3 f. par semaine).
- Dresde : *Sächsische Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 (quotid.).
- Mitteldeutsche Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 (hebdom.).
- Oberlansitzer Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 (hebdom.).
- Berlin S. O : *Lichtstrahlen*, Belle-Alliancestrasse (bi-mens.).
- Düsseldorf : *Düsseldorfer Arbeiter-Zeitung*, Neustrasse, 49 (3 fois par semaine).

Elberfeld : *Freie Presse*, Kleine Klotzbahn, 10 (quotid.).  
 Erfurt : *Thüringer Tribune*, Gartenstrasse, 7 (3 f. par semaine).  
 Francfort-s/M. : *Frankfurter Volksstimme*, Mainstrasse, 15 (quotid.).  
 Francfort-s/O. : *Märkische Volksstimme*, Junkerstrasse, 13 (3 f. par semaine).  
 Fürth : *Fürther Bürger-Zeitung* (quotid.).  
 Geestemünde : *Norddeutsche Volksstimme*, Schulzstrasse, 16 (3 fois par semaine).  
 Gelsenkirchen : *Gelsenkirchner Arbeiterzeitung*, Friedrichstrasse, 47 (3 fois par semaine).  
 Gera : *Reussische Tribune*, Kurrestrasse, 16 (2 fois par semaine).  
 Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinsleberstrasse, 11 (3 f. p. s.).  
 Hagen : *Hagener Arbeiter-Zeitung*, Gelsenkirchen, Friedrichstrasse 47 (3 fois par semaine).  
 Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grundenberg, 3 (hebdom.).  
 Halle-a/S. : *Volksblatt für Halle*, Bœlbergasse (quotid.).  
 Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse-Theaterstrasse, 44 (quot.).  
*Der Gesellschafter*, Grosse-Theaterstrasse, 44 (hebdom. et illustré).  
 Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Langstrasse, 40 (quotid.).  
 Hanovre : *Volksville*, Marktstrasse, 45 (quotid.).  
 Iserlohn : *Märkische Arbeiter-Zeitung*, Grabenstrasse, 56 (3 fois par semaine).  
 Langenbielau : *Der Proletarier aus dem Enlengebirge* (2 f. p. sem.).  
 Leipzig : *Der Wähler*, Dœrienstrasse, 9 (quotid.).  
 Magdebourg : *Volkstimme*, Schmiedehofstrasse, 516 (quotid.).  
 Mannheim : *Volkstimme*, T. 3 b 4 (quotid.).  
 Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deutschausgässchen, 1 (quot.).  
 Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszeitung*, Bourggasse (3 fois par semaine).  
 Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse, 4, I (quotid.).  
*Arbeiter-Zeitung*, Senefelderstrasse 4, I. (hebdom.).

*Suddeutscher Postillon*, Senefelderstrasse, 4, I. (mens., humorist.).  
 Nordhausen : *Nordhäuser Volksblatt*, Altendorferstrasse, 16 (bihebdom.).  
 Nuremberg : *Frankische Tagespost*, Weizenstrasse, 12 (quotid.).  
*Arbeiter-Chronik*, Weizenstrasse, 12 (hebdom.).  
*Bayrisches Wochenblatt*, Weizenstrasse, 12 (hebdom.).  
 Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*, Frankfurterstrasse, 36 (quotid.).  
 Offenbourg-i/B. : *Volksfreund*, Metzgerstrasse, 268 (3 f. p. sem.).  
 Ottensen : *Norddeutsche Volkszeitung*, gr. Rainstrasse, 23 (3 fois par semaine).  
 Plauen-i.-V. : *Vogtländisches Volksblatt*, Fürstenstrasse, 32 (3 fois par semaine).  
 Riesa : *Der Volksfreund*, Albertplatz, 6 (3 fois par semaine).  
 Rudolfstadt : *Thüringer Volksblatt*, Untere Marktstr. 35 (bi-hebd).  
 Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Rosmarinstrasse, 15 (3 f. p. s.).  
 Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*, Kaiserstrasse, 29 (3 fois par semaine).  
 Sonnenberg : *Thüringer Volksfreund*, Kœhlerhof (bi-hebd.).  
 Stendal : *Altmark. Sozialdemokrat*, Schœnebeckerstr. 16 (bi-mens.).  
 Stettin : *Stettiner Volksbote*, (3 fois par semaine).  
 Stralsund : *Stralsunder Volkstimme*, (3 fois par semaine).  
 Stuttgart : *Schwabische Tagwacht*, Furthbachstrasse, 12 (quotid.).  
*Der wahre Jacob*, Furthbachstrasse 12 (bi-mens., humorist.).  
*Die Neue Zeit*, Furthbachstrasse, 12 (bebd ; revue scientifique).  
 Wilkau : *Allgemeine Anzeiger*, Kirchbergerstrasse, 139 (3 fois par semaine).  
 Zeitz : *Der Volksbote*, Neumarkt, 38 (3 fois par semaine).  
*Glückauf*, Neumarkt, 38 (hebdom.).

## ITALIE

*Il Muratore*, Milan, collectiviste.  
*L'Emancipazione*, Rome, républicain socialiste.  
*L'Avvenire*, Novare.

*L'Italia del popolo*, corso Vitt. Em. n° 15, Milan, démocratique.  
*La Rivendicazione*, Forlì (Romagne)  
*La Riscossa*, via dei Vespri, 28, Trapani (Sicile).  
*Il Riscatto*, Messine (Sicile).  
*L'Operaio*, Reggio (Calabre).  
*L'Ottantanove*, Venise.  
*Spartacus*, Gènes.  
*Favilla*, Mantoue.  
*Avanti*, Palerme, anarchiste.  
*Il sole dell' avvenire*, Ravenne.  
*L'Amico del Popolo*, 24, via Cavalieria, Bologne.  
*Ferruccio*, corso Garibaldi, 288, Reggio (Calabre).  
*La Giustizia*, à Reggio-Emilia, collectiviste.  
*La Campana*, Macerata, anarchiste.  
*Il Lavoratore Comasco*, à Come.  
*Il Tipografo*, à Milan, ouvrier.  
*La Tipografia Milanese*, à Milan.  
*Le XX<sup>e</sup> Siècle*, socialiste.  
*L'Unione*, à Catania.  
*Il Panattiere*, à Turin, ouvrier.  
*La Riscossa*, à Trapani.  
*Mestofele*, à Benevento.  
*Il Calzolaio*, à Milan.  
*Secolo*, à Milan, démocratique.  
*La Critica sociale*, à Milan, revue.

### HOLLANDE

*Recht voor Allen*, Roggeveentstraat, 54, St-Gravenhage La Haye ; D<sup>r</sup> Domela Nieuwenhuis, organe du parti démocratique social.  
*De Kloek*, Wolvega en Frise.  
*Friese Volksblad*, Leeuwarden.  
*Radical Weekblad*, à Amsterdam.  
*Licht en Waarheid*, à Middelburg.  
*Seingever*, à La Haye.  
*De Sigarenmaker*, à La Haye.  
*Volksvriend*, à Zwolle.  
*Recht door Zee*, à Hengels.  
*Volkstribunn*, à Maastricht.  
*Volkszaak*, à Winscholen.  
*Kalk en Steenwerker*, à Amsterdam.  
*De Backersgezelschap*, à Amsterdam.  
*Diamantwerker*, à Amsterdam.

### AUTRICHE

*Arbeiter Zeitung*, VI, Gumpendorferstrasse, 60, Vienne.  
*Backer Zeitung*, 9, Rochgasse, Vienne.

*Volkspreste*, VII, Kaiserstrasse 117, Vienne.  
*Glühlichter*, I, Am Bergel, 1, Vienne  
*Volksfreund*, *Arbeiterstimme*, Row-nort, Brünn.  
*Heslo Myslíkova*, ul c. 12, Soriolny Demokrat ; *Freigeist*, Reichenberg, Prague.  
*Hlas Lydu*, Prossnitz.  
*Der Textilarbeiter*, Reichenberg. Bohème.  
*Rasple*, *Odborny list delnictva textilniho*, *Cervanky*, à Brünn.  
*Nazdar Rakousky Kovodělnik*, *Bic*, *Fruhlarské listy*, *Pekar*, *Obuvník*, *Casopis stovebního delnictva*, à Prague.  
*Delnické Listy*, à Vienne.  
*Odborny list Krejciat*, à Prossnitz.

### SUISSE

*La Journée de huit heures*, Spalenvorstadt, 3, à Bâle, collectiviste. Abonn. 5 fr. pour la Suisse, 6 fr. 25 pour la France, 5 m. pour l'Allemagne, 5 sh. pour l'Angleterre.  
*Arbeiterstimme*, à Zurich.  
*Basler Arbeiterfreund*, à Bâle.  
*Grütlianner*, à Zurich.  
*Grütlién*, à la Chaux-de-Fonds.  
*Grutli*, à Lausanne.  
*Obscheje Delo*, 3, rue des Alpes, Genève.  
*L'Aurore*, 15, chemin Dancet, Genève.  
*Schweizerische Sozial Demokrat*, à Berne.  
*Stadtanzeiger*, à Saint-Gall.  
*Typographia*, à Berne.  
*Gutenberg*, à Lausanne.  
*Uhrenarbeiter*, à Bienne.  
*Secrétariat ouvrier suisse*, à Zurich

### BELGIQUE

*La Société Nouvelle*, 18, r. d'Edimbourg, Bruxelles.  
*Le Peuple*, r. du Persil, Bruxelles  
*De Opstand*, 7, Waaistraat, Liège.  
*Vooruit*, Gand, collectiviste.  
*De Werker*, 146, Diepestraat, Anvers.  
*La Raison*, 33, r. des Poissonniers, Bruxelles.  
*La Philosophie de l'Avenir*, 7, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.

*L'Avenir*, revue populaire hebdom., Liège.

*Les Coopérateurs Belges*, Bruxelles, organe mens. de la coopération.

*Het Volksrecht*, Gand, hebdomad.

*Het Diamantwerk*, Anvers, professionnel bi-mensuel.

*L'Étudiant Socialiste*, Bruxelles, revue bi-mensuelle.

*Le Conscrit et Le Loteling*, Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.

#### ANGLETERRE

*Freedom*, Canal street, Merrow street, Walworth, Londres S. E., anarchiste.

*The Workers' Friend*, 40, Berner st., Commercial Road Londres E., anarchiste, écrit en langue hébraïque.

*The Herald of Anarchy*, Londres.

*The Worker's Cry*, 33-36, Imperial Bridging, Londres

*The Trades' Unionist*, rédact. Tom Mann, Londres.

*Die Autonomie*, 96, Wardour street, Soho square, Londres W., anarchiste.

*Figaro's Chronik*, 18, sun Street Finsbury, Londres. E. G.

*To Day*, 13, Paternoster, Londres.

*The Christian Socialist*, 185, Fleet street, E. C., Londres.

#### DANEMARK

*Sozialdemokraten*, Copenhague, quotidien.

*Ravnen*, Copenhague, heb., illustré.

*Arbeideren*, Copenhague, hebdom., socialiste.

*Demokraten*, Aarhus, quot., soc. dém.

*Horsen-Arbejderblad*, Horsens, quotidien, socialiste démocrate.

*Randers-Arbejderblad*, Randers, quotidien socialiste démocrate.

*Nordjyllands - Arbejderblad*, Aalborg, quotid., social. démocrate.

#### SUÈDE

*Arbetet*, Norregatan, 36, à Malmo, quotidien.

*Proletären* Nowhøping.

*Social-Demokraten*, Stockholm.

#### NORVÈGE

*Social-Demokraten*, Kristiania.

*Arbeiderens-Røst*, Bergen.

#### ESPAGNE

*El Demócrata Social*, calle Corredera Baya, 43, Madrid.

*El Socialista*, 8, calle Fernan Cortes, Madrid, organe officiel des marxistes espagnols

*El Ideal del Pueblo*, à Sabadell.

*La Nueva-Espana Espiritu Santo*, 41, pral Centro, Madrid.

*El Obrero*, 32, calle de Poniente, piso, 1 Barcelone.

*El Socialismo*, 33, Encarnacion, à Cadix.

*El Obrero*, à Carthagène, socialiste indépendant.

*La Guerre sociale*, calle del Olmo, 10, 1<sup>o</sup>, Barcelona.

*El Grito del Pueblo*, calle de Liorna, 11, Alicante.

*La Lutte des classes*, calle de la Laguna, 6, Bilbao.

*El Productor*, San Alegario, 2, 1<sup>o</sup>, Barcelone.

*El Socialismo*, à Madrid.

*La Union Obrera*, 64, calle de la Magdaleina, à Ferrol, collect.

*Los Trabajadores*, calle de Campo, Sagrado, 22, Barcelone

*Los Desheredados*, calle del Jardino, 41, Sababell.

*La Tramontana*, carrer de Poniente, Barcelone.

*El Cosmopolita*, calle del Sabano, 17, Valadolid, collectiviste, anarchiste.

*La Revolucion social*, Magallanes, 53, Barcelone.

*El Proletario*, à San-Felur de Quixoïs.

#### PORTUGAL

*A Revolta*, Troades dos Guindais, 32, à Porto.

*Seculo*, à Lisbonne, républicain, socialiste.

*A voz de operario*, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.

*O protesto operario*, rue de Jaao Braz, à Lisbonne.

*A Aurora do Cavado*, à Barcellos.

*Fura Vidas*, 177, rua dos Douradores, 2<sup>o</sup> à Lisbonne.

*A Fôha do Povo*, rua dos Mouros, Lisbonne.

*A Vanguarda*, Chiado, Lisbonne.

*A Revolucao de Janeiro*, rua dos Flores, Lisbonne  
*A Voz de Publica*, Porto.

GRÈCE

*La Société peut et doit être transformée*, Arden, organe de la Ligue sociale, Athènes.

ROUMANIE

*Munca*, strada Academici, à Bucarest, collectivisie.  
*Revista Sociala*, à Jassi, collect.

ETATS-UNIS

*Der Anarchist*, 719, S. 2th. Street, Saint-Louis (Mo), écrit en langue allemande.  
*Volné Listy*, 455, E. 78th. Street, New-York, langue tchègue.  
*Vorbote*, 28, Randolph st., Chicago, socialiste  
*The Standard*, 25, Ann st., New-York, Henry George.  
*Twentieth Century*, 4, Naren st., New-York, individ.-anarchiste.  
*Flair Play*, Walley Falls (Kansas), socialiste  
*Liberty*, B. R. Tucker, P. O. Box 3366, à Boston, anarchiste.  
*Coast Scamen's Journal*, 513 1/2 East street, à San Francisco.  
*Der Sozialist*, 25, East Fourth street, New-York City.  
*Lucifer*, M. E. C. Walker Valley Falls, Jefferson County (Kansas) libre-pensée.  
*Volks Anwalt*, Cincinnati (Ohio), socialiste.  
*Znavria*, 293, Madison street, New-York, socialiste.  
*Der Arbeiter Zeitung*, 31, Henry street, New-York, social. juif.  
*Der Arme Teufel*, Detroit (Michigan), anarch. indiv.  
*Kaweah Commonweal*, Kaweah Colony, Box 427 Visilia (Cal.), socialiste.  
*The Beacon*, 319, Fifth street, San Francisco (Cal.), libre-pensée.  
*The Truth Seeker*, New-York  
*Die Fackel*, 28, Market street, Chicago, socialiste.  
*New Yorker Volkszeitung*, 184, William street, New-York, socialiste.  
*Saint-Louis-Tageblatt*, Saint-Louis, (Mo), socialiste.

*Cincinnati-Zeitung*, 28-32, West-Court str., Cincinnati, (O.), social.  
*The People*, 184, Williams street, New-York, socialiste.  
*Indiana-Tribune*, Indianapolis, (Ind.), socialiste.  
*Arbeiter-Zeitung*, Buffalo (N.-Y.), soc.  
*Volksfreund*, Cleveland (Ohio), soc.  
*Journal of United Labor*, organe des Chevaliers du Travail, Philadelphia (Pa.).  
*Bahers' Journal*, New-York, organe des travailleurs boulangers.  
*Wood-Workers' Journal*, New-York, organe des menuisiers de l'Amérique.  
*La Cronica*, Los Angeles (Cal.).  
*The Irish World*, 17, Barclay str., New-York, irlandais.  
*Southern Industry*, à Nouvelle-Orléans.  
*Arbeiter Zeitung*, 1153, Mission str., à San Francisco, (Cal.).  
*The Truth*, 65-67, Suffolk street, New-York, langue hébraïque.  
*L'Egoïsme*, à San-Francisco.  
*Paterson Labor Standard*, at. 88, Washington street, Paterson.  
*Tgui* (Liberté), à San Francisco, écrit en langue japonaise, S. Shikilzu, 314, O'Farrel street.  
*Craftsman*, à Washington.  
*Arbeiter Zeitung*, à Chicago, Randolph, Market str.  
*Tagblatt*, Philadelphie, quot., soc.  
*Freiheit* 167, William str., New-York, anarchiste.  
*Proletar*, 635, E. 11th str., New-York.  
*New-England Anzeiger*, 227, Steat str., New-Haven (Connecticut).  
*Budownost*, V. Furek, 741, Loomis str., à Chicago.  
*The United Irishman*, réd. O. Donovan Rossa, 12, Chamber st., New-York.  
*Free Press*, Baltimore (Maryland).  
*The Cincinnati Unionnist*, 31 1/2 W. Third str., Cincinnati.  
*Philadelphia Tageblatt*, 613, Callowhille str., Philadelphie.  
*The Labor enquirer*, Denver, 363, Larimer street, (Colorado).  
*Bezoladi*, 445, E. 78 St. New-York.  
*Truth*, 805, Markand, 1236-2151-52, San Francisco, (Californie).